U d'/of OTTAWA
39003003936241

493-1A
013U-375 mat

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/alfreddevignyetl00dori

UN SYMBOLE SOCIAL

ALFRED DE VIGNY

ET

LA POÉSIE POLITIQUE

Jam redit et Virgo.

PAR

L. DORISON

Professeur à la Faculté des Lettres de Dijon

L
10 D
7

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1894

Tous droits réservés

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
2414
.Z5D6
1894

PRÉFACE

Quelques éléments de cet ouvrage ont paru ailleurs : l'ensemble est nouveau.

Ailleurs on présentait Vigny comme poète et philosophe ; l'objet de ce travail est moins l'étude d'un homme que celle d'une idée : la mission religieuse propre à la poésie.

De ce côté, Vigny avait conçu de vastes desseins. Sa principale œuvre poétique, *les Destinées*, contient le testament d'un homme d'action refoulé dans la retraite.

Pour qui considère, en effet, la crise des mœurs et des opinions, le problème poétique par excellence est relatif à ce qu'on appelle le merveilleux dans l'épopée. Dès 1824, A. de Vigny recueillait quelques éléments d'une théo-

gonie chrétienne. Dans cette voie, ses efforts aboutirent au mythe philosophique : ainsi de la Grâce dans le Prologue des *Destinées*, ou du Verbe dans *la Maison du berger*.

Mais il s'en faut de beaucoup qu'on doive considérer le livre des *Destinées* comme proposant seulement une solution poétique.

A ses idées générales, depuis 1830, Vigny donnait le nom de « philosophie », comme à ses poèmes, depuis 1842, la qualification de « philosophiques ». C'était indiquer qu'on ne les jugerait du point de vue véritable qu'en les appréciant selon leur tendance politique et sociale. Il entendait par là, sans doute, principalement, que l'ordre ne se fonde plus sur une définition théologique.

Rencontre remarquable, A. Comte adoptait pour devise une maxime de *Cinq-Mars* : « Qu'est-ce qu'une grande vie, sinon une pensée de jeunesse exécutée par l'âge mûr ? » La politique

les *Destinées* présente, dès avant 1854, quelques
raits de la politique positive. La condamnation
lu régime parlementaire, l'apothéose du Tra-
vail et de la Femme, surtout l'idée que l'insti-
ution d'un sacerdoce social devenait plus que
amais urgente afin qu'on cessât de bâtir sur le
sable, ces éléments de sociologie devaient, selon
Vigny, revêtir la forme d'un nouveau symbole.
En 1831, on en trouve l'annonce dans la pièce
de *Paris;* trente ans après, *l'Esprit pur* le cé-
èbre, sous la figure de la Colombe, « visible
Saint-Esprit ».

J'ai cru pouvoir attribuer plus d'importance
celle d'Éva, cette figure voilée, pour ainsi dire,
qui semble planer sur *les Destinées*.

En voici la raison.

La politique contenue dans ce recueil donnait
elle quelle une forme positive aux premiers
vœux de notre romantisme.

Plusieurs novateurs ont esquissé les premiers

traits d'une religion de philosophes. Ballanche émettait l'idée d'une *palingénésie sociale ;* Lessing racontait l'éducation du genre humain par le Saint-Esprit; Mme de Staël apportait là-dessus la pensée de l'Allemagne.

Peut-être discerne-t-on quelque inspiration analogue dans les idées théosophiques de *la Muse française*, premier organe de notre romantisme. Elle groupait comme en un faisceau les nouveaux poètes. Elle les unissait par l'espoir d'une sorte de mission sociale. Ils figuraient en elle leur demi-sacerdoce, et, par un sûr instinct des temps à venir, ils empruntaient à Virgile un vers fameux qui devenait leur devise d'épigraphe : « Voici la Vierge qui revient. »

Comme la Révolution, le romantisme était une religion imparfaite: au bout de cette voie s'aperçoit maintenant le symbole de Comte.

Je me suis, de préférence, attaché à la théorie du symbole social.

Les actes sociaux s'accompagnent parfois d'une sorte de fétichisme utile. Le socialiste rêve d'une cité normale et vivante. A. Comte conçoit, de même, à l'aide d'une figure, l'Être unique que forme l'Humanité à travers ses générations successives. Il représente le Grand-Être sous les traits d'une mère qui tient un enfant dans ses bras : c'est par l'amour, en effet, que l'Humanité réunit ses éléments séparables.

On sous-entend ici, avec cette notion du Grand-Être, la philosophie politique d'A. Comte. La vie a besoin d'une religion qui dispose à l'ordre par l'amour.

Toutefois, il a paru qu'on faisait fausse route en appliquant à la théologie de l'ancienne France la méthode de rupture. Réserver aux idées anciennes leur place légitime dans la pensée moderne, reconnaître à la nouvelle foi des liens de parenté avec la théologie, cette entreprise ne saurait être jugée contraire à l'esprit du Positivisme.

Relativement à l'issue de la transition révolutionnaire, les conseils généraux de Comte peuvent en recevoir, il est vrai, d'indispensables modifications. Le principe de l'amour politique est fondé par lui sur une théorie trop imparfaite de la connaissance. La poésie de l'Humanité repose sur la critique de l'entendement comme sur sa base unique et véritable.

Une grande crise s'est ouverte dans le monde depuis que Copernic a renouvelé l'aspect des cieux. Après avoir passé pour le centre des choses, la Terre ne paraît plus qu'un point perdu dans l'espace. Elle circule autour du Soleil, et le Soleil gravite vers Hercule. Notre demeure pend sur les abîmes, et l'infini du ciel semble ainsi se rire de notre majesté longtemps fanfaronne.

Mais Kant, à son tour, indique à l'opinion une conception au moins égale en portée et qui balance la précédente.

L'univers ne nous est connu que par notre pensée. Ce n'est pas l'esprit de l'homme qui se modèle en son fond sur le monde : le monde, au contraire, reçoit ses cadres de l'esprit de l'homme. L'ordre de l'univers est relatif à notre pensée. Espace et temps sont de nous, et la sensation, c'est encore nous-même. Le monde des sens, écrivait Taine, est hallucination vraie.

Or la crise religieuse, plus elle s'engage, plus elle fait éclater aux regards tout ensemble l'inanité et la richesse de l'idée de Dieu : l'inanité, si l'on considère Dieu comme l'Absolu même — l'Absolu même entrant dans notre pensée y devient relatif comme le rayon solaire décomposé par un prisme ; — la richesse, au contraire, si on l'envisage à la manière d'une figure symbolique.

Et cette figure, jusqu'ici variable selon les pays et les époques, laisse mieux connaître à présent son rapport avec l'idée de l'Humanité.

La doctrine de l'homme et celle de Dieu, disait Vinet, sont deux lignes qui, s'inclinant l'une vers l'autre, finissent par se confondre en un point unique.

Déterminer ce point et mettre au jour la vie nouvelle des dogmes, voilà l'office de la poésie.

PREMIÈRE PARTIE

MISSION SOCIALE

Le Pouvoir scientifique prend consistance
et gouverne par la parole et par l'écrit.
Le P. Gratry, *Crise de la foi.*

SECTION I

LA POLITIQUE DE VIGNY APRÈS 1830

LIVRE I

MISSION SOCIALE DE LA POÉSIE EN 1831

CHAPITRE I

IDÉE GÉNÉRALE DE LA POÉSIE POLITIQUE DANS A. DE VIGNY

« Êtes-vous Poète? » demandait vers 1830 le Docteur-Noir à son malade. « Examinez-vous bien, et dites-moi si vous vous sentez intérieurement Poète. »

Le malade se recueille un instant ; puis, il répond : « Je crois en moi, parce que je sens au fond de mon cœur une puissance secrète, invisible et indéfinissable, toute pareille à un pressentiment de l'avenir et à une révélation des causes mystérieuses du temps présent. Je crois en moi, parce qu'il n'est dans la nature aucune

Stella

beauté, aucune grandeur, aucune harmonie qui ne me cause un frisson prophétique, qui ne porte l'émotion profonde dans mes entrailles, et ne gonfle mes paupières par des larmes toutes divines et inexplicables. Je crois fermement à une vocation ineffable qui m'est donnée, et j'y crois à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent les hommes, mes compagnons en misère, et aussi à cause du désir que je me sens de leur tendre la main, de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour. Comme une lampe toujours allumée ne jette qu'une flamme très incertaine et vacillante, lorsque l'huile qui l'anime cesse de se répandre dans ses veines avec abondance, et puis lance jusqu'au faîte du temple des éclairs, des splendeurs et des rayons lorsqu'elle est pénétrée de la substance qui la nourrit, de même je sens s'éteindre les éclairs de l'inspiration et les clartés de la pensée lorsque la force indéfinissable qui soutient ma vie, l'Amour, cesse de me remplir de

sa chaleureuse puissance ; et lorsqu'il circule en moi, toute mon âme en est illuminée ; je crois comprendre tout à la fois, l'Éternité, l'Espace, la Création, les créatures et la Destinée ; c'est alors que l'Illusion, phénix au plumage doré, vient se poser sur mes lèvres, et chante.

« Mais je crois que, lorsque le don de fortifier les faibles commencera de tarir dans le Poète, alors aussi tarira sa vie ; car, s'il n'est bon à tous, il n'est plus bon au monde.

« Je crois au combat éternel de notre vie intérieure qui féconde et appelle, contre la vie extérieure, qui tarit et repousse, et j'invoque la pensée d'en haut, la plus propre à concentrer et rallumer les forces poétiques de ma vie : le Dévoûment et la Pitié. »

On saisit facilement le sens de ces termes.

Vers 1830, l'Amour est le nom religieux de la philosophie, et la philosophie n'est pas seulement une foi, mais encore une politique.

Ainsi l'entend Alfred de Vigny dans son *credo*,

et il convient d'en montrer le rapport avec la pensée même de notre temps.

Cette idée de l'Amour, principe social, elle forme, à vrai dire, comme le rendez-vous de plusieurs doctrines.

Avant tout, A. Comte fonde sur elle le détail de sa foi politique. « L'amour pour principe, » écrit-il dans une épigraphe célèbre; « l'ordre pour base, » ajoutait-il, et « le progrès pour but ». Quelque sacrifice qu'il impose aux forts de ce monde, il le commande au nom de l'amour : c'est le mot d'ordre de son sacerdoce.

Considérez, d'autre part, l'état présent de la théologie.

Duns Scot jadis tenait en échec l'autorité de saint Thomas : son rival guide aujourd'hui l'Église. Mais les communions chrétiennes s'ébranlent à présent tour à tour et paraissent deviner la portée sociale des trois mots scripturaires : « Dieu est Amour. » La Réforme n'est pas sourde à l'appel d'un Secrétan, et le vieux

Scot semble revivre. Un Gratry même prévoit dans la Pitié le principe d'une renaissance et de la foi et de l'Évangile éternel.

En Dieu, l'Esprit-Saint est l'Amour même. L'humanité ne subsiste que par l'amour. L'amour forme donc le lien de deux mondes : l'ordre divin ou privé, l'ordre humain ou public. Notre âge attend ainsi un symbole d'amour.

Vigny le pressent et non sans mérite.

Il est aisé de parcourir l'histoire de sa poésie politique.

A vingt-cinq ans, il écrit *le Trappiste* (1822); après Juillet, l'élévation intitulée : *Paris* (1831). Dans l'un, le martyre inutile; dans l'autre, une ville en feu. Ce sont là de beaux préludes.

Dix ans après 1830, l'âge ingrat se déclare pour la première génération du siècle. Les royautés littéraires voient leur astre pâlir. La politique ravit aux lettres la moisson promise. Entre novateurs poètes et critiques nouveaux,

le désaccord brusquement se découvre. Au théâtre, la victoire se lasse : et dans le même temps la poésie pure se laisse défaillir Des voix autorisées dénonçant tout haut les déclins et les chutes ; Lamartine écrivant : « Adieu les vers, j'aime mieux parler ; » le vulgaire conquérant les hautes lettres ; l'orgueil bannissant la critique de soi ; l'improvisation et le laisser-aller tenus pour génie ; la diffusion pour ainsi dire insatiable ; le travail de la lime jugé indigne d'un gentilhomme ; les dons éminents dissipés faute de choix, de loisir et de patience ; voilà, selon de bons juges, quelques traits de la vie littéraire en 1840.

C'est l'heure où Vigny sort de sa retraite.

Depuis les succès de *Stello* (1832), de *Servitude et Grandeur militaires* (1835), de *Chatterton* (1835), l'auteur de *Moïse* et d'*Éloa* s'était enfermé dans un surprenant silence. En 1837 et 1838, la publication de ses *Œuvres complètes*

ressemblait même à un chant du cygne. Il n'avait alors que quarante ans.

Une poignée de vers dans *la Revue des Deux Mondes*, *la Sauvage*, *la Mort du Loup*, *la Flûte*, *le Mont des Oliviers*, en 1843, *la Maison du berger*, en 1844, firent connaître inopinément qu'un bon ouvrier ne finit pas si tôt sa journée.

Puis, dix ans se passèrent, et *la Bouteille à la mer* prit rang à son tour parmi ces poèmes philosophiques.

De son vivant on n'en lut pas davantage. D'autres pièces étaient composées, mais l'auteur les tenait en réserve, donnant alors à tout cet ensemble le titre du prologue : *les Destinées*.

Plus tard enfin, en 1864, — un an après la mort de Vigny, — le recueil était mis au jour par les soins de M. Louis Ratisbonne, comme d'un fils spirituel.

Ainsi paraissait, après vingt années, une œuvre conduite avec quelque mystère, inachevée peut-être encore, mais solide à n'en pas

douter, étrangère comme par gageure aux pires défauts contemporains de sa naissance, confiée avec orgueil à une postérité lointaine, très appréciée d'ailleurs, et dès ce temps, par des juges d'élite, et qui couronnait la gloire d'*Éloa* en quelques poèmes d'une haute volée.

Les Destinées montrent l'Amour à l'œuvre. Au *credo* de *Stello* répond, en 1863, celui de *l'Esprit pur*.

CHAPITRE II

L'INTERRÈGNE DE L'ÉGLISE DE ROME APRÈS 1830 ET LA MISSION DES POÈTES

Parmi les conséquences de la Révolution de Juillet, il s'est passé chez nous peu d'événements aussi instructifs que l'interrègne de l'Église de Rome pendant cinq années. On put entrevoir alors ce que cherche confusément notre âge : non l'indépendance en tout le reste, mais avant tout la liberté de la foi pure.

Jusqu'au ministère Martignac, l'esprit libéral était en butte aux mesures les plus rigoureuses. Ce fut un triomphe quand la Sorbonne lui rouvrit ses portes. L'irritation contre l'Église était devenue très vive. L'Université et les lecteurs du *Globe*, la magistrature, l'Académie même et

jusqu'à la Chambre des pairs formaient contre elle une sorte de ligue.

En était-ce fait de l'autorité ? On put le croire après 1830. Selon le mot d'un publiciste, les évêques alors se tenaient cois. De trois ans, dit-on, les prêtres n'osèrent sortir avec leur costume. Saint-Germain l'Auxerrois venait d'être saccagé, la bibliothèque de l'Archevêché mise au pillage : et la province imitait Paris. On abattait les croix sur les chemins. Dubois disait : « Nous assistons aux funérailles d'un grand culte ; » et J. Janin : « Le catholicisme est une religion qui ne va plus [1]. »

Les poètes même, de leurs doléances, faisaient chorus alors avec l'apostasie :

Je ne crois pas, ô Christ, à ta parole sainte ;
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.

Ainsi disaient-ils, et sans peine ils rencontraient créance.

[1] Voir l'ensemble du tableau tel que l'a peint M. Thureau-Dangin.

Vigny, de même, cinq ans après la secousse, considérant tour à tour philosophes, artistes et politiques, ceux-là qui plaident la cause du catholicisme, ceux-ci qui plongent dans ses dogmes comme dans une source épique de poésie, ceux qui le choisissent enfin comme mot d'ordre et drapeau : « La croix, » dit-il, « n'est pas à leur côté dans la solitude, ils ne se mettent pas à genoux dans l'église qu'ils décorent, ils ne suivent pas dans leur vie la foi dont ils font parade. » Et il ajoutait :

Les Églises du Christ jour et nuit sont ouvertes :
Mais les piliers sont seuls, les stalles sont désertes,
Le marbre bleu des morts est humide, et chez nous
Personne ne sait plus l'essuyer des genoux.
L'étranger n'y vient voir que les lignes du cintre.
Les tableaux des martyrs n'ont devant eux qu'un [peintre
Qui, debout, l'œil en flamme et la main sur le cœur,
Adore saintement la forme et la couleur,
Et l'Église sans foi, ce triste corps de pierre
Qui dans l'autre âge avait pour âme la prière,

L'Église est bien heureuse encore qu'aujourd'hui
Les lévites de l'art viennent prier pour lui [1].

Cet état des vieilles croyances, Vigny le compare à un naufrage universel. Des deux ennemies, l'Église et la Révolution, l'une paraissait à terre et, moribonde, ne devoir plus se relever ; l'autre, ivre de sa victoire, précipitait le cours de ses folies et de ses espérances.

Mais, quoi ! la foi meurt-elle au cœur des hommes? La vie, la mort, le mal, les cieux cessent-ils d'avoir leur mystère ?

Dans l'anarchie des opinions, quelques poètes prétendirent se frayer un passage et diriger la foule.

Autour d'eux, les esprits étaient comme à la fournaise. La Révolution secouait la léthargie et réveillait la mort. Une royauté élue par le peuple ; l'imprévu de la victoire, l'étendue des conséquences ; un pouvoir tumultueux, monstre

[1] *Journal d'un poète*, p. 259.

à mille têtes, surgissant après quarante ans des ruines même qu'il accumula ; la nécessité d'organiser; la licence de scruter et d'entreprendre ; les doctrines encore en enfance ; l'avide escompte de l'avenir ; la raison individuelle lâchée ; toute nouveauté reçue avec applaudissement, tout système avec espérance ; un désordre où le pire se mêlait au grand, et la noblesse au ridicule ; bref, cet air embrasé emplissait les généreux d'un fol enthousiasme.

A. de Vigny a décrit cette fièvre dans une pièce antérieure à la composition des *Destinées*. Elle a pour titre *Paris*. Pour notre objet, c'est un poème de toute importance.

CHAPITRE III

LA RÉVOLUTION DE 1830 DANS LE POÈME INTITULÉ : *Paris*

Trois partis, selon mon auteur, se disputent en 1830 l'empire politique. Sur leurs ruines va s'élever bientôt un nouveau pouvoir, pouvoir social et religieux dont on entrevoit déjà le symbole.

§ 1. — *Lamennais*

Le premier est celui de Lamennais.

La sympathie de Vigny pour Lamennais n'est pas douteuse. Dès 1831, *Paris* l'atteste ; en 1834, nouveau témoignage, alors que Rome a condamné *l'Avenir*.

L'un soutient en pleurant la croix dépossédée,
S'assied près du sépulcre, et seul, comme un banni,
Il se frappe en disant : *Lamma Sabacthani.*

Dans son sang, dans ses pleurs, il baigne, il noie,
[il plonge
La couronne d'épine et la lance et l'éponge,
Baise le corps du Christ, le soulève et lui dit :
« Reparais, Roi des Juifs, ainsi qu'il est prédit;
Viens, ressuscite encore aux yeux du seul apôtre.
L'Église meurt : renais dans sa cendre et la nôtre,
Règne, et sur les débris des schismes expiés,
Renverse tes gardiens des lueurs de tes pieds.
Rien. Le corps du Dieu ploie aux mains du dernier
homme,
Prêtre pauvre et puissant pour Rome et malgré
Le cadavre adoré, de ses clous immortels, Rome.
Ne laisse plus tomber de sang pour ses autels;
Rien. Il n'ouvrira pas son oreille endormie
Aux lamentations du nouveau Jérémie,
Et le laissera seul, mais d'une habile main,
Retremper la tiare en l'alliage humain.

Cette sympathie s'explique aisément. Sous la Restauration, c'est l'abbé de Lamennais qui dirigeait, contre la philosophie et l'indifférence, l'effort des hautes classes. Après 1830, il leur apprend à considérer l'Église dans une phase

hardie de sa mission civilisatrice. Il leur persuade que l'âge futur n'appartient plus aux rois, mais au peuple. L'autorité spirituelle n'a plus de garant à ses yeux que la force de la démocratie. Les rois laissent tomber la croix : que le peuple la porte ! Il veut convertir ces Barbares nouveaux qui mettent à sac les trésors des églises. Les barbares du temps jadis apportaient la ruine au Bas-Empire ; convertis, ils ont sauvé l'œuvre de la croix. L'Église rajeunie doit vaincre de même par la vertu d'une double alliance : *le Pape et le peuple*, *Dieu et la liberté*.

Quelque défiance qu'inspire à Vigny l'œuvre de *l'Avenir*, il est séduit par tant de hardiesse. Après l'encyclique *Mirari vos*, après les *Paroles d'un Croyant*, c'est à Lamennais qu'il pense dans sa *Dernière nuit de travail*.

Il y range en deux classes ceux qui prétendent agir sur les hommes par les travaux de la pensée : et, selon lui, le *grand écrivain* est bien au-dessus de l'*homme de lettres*, comme le XVIIIe

en a tant couronné. « Une conviction profonde et grave, dit-il, est la source où il puise ses œuvres et les répand à larges flots sur un sol dur et souvent ingrat... L'ardeur d'un combat perpétuel enflamme sa vie et ses écrits. Son cœur a de grandes révoltes et des haines larges et sublimes qui le rongent en secret.

Il marche le pas qu'il veut, sait jeter des semences à une grande profondeur et attendre qu'elles aient germé dans une immobilité effrayante. Il est maître de lui et de beaucoup d'âmes qu'il entraîne du nord au sud, selon son bon vouloir; il tient un peuple dans sa main. »

Entre Vigny et Lamennais, deux romantiques, on trouve sans peine les pensées communes. « L'espoir vrai de la France, » disait un jour le poète au roi Louis-Philippe, « c'est l'indifférence en matière de gouvernement. » « Chez Lamennais, » écrit de même l'abbé Ricard, « l'indifférence en matière de dynastie se montrait à nu. »

Lamennais combattait le gouvernement parlementaire ; Vigny en a composé la satire. Lamennais a revendiqué à l'égard des politiques l'indépendance de l'Église ; Vigny sépare, dans *Stello*, la vie politique et la vie poétique. En 1844, l'année même où paraît *la Maison du berger*, l'auteur de *l'Esquisse* est désavoué de tous les partis ; le poète inscrit au *Journal* le nom de l'hérésiarque près de celui de Strauss ; dans leurs deux noms il personnifie la crise pendante au sein de la chrétienté. Ce n'est pas tout. Sous le titre de *Consultations*, Vigny préparait une suite à *Stello :* Lamennais y figure en héros de roman. On y apprend par son exemple les grandes vertus des réformateurs : ils donnent leur vie à la foule, ils signent de leur sang l'idée bienfaisante. Bref, le souvenir du grand écrivain occupe souvent la pensée du poète. Qu'il approuve sa théocratie populaire ou qu'il redoute en ce prêtre-tribun l'inquisition rajeunie, Vigny porte souvent les yeux sur les hasards de cette

carrière, il la critique et il la loue : en aucun temps il ne l'oublie.

§ 2. — *Benjamin Constant*

Réconcilier Rome et Paris : qui l'eût osé en 1831, quand *l'Avenir* n'égalait pas la tâche? Un deuxième parti combattait donc sans Rome, mais aussi sans le Christ, et le poète en dénonçait alors la faiblesse. Les *libéraux*, après Juillet, sont les vainqueurs du jour : vainqueurs d'un jour. On enregistrait déjà leurs mécomptes. Le poème de *Paris* a prédit leur défaite :

Liberté ! crie un autre, et soudain la tristesse,
Comme un taureau, le tue aux pieds de sa déesse,
Parce qu'ayant en vain quarante ans combattu,
Il ne peut rien construire où tout est abattu.
N'importe ! Autour de lui des travailleurs sans [nombre,
Aveugles, inquiets, cherchent à travers l'ombre
Je ne sais quels chemins qu'ils ne connaissent pas,
Réglant et mesurant sans règle et sans compas,

L'un sur l'autre semant des arbres sans racines,
Et mettant au hasard l'ordre dans les ruines.

Cet autre, c'était Benjamin Constant. Mieux peut-être que les doctrinaires, il représentait l'ambition libérale.

Qui donc l'appelait « l'ancien maître d'école de la liberté » ? Vigny ne le sépare pas de ceux qu'il critique.

Au gré de notre poète, la liberté ne se montrait puissante encore que pour détruire. Clergé, royauté, noblesse, — ce qui du moins en restait debout, — ne devaient attendre de Constant qu'une mort lente et douce. Aux yeux des doctrinaires, le gouvernement mixte fut l'idéal d'une politique intérieure; Constant l'adoptait, mais comme régime provisoire : modérateur utile dans les remous de la Révolution. Mais, aux arbres de liberté, le poète ne voyait pas de racines. Ils posaient sur le sol et n'y prenaient point force. De Benjamin Constant à Armand

Carrel la distance est minime; la démocratie libérale préparait à son tour les paradoxes de l'égalité.

Sur ce point les vers de Vigny reflètent comme un miroir l'opinion des hautes classes. Ils remontrent à l'esprit libéral son infirmité critique. Ils reprochent à cette école sa confiante espérance. Ils l'avertissent des hasards du laisser-faire, du désordre qui la guette, et de la dispersion qui l'attend.

§ 3. — *Saint-Simon*

Enfin, vient à l'épreuve un troisième parti, ou plutôt une Église: *Paris* la mentionne. C'est l'Église Saint-Simonienne.

Par goût de l'indépendance, l'auteur de *Stello* se tenait à l'écart des sectes. Par prévoyance avisée, il n'agréait des Saint-Simoniens que leur ferveur presque évangélique. Il écrivait d'eux, en 1845 : « Ils ont popularisé quelques principes utiles. » Lesquels, à son gré ? Selon Saint-Si-

mon un seul principe est divin dans l'Évangile : « Aimez-vous les uns les autres. » Les hommes doivent vivre entre eux comme des frères ; c'est le principe Saint-Simonien par excellence. Ce grand vœu de la secte, on le rencontre au *Journal* d'Alfred de Vigny. En 1832, il s'y exprime dans les termes du jour : « L'amélioration de la classe la plus nombreuse et l'accord entre la capacité prolétaire et l'hérédité propriétaire sont toute la question politique actuelle. »

Mais la pratique réservait aux Enfantin, aux Bazard, aux Barrault, comme à leur maître, les obstacles les plus infranchissables. La raison en est claire : ils n'ont entrevu qu'à peine l'ordre divin. Ce n'est pas quelque attirail singulier, telle décision ridicule, qui a ruiné l'œuvre Saint-Simonienne : le passé scripturaire, non moins que le passé politique, échappait à ces *nouveaux chrétiens*. « Ils se figurent qu'ils croient, » écrit Vigny, « comme un homme se figure qu'il est aimé, une jeune fille qu'elle aime. »

De là prirent naissance et les excès et le mépris des vrais biens. On dupa de promesses flatteuses les passions mal tenues en bride. On les caressait. On leur donnait en proie la vie passagère, dans le dédain du ciel. On avivait ainsi l'attrait des amorces. Les temps païens sont toujours prêts à renaître et leur saison reparaît obstinément. De longs siècles de sagesse risquèrent par là de perdre leur peine. L'industrie en travail pensa bientôt à tout réformer. On convoita l'égalité chimérique ; et mon auteur peut attribuer ainsi aux Saint-Simoniens les suites qui parurent. L'égalité n'avait prêté secours à la liberté que pour la trahir.

Et, comme il est écrit que chacun porte en soi
Ce mal qui le tuera, regarde en bas et voi :

Derrière eux s'est groupée une famille forte,
Qui les ronge, et du pied pile leur œuvre morte,
Écrase les débris qu'a faits la liberté,
Y roule le niveau qu'on nomme Égalité,

Et veut les mettre en cendre, afin que pour sa tête
L'homme n'ait d'autre abri que celui qu'elle apprête;
Et c'est un temple, un temple immense, universel,
Où l'homme n'offrira ni l'encens, ni le sel,
Ni le sang, ni le pain, ni le vin, ni l'hostie,
Mais son temps et sa vie en œuvres convertie,
Mais son amour de tous, son abnégation
De lui, de l'héritage et de la nation.
Seul, sans père et sans fils, soumis à la parole,
L'union est son but et le travail son rôle,
Et, selon celui-là qui parle après Jésus,
Tous seront appelés et tous seront élus.

§ 4. — *Annonce d'un symbole social*

Lamennais, Benjamin Constant, l'école Saint-Simonienne, trois grands souvenirs, triple pensée; et pourtant, quelque intérêt qu'on y trouve, ce tableau de 1830 n'épuise pas le sens de *Paris*. Au-dessus même de ces trois partis, de Vigny en compte un autre encore. A vrai dire, ce n'est plus un parti: à peine un semblant d'Église: une mission plutôt.

Il y a des hommes élus de Dieu dans cette tourmente, des poètes, cœurs pleins d'amour, de doute et de pitié. Que doivent-ils faire, pour être utiles à tous les hommes? Quelle est leur foi? Quel est leur rôle?

Qui connaît bien *Stello*, tient en substance tous les *poèmes;* mais c'est *Paris* qui livre au lecteur le secret de *Stello* même, des *Consultations* et des *Destinées*. La raison en est simple. *Paris* fait acte de foi « philosophe ». *Paris* annonce croyance nouvelle. A la lettre, *Paris* contient tout un monde. Le poète y prédit un symbole : le poème contient un *credo*.

Au jugement d'Alfred de Vigny, *Cinq-Mars* et ses œuvres en prose sont les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion ; mais l'auteur ajoute : « *Ce ne sera que des choses sociales et fausses que je ferai perdre et que je foulerai aux pieds les illusions; j'élèverai sur ces débris, sur cette poussière, la sainte beauté de l'enthousiasme, de l'amour, de l'honneur, de*

la bonté [1]. » Il écrivait encore vers le même temps : « Le jour où il n'y aura plus parmi les hommes ni enthousiasme, ni amour, ni adoration, ni dévouement, creusons la terre jusqu'à son centre, mettons-y cinq milliards de barils de poudre, et qu'elle éclate en pièces comme une bombe, au milieu du firmament. » Ailleurs, aussi : « Dans les nuits de six mois, les longues nuits du pôle, un voyageur gravit une montagne, et, de là, voit au loin le soleil et le jour, tandis que la nuit est à ses pieds : ainsi le poète voit un soleil, un monde sublime, et jette des cris d'extase sur ce monde délivré, tandis que les hommes sont plongés dans la nuit. »

Si l'on veut s'orienter dans *les Destinées*, voilà le fil qu'il faut tenir.

La pensée d'un nouveau monde, l'espoir d'un rôle qu'y peuvent jouer les poètes, voilà le sens de tout le recueil, et c'est, en somme, *Paris*

[1] *Journal d'un poète*, p. 77 (Michel Lévy, 2e éd.) : à la date 1833 se trouvent des documents d'époque un peu postérieure.

qui le livre. Au premier examen, tous ces poèmes ne sont que désespoir. Lus de plus près, ils ne crient qu'amour; ils n'annoncent qu'amour philosophe. Ils ont leur rêve doré. Ils tressaillent d'ardeur novatrice. Ils chantent le Dieu des idées. Ils n'aspirent qu'à palingénésie.

Car poursuivez la lecture de *Paris*. La poésie a sa place dans le travail des novateurs. Elle revendique une mission difficile. Le désespoir n'y est pas le principe des actes. *Paris* prépare, plus de vingt ans d'avance, la foi robuste de *la Bouteille à la mer*. Dans le *Discours de réception*, on sentira l'ardeur du prosélyte : elle fait ici déjà connaître ses prémices. La préface d'*Othello*, vibrante et cavalière, n'y est pas démentie. Il y a plus : dans *Paris*, la fièvre de 1830 gâte plutôt la main de l'auteur. A la pensée de la Ville en travail, l'esprit de la Révolution le transporte.

C'est que, malgré ses doutes, une idée audacieuse s'est fait jour en lui. Féconde en ses con-

séquences, elle semble étrange au premier coup d'œil. Pour la première fois dans *les Poèmes*, l'idée d'un symbole nouveau, d'une religion de philosophes, hasarde ici de se laisser connaître. Elle s'y énonce avec précaution, mais sa ferveur se promet la victoire. Elle s'entoure de formes bibliques. Elle évoque avec crainte les vieux prophètes. Au vrai, elle ne doute point d'elle, mais elle s'assure contre l'avenir :

Lorsqu'une meule énorme, ont-ils dit... il me [semble
La voir... *apparaîtra sur la cité*... Je tremble
Que ce ne soit Paris... *dont les enfants auront*
Effacé Jésus-Christ du cœur comme du front...
Vous l'avez fait... *alors que la ville enivrée*
D'elle-même aux plaisirs du sang sera livrée...
Qu'en pensez-vous ?... *alors l'ange la rayera*
Du monde, et le rocher du ciel l'écrasera.

Mais il ajoute :

Je souris tristement. « Il se peut bien, lui dis-je,
Que cela nous arrive avec ou sans prodige :

Le ciel est noir sur nous ; mais il faudrait alors
Qu'ailleurs, pour l'avenir, il fût d'autres trésors,
Et je n'en connais pas. Si la force divine
Est en ceux dont l'esprit sent, prévoit et devine,
Elle est ici. Le Ciel la révère. Et sur nous
L'ange exterminateur frapperait à genoux. »

Telle, il est vrai, qu'elle se présente, le poète semble redouter cette crise autant qu'il s'en loue :

Paris ! principe et fin ! Paris ! ombre et flambeau !...
Je ne sais si c'est mal tout cela ! mais c'est beau !
Mais c'est grand ! mais on sent jusqu'au fond de son [âme
Qu'un monde tout nouveau se forge à cette flamme ;
Ou soleil, ou comète, on sent bien qu'il sera ;
Qu'il brûle ou qu'il éclaire, on sent qu'il tournera,
Qu'il surgira brillant à travers la fumée,
Qu'il vêtira pour tous quelque forme animée,
Symbolique, imprévue et pure, on ne sait quoi,
Qui sera pour chacun le signe d'une foi,
Couvrira, devant Dieu, la terre comme un voile,
Ou de son avenir sera comme l'étoile,

Et, dans des flots d'amour et d'union, enfin
Guidera la famille humaine vers sa fin ;
Mais que peut-être aussi, brûlant, pareil au glaive
Dont le feu dessécha les pleurs dans les yeux d'Ève,
Il ira labourant le globe comme un champ,
Et semant la douleur du levant au couchant,
Rasant l'œuvre de l'homme et des temps, comme l'herbe
Dont un vaste incendie emporte chaque gerbe,
En laissant le désert, qui suit son large cours,
Comme un géant vainqueur s'étendre pour toujours.

Circonspecte elle est, sans contredit : mais on sent dans ces vers une foi vigoureuse. Isolée des *Destinées*, on pourrait n'y trouver qu'une idée passagère : mais que l'œuvre ultérieure la sous-entende pendant plus de trente ans ; qu'un dernier poème la fasse reparaître, et sous forme précise : on ne peut plus refuser de la voir.

Or, lisons *l'Esprit pur*, le dernier poème des *Destinées :* le symbole nouveau s'y étale. « Ton règne, » s'écrie le poète,

Ton règne est arrivé, PUR ESPRIT, roi du monde !
Quand ton aile d'azur dans la nuit nous surprit,
Déesse de nos mœurs, la guerre vagabonde
Régnait sur nos aïeux. Aujourd'hui c'est l'ÉCRIT,
L'ÉCRIT UNIVERSEL, parfois impérissable,
Que tu graves au marbre, ou traînes sur le sable,
Colombe au bec d'airain, VISIBLE SAINT-ESPRIT !

La pièce de *Paris* contient donc l'annonce d'un âge divin. Le labarum s'en ignore encore, ou n'ose se montrer : une foi presque chrétienne l'appelle ou l'espère. Est-ce le voile à couvrir un grand deuil ? C'est bien plutôt le signe d'un nouveau monde.

LIVRE II

PHILOSOPHIE DE LA MISSION DES POÈTES

Les ouvriers de l'œuvre à faire s'appellent les poètes : voilà la thèse avancée dans *Paris* et dans le recueil des *Destinées*. La mission des poètes, les obstacles qu'elle a rencontrés, la métamorphose même qu'elle a subie, tout cet épisode doit donc faire l'objet d'une étude.

Les notes inédites d'Alfred de Vigny apportent là-dessus de précieux renseignements.

Mais cette histoire se fonde encore sur d'autres témoignages. Nos plus grands noms y pourraient figurer. C'est toutefois hors de France qu'il faut d'abord en rechercher la meilleure expression théorique.

De telles pensées n'étaient oiseuses qu'en apparence. Avant 1830, elles prêtaient intérêt à la crise : après 1830, l'événement, comme un Sphinx, les changeait en questions.

Combien de noms en France sur cette voie ! Chateaubriand, en 1797, écrit *l'Essai sur les Révolutions*. Il veut prédire le sort de la nôtre. Il partage en cinq phases l'histoire grecque et romaine ; il compare au passé le présent, et, se réglant enfin sur quelques traits de ressemblance toute générale, il pense induire sans présomption. En 1826, l'analogie lui paraît encore une utile méthode.

Et que d'autres avec lui !

Cette année même, Edgar Quinet traduisait Herder. Vers le même temps, Michelet nous donnait *Vico*. Victor Cousin, dans des leçons retentissantes, apprenait à juger des faits humains par les cycles de la philosophie. Les « historiens de l'humanité » revivaient à sa parole. Ce mouvement qui portait à la prévision auda-

cieuse tant d'esprits avides d'avenir, il l'encourageait par son exemple; il le protégeait de son autorité, persuadé de satisfaire quelque jour à tant d'espérances par l'unité composite de sa doctrine. Enfin, et peut-être au-dessus de tant de grands noms, il faut placer, je crois, le souvenir d'une figure très noble, quoique un peu solennelle, un philosophe d'un genre à part et de doctrine volontiers secrète, l'ami de Mme Récamier, Pierre-Simon Ballanche, de l'Académie de Lyon.

CHAPITRE III

BALLANCHE

Ballanche n'était pas un savant, selon la mode ordinaire. De la métaphysique, il ne relève guère davantage. On le rattachait de préférence à la théosophie, s'il existe sous ce nom quelque sagesse de source orientale, plus antique, a-t-on dit, que les religions, et propagée jusqu'à nos jours. C'était surtout un poète : poète en prose. On entrerait assez, par sa connaissance, dans la nature intime d'Alfred de Vigny : mais la poésie, sous la forme de la prose, c'est une reine sans la couronne.

Chose imprévue, il devint, un temps, populaire.

C'était vers 1831. Quelques légitimistes se faisaient libéraux. Ballanche leur tint lieu d'oracle. La Jeune France, en un mot, se nour-

rissait de ses théories. Il était, à la lettre, ce qu'on aime à nommer un penseur. Il avait donné beaucoup : on attendait plus encore. Il semblait garder en réserve quelques formules importantes pour le travail de Restauration. Son œuvre inachevée entretenait de hautes espérances.

Pénétré de cette idée que les êtres collectifs, comme l'individu, s'initient au mystère de vie par des épreuves successives, il appliquait à l'histoire la loi chrétienne de déchéance, d'expiation et de réhabilitation. La dispersion d'une primitive unité humaine ; la réparation de ce tout, à conquérir par luttes et douleur; l'observation presque prophétique des destinées du plébéianisme; l'idée que l'histoire romaine éclaire encore celle de la Révolution; sur tout cela, le sentiment et l'annonce d'un inévitable retour du Christ; une doctrine moderne à la fois et traditionnelle; ces éléments réunis attiraient à Ballanche beaucoup d'esprits spontanément

éclectiques. Son estime pour *la Science nouvelle* les orientait vers sa philosophie.

Qui ne connaissait alors la loi de Vico et les trois époques ? Qui ne se rappelait le jugement de Cousin sur Herder ? Au développement progressif de chaque peuple on s'efforçait d'attribuer une formule. Tout ce travail se résumait dans Ballanche. Ballanche chrétien y donnait efficace. Les jeunes gens qui lisaient ses livres après Condorcet pensaient vraiment savoir quelque chose de Dieu et du monde. Le divin et l'humain tendaient chez lui à se réunir.

Ce chrétien, ennemi des châteaux et des monastères, prédit que les cloîtres se changeront en ateliers. Il est à Rome en 1818 : il croit voir déjà s'enfoncer la basilique de Saint-Pierre dans la solitude où, dit-il, elle doit se perdre un jour. Mais il n'est pas de ceux que blâmera plus tard Lacordaire : il conserve le sens politique de la religion et du droit. Il prévoit une nouvelle unité catholique. Il remonte vers

les principes. Il s'est mis au point fixe où la foi doit renaître. Il devine l'accord de la science et du Verbe, car il entend le Verbe et ne sépare point du monde réel la Parole intérieure. Il croit au progrès dans l'interprétation humaine : il juge immuable la Lettre sacrée.

De Maistre, j'y consens, a raison contre lui : son œuvre est hybride; mais, quand de Maistre se ferme gaîment le chemin des cœurs, Ballanche emprunte à Bonnet la pensée salutaire. Il croit assister, comme Nodier, à un âge de renouvellement. Il dément le spectacle des ruines. Il veut illustrer dans la foi la loi de grâce et d'amour.

Ballanche donc l'emporte après 1830, et c'est justice : sa pensée éclairait une triple voie. Chez Ballanche, l'imputabilité personnelle cherche et trouve ses rapports au salut collectif; l'humanité plébéienne, son droit de se faire elle-même; la vie civile, le double espoir de recouvrer le Christ et la liberté.

SECTION II

LA POLITIQUE DE VIGNY DANS *LES DESTINÉES*

> Le véritable amour demande toujours à s'éclairer sur les moyens réels d'atteindre le but qu'il poursuit.
>
> (A. Comte, *Politique positive*.)

INTRODUCTION

CARACTÈRE GÉNÉRAL DE CETTE POLITIQUE

Comment les vues précédentes prennent-elles forme dans *les Destinées ?*

Là-dessus Vigny lui-même fournit l'appréciation la plus juste : la mission des poètes est une sorte d'orphisme [1].

Ce qu'ont rêvé les poètes après Juillet, c'est de préparer un nouvel âge social et moral. Par les vers, par le roman et par le drame, ils entreprennent leur enseignement. Durant cinq années, la tourmente prive chacun de tous points d'appui : il leur semble qu'ils ont charge

[1] *Stello*, chap. XVII : « Pour être poète à la façon lyrique et somnambule dont vous l'êtes, il faudrait vivre sous le ciel de Grèce, marcher avec des sandales, une chlamyde et les jambes nues, et faire danser les pierres avec le psaltérion. »

Cf. *Maison du berger :*

Ah! fille sans pudeur, fille de saint Orphée...

d'âmes. La poésie unit à leurs yeux le rôle de la science et celui de la religion.

Entendez leur langage : Elle efface des lois l'idée d'égoïsme. On ne verra que des frères parmi les hommes. Plus d'esclaves et plus d'ennemis. Le christianisme *législaté*, voilà vraiment la politique rationnelle [1]. On les convie à « rayonner le sentiment de l'humanité progressive ». Comme jadis dans Alexandrie, on reverra les philosophes devenus hiérophantes : après Plotin, Proclus.

Des perspectives infinies se déroulent à leurs yeux de rêveurs. Succéder aux « philosophes », s'emparer à leur tour de la maîtrise de l'opinion, y propager leur flamme généreuse, être le sel de la terre enfin, puisque Dieu même a condamné ses prêtres : ils entreprennent ce rôle d'Orphées.

La poésie n'est point pour eux quelque jeu d'esprit. Fille de l'inspiration, elle se souvient de

[1] Lamartine.

a fin comme de son origine. Lamartine s'adresse u peuple dans la langue rythmée. La strophe yrique envie à la chanson ses veillées des chaumières. Victor Hugo, Dumas, Vigny changent e théâtre en tribune. Sainte-Beuve est au *Globe*, près de Pierre Leroux.

Un pareil rôle était depuis longtemps le vœu les poètes.

La Muse française avait prédit juste. Une race nouvelle « venait des cieux ». Dans son propre sein, la Révolution trouvait son mystique.

On distingue dans *les Destinées* trois états de a politique fondée sur l'Amour.

LIVRE I

PREMIÈRE PHASE. — ESPRIT D'ANARCHIE

CHAPITRE UNIQUE

Le premier état de cette politique, le plus obsédant peut-être, prend forme seulement dans quelques vers de *la Maison du berger :* il perce encore à travers les deux autres. C'est celui de *Stello*, à peine amendé par l'esprit socialiste de *Chatterton*. A vrai dire, c'est l'état d'anarchie.

Considérée dans *Stello*, la politique de *Paris* demeurait pour le moins confuse. L'avant-propos du *More de Venise* accusait le théâtre de ne pouvoir approfondir les deux caractères « sur lesquels repose la civilisation moderne » : le

prêtre et le roi. Le roman de *Stello*, après 1830, a-t-il tenu cette demi-promesse ?

On reconnaît le « prêtre » dans le poète. Mais du « roi » il n'est pas tenu compte. On le plaint seulement. Il a le droit, nous dit-on, « d'être combattu sourdement, miné longuement, battu promptement, et chassé violemment ». Au surplus, cette opinion se trouve encore dans *les Oracles : Wanda* n'instruit pas plus au long. L'avant-propos du *More de Venise* efface d'un trait le système de la théocratie féodale : les temps du *Trappiste* étaient passés.

Il faut bien l'avouer : des deux fonctions d'un pouvoir spirituel, progrès et ordre, le souci de l'ordre n'occupe guère d'abord la pensée d'Alfred de Vigny. Pour réprimer l'émeute, il accepte, après Juillet, l'épée de commandant : de la même main, vers le même temps, il écrit dans *Stello* son chapitre : *Un mensonge social*. En vérité, ce faisant, il préparait besogne nouvelle à son bataillon. Ni Lamartine, ni d'autres ne jetèrent

au brasier broussaille plus sèche. « Veillez, » dit aux poètes ce pacifique, « veillez, heureux si vos veilles peuvent aider l'humanité à se grouper et s'unir autour d'une clarté plus pure ! » Quelle est cette clarté ? Celle de l'Art et de la Poésie. Et que remplace-t-elle ? Rien moins que le pouvoir, le gouvernement politique. L'auteur de *Stello* ne désirait qu'une paix généreuse : il ébranle tout ce qui la protège.

Que ne déclare-t-il pas mensonge ? S'il faut l'en croire, tout ordre social est fondé sur mensonge. Pas de pouvoir qui ne soit une fiction.

« Si nous arrivions à créer un pouvoir qui ne fût pas une fiction, ne serions-nous pas d'accord ?

— Oui, certes, mais est-il jamais sorti et sortira-t-il jamais des deux points uniques sur lesquels il puisse s'appuyer : *hérédité* et *capacité*, qui vous déplaisent si fort et auxquels il faut revenir ? Et, si votre pouvoir favori règne par l'hérédité et la propriété, vous commencerez,

Monsieur, par me trouver une réponse à ce petit raisonnement connu sur la propriété :

C'est là ma place au soleil : voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre. »

Quelle société lui sera donc le moins déplaisante ? *Chatterton* y répond, et la formule en est vraiment simple. Elle est semblable à une assemblée de Quakers, fraternelle et spiritualiste. On y protège ceux que tourmente la passion de la pensée. On y élève la voix contre les justes du jour, les maîtres d'industrie, les barons absolus de fabriques féodales. C'est sur ces idées même que le drame s'engage. Après une courte scène, on entend le patron John Bell en querelle avec ses ouvriers : John Bell, homme riche, spéculateur heureux, égoïste par excellence, et juste selon la loi.

« Ne m'avez-vous pas tous vu compagnon parmi vous ? Comment suis-je arrivé au bien-être que l'on me voit ? Ai-je acheté tout d'un

coup toutes les maisons de Norton avec sa fabrique ? Si j'en suis le seul maître à présent, n'ai-je pas donné l'exemple du travail et de l'économie? N'est-ce pas en plaçant les produits de ma journée que j'ai nourri mon année? Me suis-je montré paresseux ou prodigue dans ma conduite? Que chacun agisse ainsi, il deviendra aussi riche que moi. Les machines diminuent votre salaire, mais elles augmentent le mien; j'en suis très fâché pour vous, mais très content pour moi. Si les machines vous appartenaient, je trouverais très bon que leur production vous appartînt ; mais j'ai acheté les machines avec l'argent que mes bras ont gagné ; faites de même, soyez laborieux, et surtout économes. Rappelez-vous bien ce sage proverbe de nos pères : *Gardons bien les sous, les shellings se gardent eux-mêmes*. Et à présent qu'on ne me parle plus de Tobie ; il est chassé pour toujours. Retirez-vous sans rien dire, parce que le premier qui parlera sera chassé comme lui de la fabrique, et n'aura

ni pain, ni logement, ni travail dans le village. »

L'esprit de charité qui inspire la réplique du Quaker ne saurait être ici mis en cause. Le tort réside dans ce qu'il sous-entend. Les de Maistre et les Saint-Just ont éloigné Vigny de toute synthèse. On dirait presque qu'il ressemble lui-même à tel personnage de son *Stello :* il les regarde, de Maistre et Saint-Just, « comme un criminel à la question regardait son juge dans quelque bienheureuse Époque Organique ».

Cette pensée, ce souvenir faussera pendant longtemps tout son effort d'organisation spirituelle. Il délibérera, quelque jour, dans le secret de sa conscience, s'il faut choisir entre croyance et religion. Il balancera même entre la vérité pure et l'amélioration de la société humaine. Mais bientôt une idée l'arrêtera : « Les plus forts ne pensent qu'à régenter les autres... » La persuasion ne lui plaît que désarmée : il désarme donc le pouvoir politique.

Voilà ce qui gâte, dans *Chatterton*, l'invec-

tive généreuse du Quaker. Ce manque d'esprit politique nuit à sa cause. Ici, comme dans *Stello*, le débat est ouvert entre le cœur et la raison. La politique ne se passe point de ces deux forces : elle n'est sûre que par leur accord, et de cet accord, *Chatterton* même n'a connu qu'un vain simulacre.

Quelques années plus tard, ce faible reparaît dans *la Maison du berger* [1] : mais, cette fois, d'autres réflexions le corrigent. Les *Poèmes* de 1843-44, dans leur ensemble, présentent donc un second état de la politique fondée sur l'amour.

[1] Par exemple, dans le n° 1, outre le début même, l'opinion que voici :

> Du haut de nos pensers vois les cités serviles
> Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.

On venait de reprendre *Chatterton*, peu après l'année 1840 qui marque le commencement de l'ère violente du socialisme.

LIVRE II

DEUXIÈME PHASE : LA PAIX AVEC L'ÉGLISE

De *Paris* aux *Poèmes philosophiques*, on doit compter douze ans d'intervalle. Durant ce temps, que de faits graves, que de changement dans les esprits ! A lire isolément *la Flûte*, impossible d'y reconnaître la pensée de *Paris*. Dans celle-là, ce n'est que sagesse, fine moquerie, maturité politique ; dans celle-ci, qu'ardeur de rêve et folle espérance. Que s'est-il donc passé durant cet intervalle ?

CHAPITRE I

RETOUR DE L'ÉGLISE DE ROME

Au jugement de plusieurs, c'est l'avènement de la philosophie qui a stérilisé l'art après 1830.

L'assertion est douteuse.

Les chefs du romantisme publient, de 1837 à 1840, leurs œuvres complètes, et non point auparavant. La déception qui suit Juillet n'a pas été assez forte. Les troubles persistants n'ont pas servi de leçon.

La cause de stérilité, il faut donc la chercher ailleurs. Elle est unique à vrai dire, et même elle saute aux yeux. Cette cause, c'est le retour imprévu de l'Église de Rome.

En vérité, depuis l'éclat de Lacordaire à Notre-Dame, l'Église paraît en résurrection. L'heu-

reuse hardiesse d'un moine cause brusquement un désarroi profond. Lancé vers l'avenir, l'esprit nouveau ne fait point halte : le gros de ses forces franchit encore les barres d'arrêt qu'opposent ces mains énergiques. Mais tel, dont l'œuvre est un ferment de trouble, devient attentif au contre-courant, et balance. L'heure se fait douteuse, comme un crépuscule. Le retour de l'ordre, la réaction même d'un philosophe devenu ministre, tant de changement déconcerte les téméraires. Ils deviennent et plus modestes et plus sages. Ils sont domptés, disait Guizot, sinon convaincus.

Déjà, au Parlement, la religion se fait belliqueuse. Elle reproche à la liberté son triomphe. A son tour, elle attaque : seul moyen, se dit-elle, d'inquiéter la raison dans sa dédaigneuse confiance. Hors du Parlement, on la voit quasi la maîtresse. « Toutes les réactions, » écrit un témoin « sont complètes. » La foule à Notre-Dame devient prodigieuse. Le P. de Ravignan

prêche trois fois par jour. La philosophie officielle, attaquée dans les chaires, minée par les pamphlets, s'intimide. Elle renonce à Hégel. Descartes et Leibniz lui ouvrent un refuge : ses adversaires la poursuivent jusqu'en son asile. Elle est née de l'esprit sceptique : elle en portera la peine. On ne veut plus de la scission opérée, depuis Descartes, entre la religion et la philosophie. Le premier effort des éclectiques — et le second — ne semblent plus réparer autant qu'ils détruisent.

Bref, l'heure du recueillement a sonné pour la génération romantique. Elle s'est juré jadis de réussir où défaillaient ses aînées. Ce sont roses d'autan : elle s'interroge, elle ne voit point que ses œuvres soient pleines. Elle a de quoi regretter et se repentir. Tout, autour d'elle, publie sa banqueroute : heureuse au moins, si son échec ne lui conseille que retraite passagère ou modeste demi-jour.

CHAPITRE II

ESSOR DÉCISIF DU SOCIALISME DEPUIS 1840

Vers le même temps, un autre ordre de faits met en relief le principe d'ordre que contient l'Église.

Sous la Restauration, les sectes sociales ne conseillaient point la violence. Saint-Simon, tout le premier, pouvait compter comme royaliste. Sous le régime de Juillet même, l'école phalanstérienne témoignait, après tout, de valeur conservatrice. En un mot, avant 1840, la violence sociale ne se fondait qu'à demi sur doctrine.

Si l'on reprend par périodes l'histoire de l'esprit socialiste, Saint-Simon pense relever de Smith et de J.-B. Say ; il jette les bases d'une

ploutocratie ; il confie à la classe industrielle la primauté et le gouvernement.

Une seconde époque succède à celle-ci : les idées de Fourier, celles d'Owen échauffent les têtes ; l'utopie est à l'honneur, mais la spéculation n'entreprend point sur les partis politiques. L'école socialiste, l'école démocratique avec Lamennais ou Armand Carrel, creusaient jusqu'alors un sillon séparé. Le parti de la révolution politique ne fuyait ni ne cherchait la révolution dans l'ordre social.

Le jour vint cependant où s'opéra la rencontre efficace [1].

Le même esprit, qui conférait le règne au capital, lui déclare désormais la guerre. L'utopie devient action, et la tempête fait entendre qu'elle est proche. Depuis 1840, les idées de L. Blanc, Proudhon, Cabet, circulent furieusement dans la population industrielle. Les fac-

[1] M. Paul Janet, dans *les Problèmes du* XIXe *siècle*, a mis en relief l'importance de cette rencontre.

tions naissent des sectes. Le sentiment social devient perturbateur.

Alors seulement on en vint à comprendre une vieille leçon qui put sembler nouvelle. L'office public de l'éducation n'est pas de stimuler seulement, mais de régler et de rallier. L'éducation repose sur une foi sociale, interprète de l'expérience. Elle n'établit pas la hiérarchie ; elle la retrouve. Elle en guide et protège l'évolution spontanée. Elle gouverne l'individu par la force de l'opinion publique. Elle replace au point de vue général la divergence des intérêts. Elle tient en arrêt l'anarchie violente. Elle dégage dans l'enfant, et représente à l'homme mûr, les principes dont ils sont pénétrés. Elle met en relief la doctrine commune qui préside avec méthode aux progrès nécessaires.

CHAPITRE III

LE PLATONISME DANS LES POÈMES DE 1843-44
LE VERBE DE MALEBRANCHE

De nouveau donc la Religion convoquait à l'aider les premiers-nés du siècle! Hélas! en quel état ses fils!

Elle leur disait : « Je suis le baume. Ne cherchez pas d'autres remèdes. Je fermerai vos plaies. Je consolerai vos affligés. » Eux écoutaient sa parole oubliée. Ils trouvaient bon de rapprendre. Ils voulaient croire. Toute leur sagesse n'allait qu'à se taire.

Lorsque Cousin, vainqueur du condillacisme, appelait ses auditeurs du demi-jour de la foi à la pleine lumière de la pensée pure, comptait-il bien gagner le peuple?

La vérité, selon son dire, se découvrait par deux chemins.

Dans sa démarche naturelle, l'intelligence atteint d'abord, et sans le savoir, aux principes nécessaires. Car ces principes demeurent en elle, comme dans le corps muscles et tendons. Ils font leur œuvre sans qu'on les remarque. Le cœur en reçoit la lumière. Il les transforme en images colorées. Il dédaigne, pour les célébrer, toute langue ordinaire. Il se répand en hymnes naïfs. Comme ces tiges feuillues qu'un ouvrier suspend au cours d'une eau saline, et qu'il retrouve, après quelques jours, chargées de cristaux scintillants, la Raison éternelle repose dans les âmes des saints et des justes. Elle habite dans leur richesse, elle s'y métamorphose, et puis paraît au reste des hommes sous des symboles pleins de majesté. Elle s'appelle alors l'inspiration. Elle tient d'En-Haut sa mission, et son autorité paraît absolue. C'est le principe de toute religion : on l'appelle l'intuition spontanée.

Mais qu'après avoir *vu*, l'homme *regarde* enfin : qu'à la pure *conception* la *réflexion* succède : elle abstrait, analyse, raisonne et classe ; elle décompose les rayons du prisme ; et comme, à l'âge de sa majorité, le jeune homme secoue les chaînes de son enfance, la raison déchire alors les bandelettes sacrées : elle ne veut plus qu'être libre.

Le christianisme, disait Cousin, c'est la philosophie des masses. Mais la vraie Philosophie est patiente. Heureuse de voir le peuple aux bras de la Religion, elle se contente de lui tendre doucement la main, et l'invite à s'élever encore.

Qu'allait tenter à son tour l'auteur de *Paris?*

Ce n'est pas de raison, mais d'amour, qu'avait besoin le cœur des poètes. Et ce désir n'était pas assouvi. Ni la tradition n'était connue, sinon par l'écorce, — et cette écorce paraissait craquelée comme celle du platane après la saison ; — ni la liberté n'était religieuse, dédaigneuse

qu'elle était de toute apparence mystique. Jusqu'à la renaissance d'Aristote, nul ne suivait chez nous l'exemple donné par Maine de Biran. A tâtons, les philosophes jetaient les bases de leur scolastique, et l'on perdait de jour en jour le secret d'aimer.

Qu'arriva-t-il ?

Le cœur d'un poète trouva plus juste que l'esprit des docteurs. Il s'étonna de leur indifférence, et poursuivit sans eux le bien qu'ils négligeaient de lui offrir.

Jadis Platon avait connu ces voies de la Vie. Il enseignait que l'âme ne vit pas seulement dans le monde des corps. Elle sait, pour ainsi dire, rentrer en elle-même, revêtir une forme nouvelle, se retirer comme en un lieu élevé où l'homme sacrifié se sent pareil à un fruit du ciel plutôt que de la terre, et contempler enfin selon ses forces le divin qui nous tient suspendus.

Aristote parlait aussi d'une vie meilleure que celle de l'homme. « Ce n'est pas en tant qu'homme, avait-il dit, que l'homme peut vivre ainsi, mais en tant qu'il existe en lui un principe divin. »

Mais, dans l'histoire de la théologie purement naturelle, une seule école, celle d'Alexandrie, a décrit en détail ce que Maine de Biran appelait le sens de la Religion, de la Foi et de l'Amour : par ce motif, l'esprit chrétien n'a trouvé nulle part de rival aussi redoutable.

L'école d'Alexandrie, Plotin par-dessus tous, donne une idée de cet abîme où plonge l'esprit de l'homme quand il aspire à l'intuition immédiate. Le but de la philosophie, n'était pas à ses yeux une recherche vaine. Il l'eût tenue pour néant, s'il n'y eût pris contact avec le Mystère.

Il pratiquait déjà l'éclectisme, ce conciliateur, dans son extase presque orientale : mais il commande aussi que tout se taise, et la terre

et la mer et l'air et le ciel même, images, émotions, tout le tumulte qui vient des sens; que l'âme se représente alors la grande âme qui, de tous côtés, circule dans la masse du monde, la pénètre intimement, et l'illumine, comme les rayons du soleil éclairent et dorent un sombre nuage. Il connaît que la pensée est captive; mais, par le Bien qui est en elle, elle éprouve à la vue de la beauté un sentiment d'admiration, un doux saisissement, un transport de désir et d'amour. Tant qu'il y a quelque chose de supérieur à ce qu'elle possède, elle monte, entraînée par un attrait naturel : elle ne s'arrête qu'au Bien : il n'y a, dit-il, rien au-delà. Que, toutefois, l'âme aimante se garde du trouble, alors qu'elle aspire à la lumière divine : il la faut attendre en repos, comme l'œil, tourné vers l'horizon, attend le soleil qui monte et va paraître. Alors, soulevée comme par le flot de l'intelligence, emportée par la vague qui se gonfle, de sa cime tout à coup elle *voit*.

Dans cette vision souveraine, les disciples de Plotin s'enivraient ainsi de leur joie. Ravis dans l'Unité, et proprement transportés d'enthousiasme, ils se plongeaient dans la Source de l'être. Ils franchissaient la borne des sens. Ils reprenaient vigueur au Mystère. Au-dessus de toute parole, et par-delà toute pensée, ils saluaient, confiants, le soleil de la mort.

Pareille ardeur s'était montrée chez nous vers 1830.

La foi toute simple et la tradition ne semblaient plus suffire. Aux jours de *la Muse française*, déjà les *Moïse* s'étaient fait admirer : depuis Juillet, la mode passée, tout faux semblant venait de disparaître. Les oublieux tenaient cette ardeur pour un faible ; mais les fervents s'en retournaient aux leçons païennes. La plus pure des religions, s'engageât-elle en des phases surprenantes, ne leur donnait plus ce point fixe où leur âme convoitait de vivre attachée.

Spontanément, la pensée de Vigny se reportait aux derniers temps du polythéisme. Cette agonie d'un grand culte l'obsédait. Dans cet âge de crise où deux religions avaient vidé leur querelle, l'apostasie avait touché de près la conversion. Entre un culte expirant et la jeune foi mal assurée, on avait dû connaître le doute enthousiaste. Les plus sages avaient ménagé les croyances des humbles. Ils s'étaient bâti des retraites. La solitude leur avait été sainte : la méditation, révélatrice. N'était-ce pas ce temps qui nous revenait ?

Selon le mot de Chateaubriand, depuis Julien jusqu'à Luther, l'Église, dans toute sa force, n'eut plus besoin d'apologistes.

De ces mystiques d'Alexandrie, c'est à Julien que Vigny s'attachait : il apprenait par lui leur doctrine. Ce fut sans doute une œuvre odieuse que la persécution de Julien l'Apostat : il faut y voir surtout l'acte impolitique. Si l'extase d'Orient inspire déjà les écrits de Plotin, ce

n'est qu'une voix pour la mépriser chez les Édésius et chez les Eusèbe, chez les Chrysanthe et les Maxime, déchue d'elle-même et comme abêtie par la violence qu'elle fait aux dieux. A Pergame où Julien fut initié, les autels de Plotin, dit-on, fumaient encore. Mais c'est Jamblique, et non Plotin, qu'enseignait en l'altérant le vieil Edésius. Imposture ou démence, la théurgie ne pouvait prévaloir. Où les dieux n'avaient plus de vertu, le Messie seul pouvait donner la force aux âmes.

Tel est pourtant l'essor des doctrines capitales : leur premier mouvement galvanise jusqu'à leurs pires métamorphoses. Le Platonisme n'atteignait Vigny qu'à travers les rêves creux du disciple de Maxime : aux restes de son parfum, il décelait toutefois sa présence.

Dès 1816, à dix-neuf ans, mon auteur entrevoit l'Apostat; après 1830, il revient à lui, le consulte et l'appelle à son aide dans la fougue de sa mission directrice. Dix ans après, Julien

lui fournit le principe d'une transaction politique.

C'est que le platonisme personnifie l'Entendement par excellence sous le nom de Logos. On ne comprend l'individu que par l'espèce et l'espèce par le genre : si le genre se conçoit comme un être, il est la Lumière de l'individu. Le Verbe donc, dans la Symbolique, luit sur tout homme venant en ce monde et, quand ce monde s'efface aux yeux des mourants, il faut penser qu'ils voient maison plus belle et tout illuminée. Païens inspirés, chrétiens fils de la Bonne Nouvelle, tous ont pour appui cette pensée commune : si les yeux voient, ils ne se donnent pas la lumière ; si l'esprit voit, c'est qu'il voit en Dieu.

Dans le désarroi de 1840, il y avait là pour la mission du poète un refuge honorable.

De Maistre écrit quelque part : « La France n'est pas assez fière de son Malebranche. » Si,

comme plusieurs l'avançaient, la raison doit être aujourd'hui la source première de toute foi. Malebranche enseigne, après l'Apôtre, qu'il n'y a pas deux maîtres, mais un seul : le Docteur des hommes s'appelle tout ensemble et Fils et Verbe. Connaître Jésus-Christ, c'est voir en Dieu.

Dans la guerre à peine rouverte entre l'examen et la tradition, Malebranche devait donc revivre. Aux chrétiens, il rendait la raison philosophe : il ramenait Descartes avec lui. Aux mystiques païens, il redisait ce que saint Augustin, son guide, apprit avidement des doctrines plotiniennes. Aussi, vers 1840, se produit-il ce fait important : quelques esprits modérés renouent avec Malebranche. De Vigny est du nombre.

La paix avec l'Église a pu se signer sur *la Recherche de la Vérité :* la paix, sinon l'accord, et cette paix, pour Vigny, n'était que politique.

Les *Poèmes* de 1843-44 offrent, à cet égard, n témoignage caractéristique.

Le platonisme y est marqué du sceau de 'ordre. La Raison y devient Personne : le Verbe 'y nomme Seigneur. Dans ce recueil — qui lus tard contiendra *le Silence* — prend place lors une strophe singulière, la plus idéaliste es *Destinées*. Elle fait partie de *la Maison du erger*.

a barbarie encor tient nos pieds dans sa gaîne,
e marbre des vieux temps jusqu'aux reins nous [enchaîne,
t tout homme énergique au dieu Terme est pareil.

Iais notre esprit rapide en mouvements abonde :
uvrons tout l'arsenal de ses puissants ressorts.
'invisible est réel. Les âmes ont leur monde
ù sont accumulés d'impalpables trésors.
e Seigneur contient tout dans ses deux bras im- [menses,
on Verbe est le séjour de nos intelligences,
omme ici-bas l'espace est celui de nos corps[1].

[1] Ces derniers mots sont de Malebranche, traitant de l'esprit pur.

La philosophie profane éclaire lentement le terrain où nos luttes se poursuivent. Il a fallu vingt ans chez nous pour définir le panthéisme. Cousin lui-même tenait Malebranche pour un Descartes qui s'égare. Comment s'étonner si notre auteur n'entend Malebranche que par le dehors ? Traduisant en deux vers une phrase de *la Recherche*, c'est à Julien que son âme revole. Le Verbe d'Alexandrie : voilà tout son Seigneur.

Malebranche avait dit : « Si nous portons l'image du Verbe humilié sur la terre, et si nous suivons les mouvements du Saint-Esprit, cette image primitive de notre première création, cette union de notre esprit au Verbe du Père et à l'amour du Père et du Fils sera rétablie et rendue ineffaçable, si nous sommes semblables à l'Homme-Dieu. » Est-ce là la foi douteuse du *Mont des Oliviers ?* Il ajoutait : « Dieu sera tout en nous, et nous tout en Dieu, d'une manière bien plus parfaite que celle par laquelle il est nécessaire, afin que nous subsistions, que

nous soyons en lui et qu'il soit en nous. »

Est-ce bien la pensée de l'auteur de *la Flûte?*

Sur l'idée de Malebranche, sa prise est molle. l ne tient point, c'est une fumée qui glisse entre es doigts. Et, néanmoins, on doit encore estiner à son prix cette démarche de l'idéaliste. Au emps de Strauss et de Littré, il emprunte au Platon moderne un langage qu'il juge politique. Pour la cause de l'ordre, il s'éloigne de ce qui épare : il fait accueil à ce qui peut unir. Sans llusion peut-être, il attend l'événement, choiissant son refuge. Qui l'en blâmera ? Plaignons es dédaigneux, s'ils taxent de folie ces propos l'une ferme sagesse.

La mission des poètes n'a donc pas pris fin lans *la Maison du berger ;* elle s'est seulement ransformée. D'anarchique, elle devient organique. Elle tend à se fondre dans un vaste ensemble.

C'est ce que montre, en sa phase dernière, la politique des *Destinées.*

LIVRE III

TROISIÈME PHASE : CATHOLICITE SOCIALE ET SYMBOLE DE LA COLOMBE

Dans *l'Esprit pur*, le dernier poème des *Destinées*, on remarque la strophe suivante, déjà relevée ci-dessus et que *Paris* fait prévoir :

Ton règne est arrivé, PUR ESPRIT, roi du monde!
Quand ton aile d'azur dans la nuit nous surprit,
Déesse de nos mœurs, la guerre vagabonde
Régnait sur nos aïeux; aujourd'hui, c'est l'ÉCRIT,
L'ÉCRIT UNIVERSEL, parfois impérissable,
Que tu graves au marbre ou traînes sur le sable,
Colombe au bec d'airain! VISIBLE SAINT-ESPRIT.

Cette strophe date du 10 mars 1863; Vigny meurt en septembre. Nous voici donc à son chant du cygne.

CHAPITRE I

LE BUT : ORGANISER LA DÉMOCRATIE

S'il fallait résumer cette période décisive — celle des *Oracles* et de *l'Esprit pur* — deux vers pourraient y suffire. L'auteur s'y adresse aux ministres de Louis-Philippe ; il les accuse d'imprévoyance, et il ajoute :

Toute démocratie est un désert de sables ;
Il y fallait bâtir, si vous l'eussiez compris.

« Bâtir comment et quoi ? » eût pu répondre Molé ; « en êtes-vous toujours à *Chatterton ?* »

Le jour où Vigny offrait à Molé de lui donner, comme dit Sainte-Beuve, la clef de sa pensée et de ses écrits, il ne s'agissait peut-être pas d'une leçon romantique. Un an seulement avant

cette entrevue, *la Maison du berger* empruntait à *Stello* sa vive satire du régime des parlements : mais, dès ce temps, le poète était sur la voie de *l'Esprit pur*. Vigny a désavoué, dans *la Bouteille à la mer* le suicide de *Chatterton;* dans *l'Esprit pur*, une modification plus profonde atteint la principale pensée de ce drame. C'est encore aux poètes qu'il confie la mission directrice : mais on y trouve deux éléments nouveaux. L'idée qu'il s'y fait des poètes y est devenue plus compréhensive ; et ces poètes même, il ne les tient plus, comme au temps de *Stello*, dans un isolement farouche.

Pour comprendre donc avec précision la portée de *l'Esprit pur*, ce n'est pas trop de commenter Vigny par Vigny même, la pensée publiée par la pensée inédite, *Stello* par *Daphné*, roman inédit, et *les Destinées* par l'histoire.

De quoi s'agit-il dans *l'Esprit pur?* A quoi bon le symbole de la Colombe et quel testament livrait ce *credo ?*

CHAPITRE II

NÉCESSITÉ D'UN POUVOIR SPIRITUEL

Nulle part, disait Channing, la société n'a encore entrepris sérieusement l'éducation de tous ses membres. La science sociale est là-dessus dans l'enfance. Nulle part les grands esprits n'ont tenté de résoudre ce problème : comment peut-on relever la majorité des hommes?

L'entreprise ne signifie pas révolution, mais réforme : réforme dans les goûts, réforme dans les habitudes, réforme dans les idées, et partant dans les mœurs. Channing parlait justement d'unir d'un lien plus intime les membres épars de l'humanité, et A. Comte exprimait la même opinion sous une forme plus précise, montrant

le prolétariat campé, plutôt qu'incorporé, dans la société occidentale.

Le remède est en chacun, selon l'esprit de mutuel sacrifice.

A toute fonction, néanmoins, il faut un organe.

C'est le principe d'un sacerdoce.

On aborde par là les questions capitales posées par notre âge. La pensée de Vigny nous amène donc au vif de la recherche. Quelque répugnance qu'elle inspire à plusieurs, il faut y entrer.

Depuis le début du siècle, l'idée d'un pouvoir spirituel a fait maintes fois des progrès surprenants: l'essor décisif date du second Empire. Proudhon, entre autres, l'adoptait. Pour tout attendre des philosophes, il ne répudie pas ce que la Religion a jugé utile.

Qu'est-ce, en effet, que le spirituel? N'est-ce pas, disait Salvador, « l'organisation, le culte intelligent et prudent des principes, des vrais

principes »? En s'appuyant sur des bases nouvelles, on travaille à fonder la chose publique. Sous toutes formes, finances, agriculture, commerce, on manifeste le génie des nouveaux temps. N'y aura-t-il rien à faire pour la consécration légitime des nouveaux principes? Comment les garantir, fût-ce à court terme, contre les accidents de chaque jour? Ces principes dont nous paraissons tous si jaloux, comment se défendront-ils, « tantôt contre les entraînements de la force armée, tantôt contre l'impéritie et la violence du travailleur manuel, contre la mobilité des écrivains et des hommes de parole, contre l'ardeur surexcitée des gens d'affaires, contre nos faiblesses à tous, nos injustices, nos mécontentements journaliers, nos déceptions »? Nous sommes entrés, ajoute Salvador, dans une nouvelle ère du monde. L'engendrement du *nouvel homme* est presque opéré : c'est-à-dire la transformation intime dans les opinions, dans les relations, les usages et les mœurs. Et l'on

voudra croire que tout ce changement, tout ce temporel de nouvel ordre est en état de se constituer avec grandeur et de s'équilibrer sans la consécration légitime du nouveau principe ? sans une régénération manifeste dans l'ordre spirituel tout entier? sans une transformation religieuse aussi large que ce nouveau principe lui-même?

De 1826 à 1857, avec une précision supérieure, la même idée s'établissait par l'office d'A. Comte, à la fin comme au début de sa carrière sociologique.

Que ne pourrait la Symbolique adjointe au principe de son sacerdoce! Un sacerdoce s'élèverait, consolateur et médecin des âmes, capable de rendre organiques les sciences, et social le culte, assez puissant pour surmonter la crise, assez doux pour la pacifier.

Mais on redoute tout pouvoir spirituel. On ne mesure pas, à la suite de Comte, les dangers de

l'anarchie. On craint de voir le philosophe se changer à son tour en Caïphe disant : « Il est à propos qu'un homme seul meure pour le peuple. »

Dans *Stello*, Vigny laissait percer une crainte analogue ; il en redouble l'expression après dix années : et cependant il a passé outre.

C'est qu'en effet la théorie du régime normal mérite peut-être un ascendant pareil à celui de la vérité dans les sciences : elle obtient, après examen, une adhésion spontanée. La discussion convient aux dogmes toujours démontrables. Où la contradiction n'est pas interdite, nul ne peut se plaindre si l'opinion l'abandonne. Le dogme ne devient tyrannie que lorsqu'il exclut l'interprétation nécessaire.

Quand fait défaut la foi commune, force est bien d'entrer en champ clos. Plus que tout autre y réussit le pouvoir scientifique ; plus que tout autre, il peut conclure.

Ce sont fonctions d'ordre spirituel.

CHAPITRE III

LE SACERDOCE PHILOSOPHIQUE D'APRÈS VIGNY
NOTION DÉFINITIVE

Que, depuis le temps de *la Muse française*, Vigny ait senti croître en lui le besoin d'un pouvoir spirituel, et de s'en constituer l'un des organes, c'est ce qui ne saurait faire l'ombre d'un doute.

Sans contredit *Chatterton* et *Stello* soulèvent des difficultés encore plus complexes. Les obstacles s'y accumulent comme à plaisir. Vigny, plaidant pour les poètes, porte à l'extrême, en ce qui les concerne, la thèse de l'assistance. Rendons-lui toutefois justice : ses aveux même, en cette matière, étalent sa bonne foi. Donnez-lui tort, au surplus ; affirmez que les

poètes ne sont pas tant à plaindre ; alléguez pensions, prix, places : vous négligez encore le point essentiel : le poète, selon Vigny, est un prêtre. S'il vous plaît autrement, appelez-le directeur, ou mieux philosophe : il est berger d'hommes, et ce pasteur fait appel au troupeau.

Les preuves abondent.

Le lecteur nous en épargnera l'étalage et voudra bien suivre, au contraire, le développement d'une réflexion solitaire arrivant d'elle-même à l'idée presque achevée d'un nouveau sacerdoce.

Que l'on considère, dans la pièce de *l'Esprit pur*, combien s'est modifiée pour Vigny la notion de « poète ».

Autrefois, par poète il entendait « tout homme de la muse et des arts ». C'était là, sauf extension majeure, la définition seulement ordinaire. Les inventeurs, les « élus » de l'imagination, les artistes, les prosateurs même, comme Cervan-

tès et comme Rousseau, ces « poètes » figurent dans *Stello* au chapitre du « ciel d'Homère ». Lisez, au contraire, le *Discours de réception à l'Académie française* (1846). A propos d'une comédie d'Étienne, « la question que traite cette comédie », écrit-il, « est une des plus graves qui aient jamais occupé l'âme entière du poète, du philosophe et du législateur. Or le grand artiste doit sentir en lui quelque chose de ces trois hommes à la fois. »

Le *grand artiste*, voilà bien un genre d'esprits qui ne rentre guère dans la classification de *la Dernière nuit de travail* [1]. On a peine à reconnaître, dans cet « étudiant perpétuel », le poète du temps de *Chatterton*, prophète à charge aux autres, le poète, « inhabile à tout ce qui n'est pas l'œuvre divine », cet extatique, supérieur à « l'homme de lettres », au « grand écrivain ».

On n'en peut pas douter : *l'Esprit pur* n'indique point de retour à ces temps de fièvre

[1] Préface de *Chatterton*, écrite en 1834.

folle. L'étoffe dont est fait ce poème offre tissu plus solide et plus saine réflexion. Poète, philosophe, législateur : le pouvoir spirituel est cela tout ensemble ; il inspire et chante les lois, s'il ne les promulgue. Telle est la pensée de Vigny, presque celle de Comte.

Ce n'est pas tout.

Parcourez, dans *Stello*, l'ordonnance du Docteur-Noir. Quelle prescription impose-t-il au poète? « SEUL ET LIBRE, écrit-il, ACCOMPLIR SA MISSION. » Mais, si l'on prend connaissance d'autres documents plus rapprochés de nous par la date, Vigny se montre médecin moins sévère. Rien ne nous renseigne, à cet égard, comme certaines pages des papiers inédits, où l'auteur couvait sa pensée.

Dans un roman souvent repris, toujours sur métier depuis 1838 — il a pour titre *Daphné* — Vigny aspirait à peindre la situation religieuse de son temps. Il y marquait donc leur place aux poètes. Qu'y est devenue leur jalouse solitude ?

Sans contredit, le poète selon Vigny ne saurait cesser de s'y plaire : mais il en sort, par intervalles, et pour se joindre à d'autres poètes. L'auteur réunit à Daphné, ville idéale, non pas Julien seulement et son maître Libanius, mais les chrétiens fameux de ce temps ; et l'on saisit sans peine le dessein de son œuvre. Ces hommes supérieurs, païens ou fidèles, s'estiment munis d'un dépôt sacré. Ils ont reçu, fort au-delà de la mesure commune, la force divine qui meut le monde. Ils sortent de tous rangs, et leur pouvoir remonte à cette Source unique. Ce sont mystiques qui voient Dieu et n'ont que faire de l'attirail des mythes. Ils contemplent sans intermédiaire la pure essence qui repose en eux. Leur adoration s'appelle « platonisme ». Ils sont répandus par le monde. « Ils vont et viennent, régnant sur les croyances, » et pour le bien de tous. « Ils entretiennent le feu sacré de l'enthousiasme. » Ils gardent du froid le cœur de l'homme. Ils sont arbitres dans les luttes reli-

gieuses, pour en avoir dépassé l'horizon. Ils n'ont point de part au pouvoir, et c'est pourquoi la foule voit en eux une race divine. Ils vivent isolés: mais, « s'il s'est produit sur le globe un événement qui requiert leur présence, ils vont à Daphné ». C'est là que ces sages tiennent leurs grands jours. Ils mettent en commun leurs lumières inspirées. Le peuple apprend alors ce que vaut pour le monde « Daphné la céleste ». Elle « vit et règne ». Elle est « citoyen puissant et savant ».

C'est un collège d'humanité divine.

Et dans quel sens s'oriente leur politique ?

Organiser la démocratie sur une autre base que celle de l'égalité: telle est, ce semble, après quelque tâtonnement, la politique des *Destinées*. La diriger dans cette voie et l'y maintenir constitue l'office d'une autorité spirituelle. Fonder sur l'Amour le pouvoir nécessaire est la pensée de *Stello*, de *Daphné* et de *l'Esprit pur*.

CHAPITRE IV

UNE ÉBAUCHE DE POLITIQUE POSITIVE

La Sauvage ET *la Maison du berger*

Les poèmes de 1843 en font foi.

L'apparence, sans doute, est contraire. *La Maison du berger*, plus tard *les Oracles*, attaquent avec ardeur le régime de Juillet. Dans le premier de ces poèmes, on croit voir reparaître l'esprit de *Chatterton*. Mais étudiez *la Sauvage*. L'auteur a pris le parti de l'étude : il a quitté le rôle de boute-feu. Au temps des Rossi, des Michel Chevalier, dans la lutte engagée entre l'économie politique et les sectes, un an ou deux avant Toussenel, il écrit ce poème dont Sainte-Beuve faisait fi.

Qu'on le juge trop ouvert aux théories de *la*

Démocratie pacifique, il se défend au moins par un grand mérite : l'auteur n'abandonne rien de son zèle pour les faibles. Sans flatterie pour eux, il prend part aux essais de l'école sociétaire [1]. Il donne son concours à cette politique qui, la première, a pu se croire positive : association domestique agricole ; relèvement de la condition de la femme ; colonisation sans violence, comme il convient aux peuples « initiateurs » à l'égard des races à l'état d'enfance ; le principe républicain développant avec prudence ses transformations pacifiques ; sur toute chose, l'association, loi de l'avenir, mettant un terme à l'antagonisme entre les tribus, les classes et les familles : principe de paix et d'harmonie qui s'étendrait de groupe en groupe, embrassant chaque jour plus d'hommes et s'élevant enfin du cercle le plus humble à la cité, à la nation,

[1] Le titre même des *Destinées* est un titre sociétaire. On sait qu'un des ouvrages de Ch. Fourier est intitulé ainsi qu'il suit : *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*, avec cette épigraphe empruntée à Voltaire : « Mais quelle épaisse nuit couvre encor la nature ? »

à la fédération : tels étaient du moins les rêves sociétaires.

On trouve chez Vigny l'esquisse de cette catholicité.

Il ne s'en explique, dira-t-on, que par demi-mots. Fit-il pas mieux que de préciser ? La sociologie, en 1843, était-elle donc à ce point établie ?

Au surplus, d'autres œuvres présentaient davantage. *La Maison du berger* associe la femme au poète dans son rôle de mission directrice : et cette vue n'est pas si chimérique. Le plaidoyer du colon, dans *la Sauvage* même, rend au travail ses justes privilèges. *La Lettre aux députés*, le *Post-scriptum* rappellent avec insistance l'origine morale de la propriété. Les paradoxes de *Stello* s'évanouissent. « Fiction, » selon le Docteur-Noir, la propriété devient ici « fiction nécessaire ». Voilà la thèse que contient *la Sauvage*, et c'est, à beaucoup d'égards, le langage de l'esprit positif.

Blâmera-t-on, là-dessus, telle invective de *la Maison du berger?* A Dieu ne plaise ! Noble, et, comme il l'entend, poète, Vigny saisit le faible d'une société qui ne connaît plus rien de mystique. Elle lui paraît toute basée sur l'or. L'industrie, sans contrepoids, n'est plus que l'activité du Bien-Être. Ses calculs tuent. L'esprit du gain, sans devoirs, c'est l'ordre d'exil à tout ce qu'on aime. Retire-toi, Poésie, tu n'es plus dans le vrai des choses ! Arrière, sacrifice, vertu du naïf ! De l'énergie et de l'adresse, et cœur de fer comme voudras !

Ah ! les nobles du temps jadis, ils ne payaient pas l'impôt de la terre ; mais, quand l'heure venait de donner leur sang, ils ne répliquaient point : « Chacun pour soi. »

C'est au cœur d'un vrai gentilhomme que respire le mieux l'âme des nouveaux temps. Sous le regret de la Rêverie qui s'envole, dans le dégoût du monde futur prédit par Fourier, *la Maison du berger* dément le bruit que noblesse

soit morte. Non, la chevalerie n'est pas toute défunte : elle ne gît pas toute aux vieilles tombes couvertes de mousse ! L'enthousiasme et la pitié réclament encore leur rôle de juges. Quand la richesse devient force brute, la supériorité morale s'en constitue le régulateur. La puissance civile appartenait jadis à l'esprit militaire : l'industrie se l'arroge. Qui réglera ce temporel ?

CHAPITRE V

LA COLOMBE

L'instinct de Vigny s'attachait donc à l'idée d'un sacerdoce ; mais au sacerdoce qui rallie il faut un signe de ralliement.

Pour obtenir les grands sacrifices, rien ne sert d'en ruiner les symboles. Une figure est bien plus efficace : étoffe qui flotte le long d'une hampe, ou bâtons joints en forme de croix.

Le platonisme, après *Chatterton*, demeurait séparé de la foule. Cette religion mâle, écrit mon auteur, sans symbole et sans images, sans dogme et sans cérémonies, force était bien d'en avouer l'impuissance. Elle expirait d'elle-même avant de voir le jour. L'orgueil du poète en a pu souffrir ; mais, désormais, Vigny aborde les

débats nécessaires. Que les philosophes s'agitent dans l'école : tous leurs discours seront fumée vaine. L'idée propre à la vie ne chemine pas quasi sans vêtement. Le manteau qui lui sied, c'est celui-là que connaît le plus humble, comme il connaît son chien, la misère et le deuil.

Dans les poèmes de 1843-44, la pensée de *Paris* recevait donc sa forme politique. Mais *Paris* contenait une autre promesse. Un symbole s'y trouvait annoncé ; et sur ce point, *les Destinées* demeuraient encore silencieuses.

En 1863, *l'Esprit pur* précise enfin là-dessus la pensée du poète. L'auteur y prédit un nouvel âge ; il le voit ; il en célèbre avec joie le symbole ; et ce symbole, c'est, dit-il, une colombe.

A première vue, cette opinion a de quoi surprendre. La colombe est symbole populaire d'amour, mais les messages qu'elle porte sous son aile chantent une autre chanson que la plainte de l'enfer humain.

Avant de discuter le choix qu'en a fait le

poète, il convient d'en présenter l'interprétation.

Comme il avait, sous Louis-Philippe, emprunté à Malebranche une pensée conciliatrice, le philosophe de *l'Esprit pur* suit d'un œil attentif l'évolution des idées chrétiennes. Il croit voir poindre, dans la foi d'un Gratry, l'aurore d'une transformation religieuse. Le dogme de la Trinité reprend empire sur les cœurs par la prédication sociale de l'Esprit-Saint. Le poète concède alors à la foule le symbole de l'Amour en Dieu. Il veut parler la langue des pauvres gens ; mais, à l'exemple de Strauss, il l'interprète.

Telle est sa dernière pensée politique : il nous faut la replacer dans son cadre.

§ 1. — *De Maistre et le nouveau christianisme. — Aug. Comte*

De Maistre même a écrit quelque part : « Tout annonce je ne sais quelle grande unité vers

Universitas BIBLIOTHECA

laquelle nous marchons à grands pas. Il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin [1]. » « Attendez, » ajoutait-il, « que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie. Celui-là sera fameux et mettra fin au XVIIIe siècle qui dure toujours. »

Si de Maistre a dit vrai, pour qui donc fumerait cet encens ? Irons-nous, lanterne à la main, quérir d'homme à homme ? Il est né, cet illustre, et même il est mort. L'insurrection coûteuse de l'esprit contre le cœur a trouvé son maître. Restons-nous enlisés ? La faute est à nous, puisque la perche nous est tendue. Auguste Comte est ce beau génie. De lui premier la politique a reçu sa méthode. La science des êtres collectifs est fondée : synthèse des sciences. Elle a marqué, dès l'abord, où résidait l'unité véritable. L'esprit, par elle, est devenu ministre du cœur. Nouveau Bonaventure, Comte se mire au monde

[1] Cf. *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 308, 317, 324.

éternel [1]. Il l'ignorait : qu'importe ? La science sociale, à peine fondée, est retournée par lui au Mystère. C'est mystère, en effet, que l'amour, et grand mystère que l'Humanité.

Comme toute chose en ce monde, longtemps à l'avance cet événement se trouvait préparé.

§ 2. — *Maine de Biran*

Joachim de Flore partageait en trois époques l'histoire totale du monde : celle de la loi, celle de la grâce, et finalement celle de l'amour. En cette dernière, il prédisait un sacerdoce mi-parti de laïcs et de moines, et chacun sait comme il porta loin là-dessus l'audace de son rêve.

De semblables prédictions se sont multipliées depuis lors : elles n'ont pris force que depuis notre siècle.

Maine de Biran, par exemple, distingue après

[1] Cf. Mgr Manning : « Il n'est pas plus évident pour l'Église catholique que deux et deux font quatre que pour le reste du genre humain, pour saint Thomas ou saint Bonaventure que pour Spinoza ou pour Comte. » (*La mission temporelle du Saint-Esprit*, p. 154.)

saint Augustin trois degrés de la vie : la vie physiologique, qui est celle de l'âme dans le corps ; la vie propre de l'homme ou de l'âme dans l'âme ; la vie divine dans l'homme, autrement appelée la vie de l'âme en Dieu. Il écrivait, en manière de préface pour l'un de ses ouvrages. « La troisième division, la plus importante est celle que la philosophie a cru devoir jusqu'à présent abandonner aux spéculations du mysticisme, quoiqu'elle vienne aussi se résoudre en faits d'observation. Cette division comprendra les faits de cette vie spirituelle dont les caractères sont visiblement empreints, pour qui sait les voir, dans le premier, le plus beau, le plus divin, le seul divin des livres de Philosophie, dans le code des chrétiens, dans toutes les paroles de Jésus-Christ, telles qu'elles ont été conservées dans les Évangiles. »

Dans ces formules, Maine de Biran scellait, vers 1824, le résultat de longues recherches. Il

jugeait que l'esprit de l'homme est intermédiaire entre la nature animale et la divine : il est approprié tout spécialement, dit-il, à recevoir de l'ordre divin quelque influence. Car cet ordre n'est que supérieur, et non pas étranger à notre nature la plus élevée. Cette influence nous fait, selon lui, connaître à nous-mêmes. Elle nous apprend nos rapports avec un idéal de beauté, de perfection intellectuelle et morale. C'est la source des sentiments éternels où l'homme éphémère entrevoit un instant le but de ses peines. Car ce monde-ci n'est qu'apparence. Il est figure de la Réalité. Il prélude à l'immutabilité souveraine : il nous annonce le temps convoité où ce qu'il y a de mortel en nous sera *résorbé par la vie*.

Ce philosophe entreprend plus haut même dans la voie des mystiques.

Il ne doute pas, selon l'Écriture, que la Sagesse ne parcourre les nations pour y former des amis de Dieu. La vie normale, dans la rai-

son et la volonté, ne lui paraît donnée à l'homme que pour s'élever à la vie spirituelle : là, dit-il à l'exemple de Plotin, là est le génie, le démon qui dirige l'âme et l'éclaire comme d'un reflet de la Divinité. On l'entend, lorsque fait silence toute la nature sensible. En ce calme, rien ne traverse le sens ou l'imagination qui ne soit ou voulu par nous-mêmes, ou suggéré par la Force suprême dans laquelle l'âme est confondue « quand l'éducation est achevée ».

Pour décrire cette finesse de la vie, Maine de Biran emprunte aux chrétiens le langage spirituel. C'est par un attrait d'amour, écrit-il, que l'âme s'unit et s'identifie, pour ainsi parler, avec l'esprit d'où elle émane. La sagesse lui est communiquée comme une addition de sa vie propre. Elle lui vient du dehors et de plus haut, « savoir de l'*esprit-amour* qui souffle où il veut ». Ce n'est pas l'organisme qui la soutient et fait ses états d'élévation. Ce n'est pas lui qui l'abandonne quand elle tombe en défaillance.

Tout au contraire, elle défaille quand l'organisme prévaut. Et, de même, quand le corps est abattu, que toutes ses forces languissent, que la machine tombe en ruines et que l'animal a perdu toute énergie vitale, c'est alors que la lumière de l'esprit jette souvent le plus d'éclat, que l'âme vit le plus complètement de la vie de cet esprit et qu'elle en jouit avec le plus d'amour.

« L'homme intérieur se renouvelle, a dit l'Apôtre, en même temps que l'homme extérieur se détruit. »

§ 3. — *Le P. Gratry*

Quand, par l'effort du nouvel Oratoire, cette doctrine put enfin reparaître, on était sous le second Empire.

Malebranche avait étudié comment nous nous voyons nous-mêmes en Dieu, et saisissons Dieu mieux que nous-mêmes : car Dieu, disait-il, est *l'idée* de nos âmes. L'Oratoire, une seconde fois,

vint en aide à l'esprit séculier dans la sagesse qui nous importe.

En 1853, le P. Gratry commençait sa prédication célèbre. Durant quinze années, avec un retentissement extraordinaire, le théologien démontrait l'existence et le mode d'action du monde divin, ou, comme il disait, de l'ordre intelligible. De ses travaux une idée semblait, pour ainsi dire, donner la substance : et Vigny les résumait tous en ce mot : « Je ne compte que sur la Grâce pour conduire ma raison dans les limites de la raison. »

Or, voici sa démarche : il se porta sur le terrain même que dispute à la foi l'imparfait esprit positif. On était avide de faits d'expérience : il rendit justice publique à Maine de Biran : il enseigna le *positif divin*. et que Dieu, lumière et amour, se laisse toucher au fond de chaque âme.

Dieu ne se conçoit pas seulement, disait-il ; on le sent, on le touche. Plus profondément que l'intelligence même, un sens secret

est en contact, plutôt qu'il ne voit ou n'entend : et c'est là, comme avait dit un ancien, la racine de l'âme. C'est une sorte de germe de la vie éternelle. Dieu est présent dans les retraites du cœur pour y couver la vie. Ne le jugez pas comme un hôte passif qu'on écarte ou qu'on appelle, au gré des passions : il est plutôt semblable à une étoile lointaine dont la lumière est tout ensemble et fixe et scintillante. Et toutefois la sagesse de Dieu, sa bonté, son amour ont infiniment plus d'élans, plus de mouvements vers l'âme pour la sauver et l'élever, que n'en a le ciel des étoiles pour provoquer et relever notre regard. Le rayon, disent les mystiques, revient par intervalles. La lumière de Dieu scintille toujours, se voile, se montre, redouble, s'efface, redouble encore, et cela selon les calculs infinis d'une sagesse diversement appliquée à chaque âme et à chaque moment de chaque âme, pour tout sauver.

Où tendait cet effort ?

Quand de Vigny ne l'aurait pas prévu, le P. Gratry se chargeait de le publier.

Il expliquait, après Joachim, les phases de la foi chrétienne. Il en distinguait trois à son tour. La première comprend mille ans : il s'est agi pour lors d'établir la croyance ; et c'est la phase de *vérité*. Dans la seconde, la foi travaille vers la *lumière :* une troisième commence à poindre, disait-il, phase de paix et d'union relative, âge d'amour et de *liberté :* on ne l'a point encore obtenue. Si nous savions la vraie méthode, nous mettrions pour nous la force de Dieu, le poids du monde. Sans elle, rien ne se peut : elle repose sur l'expérience de Dieu au fond des âmes. L'esprit humain, le corps humain, les sociétés humaines, tout peut être guéri plus que par le passé, si nous possédons la grande science expérimentale. C'est au nom d'une Foi vigoureuse, en même temps divine et humaine, c'est au nom d'une pitié profonde pour les souffrances des hommes qu'on trouvera l'art d'ajouter aux

sciences humaines la science de Dieu. Voilà le point d'application. Organisez enfin sur cette base l'ordre scientifique et la philosophie d'ensemble, et d'abord imposez un terme à nos scandales païens et barbares. « La fin dernière de l'histoire, c'est la liberté ; la fin dernière de l'homme, c'est l'amour. »

Peu s'en fallait qu'à l'exemple de Joachim le P. Gratry ne crût arrivé ce règne de l'Esprit-Saint : Maine de Biran, Thomassin l'indiquent pour lui après Origène. Par la force des choses et par la volonté de Dieu, dit-il, la chrétienté doit aujourd'hui passer de la Foi de l'enfance à la Foi de l'homme fait. Transfigurer l'Évangile sensible en Évangile intelligible ; dans l'Évangile temporel retrouver l'Évangile éternel, lequel est dans le premier comme l'esprit est dans la lettre, et comme l'âme dans la chair : voilà la loi, si l'enfance doit passer, si la Foi contient un germe vraiment capable d'évolution ultérieure. Il faut saisir sous l'écorce la moelle :

sous la pierre noire, le diamant. Tel était sa pensée. Le chrétien doit vivre en Dieu, qui est esprit, et dans l'esprit de Dieu, qui est liberté.

§ 4. — *Le règne de l'Esprit pur.*

La paix universelle et la liberté de la pensée

Dans cette voie, Vigny s'engage à son tour, comme l'a fait Lessing. Auxiliaire de l'esprit nouveau, il prend place entre les Ballanche, les Gratry, les Lamennais : il leur échappe sans les contredire.

Que l'espérance est chose tenace ! En 1840, on avait rêvé de la paix, sous un ciel gros de tempêtes. La question d'Orient s'ouvrait ; l'Europe était sous les armes ; d'autres grondements étaient proches. Vains avertissements ! Le vague souvenir d'un règne de Dieu planait dans l'air. On entendait cette parole étonnante : « L'Eu-

rope vire à la paix [1]. » On comptait sur la France pour renvoyer la guerre barbare aux temps de la barbarie. Eh! qui donc, plus que les grands chrétiens, a repris, depuis lors, et ce langage et cette espérance? La confiance seule a pu nuire et l'aveugle persuasion que les temps étaient proches. Lacordaire disait vrai : quand nous nous tromperions sur l'image conçue d'une perfection qui ne devrait point se réaliser, toujours est-il que le monde est capable d'un ordre plus ou moins universel et accompli. Attente, espoir et vision de l'humanité trouvent en cet ordre leur accomplissement. Et c'est pourquoi Lacordaire ajoutait : tout homme, en qui survit l'homme, a les yeux sur l'aube blanchissante de l'avenir.

Cette vision signale *l'Esprit pur :* mais aussitôt elle se précise. Sans les biens de la liberté, ceux de la paix perdraient bientôt leurs charmes.

[1] Toussenel.

A cette ambition, la crise se montre philosophe. Elle élargit le manteau sacré.

Dans les convulsions du dernier siècle, la philosophie n'aspirait qu'à l'universel. L'amour du genre humain, selon son langage, confère à la liberté la puissance et le règne. La tolérance n'exclut pas l'unité. Où manque ce rempart, celle-là même demeure sans force. Mais où l'ordre a pour base la science sociale, l'amour rallie sans distinction tous les croyants.

Dans cette voie enfin, le poète fait un pas de plus, qui est décisif. Tout imparfaite que sa foi pût être, il reportait au Mystère la force de victoire inhérente à la vision du régime normal.

Par la face où il le contemple, il donne à ce Mystère le nom de l'Esprit-Saint. Il voyait, de son temps, le christianisme inaugurer sa phase dernière. Il l'y suit, mais en philosophe. Il prétend, à son tour, suspendre le Code au principe sacré. Ce principe même, il en décore un nouveau sacerdoce. Il le lui attribue pour emblême.

Il figure par la Colombe leur visible église ; et, retrouvant dans la presse ce sens nouveau dont parlait Lamartine, il s'élève d'un degré encore : la plume de fer sied bien au cimier du gentilhomme ; le ravissement de l'extase se multiplie pour jamais sur les libres ailes de la Lettre moulée : la poésie, en un mot, vient à ses yeux couronner pour toujours la puissance organisée des philosophes.

Lui donc aussi peut-être, comme A. Comte, s'est appliqué la devise tirée de *Cinq-Mars :* « Une grande vie, c'est une pensée de jeunesse réalisée par l'âge mûr. » Le *credo* de *Stello* résumait, en 1831, une part de sa jeunesse : ses derniers jours y revenaient encore, et le moribond pouvait dire :

« Je crois en moi, parce que je sens au fond de mon cœur une puissance secrète, invisible et indéfinissable, toute pareille à un pressentiment de l'avenir et à une révélation des causes mystérieuses du temps présent. »

CHAPITRE VI

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE

La véritable pitié politique est celle-là seule qui évite le plus de maux par l'autorité qui est en elle.

Les Destinées sont une œuvre marquée au sceau de l'ordre. L'ordre, finalement, a constitué la base de cette philosophie, si le progrès en demeure le but. Le poète a corrigé ses erreurs égalitaires. Sa libéralité sait juger ceux qu'elle secourt et plaint. Il présente, dans *l'Esprit pur*, comme un modèle de transition pacifique du passé à l'avenir. Sa noblesse native rappelle aux philosophes les mœurs de l'armée : dévouement des forts aux faibles, mais respect des faibles pour les forts ; égalité devant la loi, hiérarchie

dans les fonctions : telle est sa pensée brièvement indiquée.

Il n'entend pas restaurer « l'édifice démembré du moyen âge », mais, sous des formes à demi païennes, il en retient le principe de vie, de force et de lumière. Avant toute institution, il place le sacerdoce. Le travail et la femme deviennent les alliés du prêtre nouveau. Le Pouvoir spirituel conseille, consacre et règle. Ce triple office s'accomplit en jugeant : le poète, selon Vigny, est un juge. Oubliez et son air d'initié, et cette science politique qu'il attribue par miracle à l'extase. Il s'attaque à l'égoïsme des forces matérielles. Il a l'intuition d'un meilleur équilibre.

Ces nouveautés ne sont pas sans cause. Comme aurait dit Ballanche, le plébéianisme a forcé les destins du patriciat. Sans trahir le passé, mais plutôt pour l'accomplir, le gentilhomme s'est fait philosophe : *ducunt volentem fata, nolentem trahunt.*

DEUXIÈME PARTIE

POÉSIE DU SYMBOLE SOCIAL

Nous osons voir dans l'Humanité l'Ève de Dieu, tirée de la substance de Dieu comme l'autre Ève le fut de la substance d'Adam.

(*Esprit de Vinet*, par Astié).

SECTION I

LA CRISE RELIGIEUSE DANS A. DE VIGNY

INTRODUCTION

Sainte-Beuve juge avec sévérité la politique des *Destinées*. Il y trouve aux prises l'esprit de progrès et l'apparent dédain de l'industrie ; il en conclut que Vigny ne savait où se prendre : « Il voulait, » écrit-il, « et il ne voulait pas. »

C'est entre le progrès et l'ordre qu'oscille, à vrai dire, cette politique. Parmi les systèmes contemporains, le Positivisme offre, semble-t-il, l'idée constante et complète de ce que les « Poèmes humains » annonçaient seulement à l'état d'ébauche.

Il en paraît de même, à première vue, du

symbole social. On discerne, chez Vigny, une *idée* de la Femme. Mais la critique de l'entendement confère au symbole de Comte une portée toute nouvelle, et Vigny n'est pas loin de cette voie.

Nous serrons ainsi de plus près l'objet de ce livre ; nous définissons, chez notre auteur, l'état de la crise et prolongeons ensuite la ligne de sa pensée.

LIVRE I

CHAPITRE I

« LE MONT DES OLIVIERS »

Lorsque Vigny, après sept ans, reprit sa plume de poète pour composer *les Destinées*, c'était en 1838; *la Vie de Jésus*, traduite de Strauss, venait d'entrer en France. A la raillerie en matière de foi succédait l'étude. Alfred de Vigny apprit l'événement à Londres : dès 1839, son *Journal* l'apprécie :

« Le docteur Strauss a fait sur le nouveau Testament le même travail que Spinoza sur l'ancien.

« C'est un procès instruit pesamment, en demande de nullité de *divinité* et de *vérité historique*.

« La question est de réduire le christianisme à la condition de mythe et à l'état de légende, en partant de cette distinction que le *mythe* peut être bon à conserver comme mythologie philosophique. »

Et ailleurs :

« Quelqu'un a dit : il a détruit le fait, pour conserver l'idée. »

Chose singulière que ces grands coup d'éclat ! Ils retentissent avec puissance, et l'opinion leur fait mille échos : cependant ils tournent parfois contre leur dessein même. Ils changent en force ailée l'Idée qui pensait défaillir. La Somme de Strauss donna chez nous l'alarme décisive. Déjà l'on chantait la victoire ; Edg. Quinet criait au Parménide ; mais l'avatar s'est fait attendre, et plus que jamais l'Homme-Dieu tient l'esprit en éveil et le cœur en arrêt.

Le Mont des Oliviers même en témoigne.

Le *Journal* du poète contient à cet égard une

réflexion curieuse : « Jésus-Christ eut, de douze à trente ans, une vie ignorée, ce que le clergé appelle une *vie cachée*. Il y aurait un grand ouvrage idéal à faire sur cette vie. Il faudrait chercher à se rendre compte de ce qu'a pu penser et éprouver l'Homme-Dieu, sentant croître en lui sa Divinité [1]. »

Ces quelques lignes sont datées de 1843. La même année, Vigny fait paraître *le Mont des Oliviers*.

Lui, père d'*Éloa*, rhapsode d'une larme divine, le voici donc devant le Christ d'un Voltaire nouveau. Les amis de Villèle l'appelaient jadis philosophe : à présent, il ne doute pas pour détruire. Dans *le Mont des Oliviers*, bien au contraire, les hautes classes témoignent de renaissance. Elles s'éveillent au devoir, après Lacordaire, il est vrai, mais tout de même avant Gratry. Patience ! Les vieux dogmes ont lassé les frivoles. Les esprits non prévenus s'en in-

[1] *Journal d'un poète*, p. 173.

quiètent. On les examine. On s'interroge. On ne hasarde ni soumission, ni rupture. Dans ce doute, mainte chimère prend corps : ainsi des feux follets, la nuit sur les étangs ; mais aussi mainte pensée y germe.

Qu'était-ce qu'*Éloa ?* Sur la foi de Chateaubriand, Vigny remplaçait alors les dieux par les anges : mais de quel air cheminaient ses anges ! C'étaient femmes du monde dans le Ciel. Ces doux regards, ce pied qui tour à tour se dérobe et se montre, cette fille du Christ, toute parée, aux yeux des brûlants chérubins, ces couplets murmurés par un Satan à la mode ; cette fine horreur d'Enfer : tant de tableaux peignent, je pense, un cœur assez tranquille. Mais que nous semble de sa théologie ? Ferons-nous fonds sur cette genèse :

... Larme sainte à l'amitié donnée,
Oh ! vous ne fûtes point aux vents abandonnée ;
Des Séraphins penchés l'urne de diamant,
Invisible aux mortels, vous reçut mollement,

Et comme une merveille au Ciel même étonnante,
Aux pieds de l'Éternel vous porta rayonnante.
De l'œil toujours ouvert un regard complaisant
Émut et fit briller l'ineffable présent ;
Et l'Esprit-Saint, sur elle épanchant sa puissance,
Donna l'âme et la vie à la divine essence.

Le Mont des Oliviers respire autrement l'inquiétude. La liberté de tout suivre ; l'obligation d'ouïr le mystère qui frappe à l'huis clos ; l'enquête ouverte sur les traditions ; la vénération désapprise et presque retrouvée ; le sentiment que le passé recèle une incomparable lumière ; la dignité quasi inconnue qu'annonce à l'homme son doute même : voilà ce que crie ce poème. On y soupçonne d'erreur la raison incomplète. Le savoir même y paraît ignorant. Les rigueurs du dogme, on les discute, et plus encore celles du Destin. Le Juste et l'Injuste, le Bien et le Mal, questions anciennes, grosses d'épreuves ; on n'y voit plus mots inutiles, qu'on épelait enfant, sans les scruter quand on est homme.

L'hymne des cieux chante-t-il une gloire? Une Providence veille-t-elle au bien des nations? La destruction, la mort, le mal physique, et les métamorphoses : les découvertes d'hier, les secrets de demain ; cette vie de la Nature, comme une âme instinctive qui met en branle un corps immense ; l'appel qu'elle entend ; ce qu'elle fait de nous, insectes d'un jour ; ce qui passe, il est vrai, mais pour servir à quelque fin nouvelle ; tout ce qui passe, joie et douleur, et tout le train de la création : cette inquiétude universelle. Jésus la médite avant de mourir.

Jésus disait : « O Père, encor laisse-moi vivre !
Avant le dernier mot ne ferme pas mon livre !
Ne sens-tu pas le monde et tout le genre humain
Qui souffre avec ma chair et frémit dans ta main?
C'est que la Terre a peur de rester seule et veuve,
Quand meurt celui qui dit une parole neuve ;
Et que tu n'as laissé dans son sein desséché
Tomber qu'un mot du ciel par ma bouche épanché.
Mais ce mot est si pur, et sa douceur est telle
Qu'il a comme enivré la famille mortelle

D'une goutte de vie et de divinité,
Lorsqu'en ouvrant les bras j'ai dit : « Fraternité. »

Et la prière suit son cours avec ses vingt questions au ciel.

CHAPITRE II

LA CRISE PHILOSOPHIQUE : MATÉRIALISME, PHÉNOMÉNISME, IDÉALISME

Comme l'écrit M. Louis Ratisbonne, en dépit de son berceau catholique, le doute et la pitié ont ouvert à Vigny les sources de la poésie.

Mais aussi la crise demeure en lui la plus forte. La pièce même du *Mont des Oliviers* montre assez sa triste ironie. Il faut donc étudier cette crise.

Vers le milieu du siècle, le souvenir de Copernic faisait obstacle à la propagation des idées chrétiennes. On se représentait l'espèce humaine perdue entre les soleils pourvus eux-mêmes de leurs planètes, et l'on doutait que

l'univers fût construit de tout temps pour si faible peuplade et si malheureuse.

Ce souci perce chez Alfred de Vigny, à l'époque de ses nouveaux poèmes. M. Ratisbonne en publie le curieux témoignage. Le voici tout entier [1] :

CROYANCE OU RELIGION

« Lorsque des hommes comme Descartes et Spinoza ont enfoncé leur tête dans leurs mains, ils devaient chercher en toute sincérité : 1° Comment la création leur apparaissait ; 2° quelles étaient les causes et le but de la création, selon le calcul le plus probable et le plus vraisemblable.

C'était une croyance qu'ils cherchaient.

Lorsque des hommes comme saint Augustin, Bossuet et Fénelon pensent aux choses religieuses, je les trouve beaucoup plus humains

[1] *Journal d'un poète*, 1843.

et plus superficiels ; ils considèrent l'univers comme construit pour certaine petite peuplade, et Dieu lui-même descendra sur une petite planète privilégiée pour lui donner une législation particulière.

C'était une religion qu'ils cherchaient.

La question, lorsqu'on s'enfonce dans ces choses, serait de savoir si l'on doit se placer au point de vue général de l'immensité où nage l'univers, et s'efforcer d'en tirer une sorte de perspective prise d'une planète comme Saturne ou Jupiter, ou bien si l'on doit se placer au milieu de l'espèce humaine qui peuple la petite terre, et, de là, considérer la religion selon l'utilité qu'elle peut avoir comme point d'appui de la morale.

Le premier point de vue est visiblement le plus grand, le plus *divin*, en ce qu'il n'est inspiré que par un amour sacré de la vérité qui élève l'âme vers le Créateur et le centre de la création.

Le second point de vue est le meilleur comme amélioration de la société humaine, on ne peut le contester; et, de ce point de vue, le christianisme est jusqu'ici le système dont la vérité serait plus désirable que celle de tous les autres systèmes. Mais on sent combien la recherche de cet intérêt est rétréci et misérable auprès de la recherche de la vérité.

Si les hommes avaient la force de se préparer à réfléchir aux choses divines par un premier acte de renonciation à leurs intérêts, à l'avenir de leur existence dans l'éternité et aux débats sur leur condition future, ils seraient dignes de se placer au premier point de vue et de chercher sincèrement une *croyance*.

Car cette perspective immense de la création dépasse les petits intérêts de la fourmilière humaine, et doit être inutile à sa *police correctionnelle*, parce que le bien et le mal s'y perdent et s'y noient entièrement comme deux brins de paille.

Mais, comme les hommes ne s'occupent que d'eux-mêmes et que les plus forts ne pensent qu'à régenter les autres en leur créant des Codes au nom de divinités qu'ils font descendre, soit à côté de l'homme, soit dans l'homme..... » (*sic*).

Jadis les plus grands hommes fondaient sur la foi l'éducation publique. Le progrès de l'éducation reposait sur l'Écriture comme sur sa base naturelle. Ils n'admettaient dans leur croyance aucun calcul probable ou vraisemblable. La science de leur temps ne doutait pas que le mystère ne formât le fond des choses. La Terre leur paraissait petite, mais pour d'autres raisons qu'à nous. Tous les mondes ensemble ne valent pas, disaient-ils, un seul acte de la charité.

Le Créateur unissait, selon leur pensée, l'utilité, la justice et la vraie sagesse en leur ministère. Ils eussent dit adieu de bon cœur aux dé-

bats de l'école pour témoigner de la vérité. Car leur doctrine n'était pas moins divine à leurs yeux qu'elle se montrait utile. L'Écriture les gardait de confondre le bien et le mal comme brins de paille dans l'univers. Et si, dans le tableau du monde, quelque couleur paraissait crier, ils ne prenaient pas le pinceau, comme s'y essaie notre âge. Ils humiliaient sans regret leur génie.

Leur tâche à présent serait moins aisée.

Vers le début du second Empire, on comparait les forces dissidentes à des troupes lasses qui se sont assises. Elles voient passer l'armée catholique, bien approvisionnée et marchant droit. La tentation leur vient de la suivre : étonnées, écrit un auteur, que, dans le bouleversement général, l'Église ait eu le secret de durer.

Mais, si beaucoup se ralliaient à la vieille armée, plusieurs doutaient à demi de sa cause. Ils entendaient publier avec assurance que le

temps de sa force était bien passé. Autour d'eux, l'esprit d'analyse poursuivait son œuvre trois fois séculaire. En France, comme en Allemagne, la doctrine des sens, trouvant brusquement vigueur nouvelle, s'attaquait à la fois à toute la tradition. La doctrine de l'Esprit même ne répudiait qu'avec peine son mépris de la Scolastique. Nul ne fondait la liberté. Et c'était une rude bataille au religieux que d'établir sa tente sur le roc, entre les feux des sectes ennemies.

Car il y avait plus d'un degré dans la crise.

Ceux qui répandent à l'étourdie la philosophie des yeux et des mains, ils ne distribuent que peu de lumière. Le Phénomène fascine leur regard. Hylé, mère indolente, leur a tendu sa sextuple mamelle. Ils sont gorgés de son lait nourricier. Leur doctrine de Matière, ou plutôt de Mort, ne fut jamais dans l'ordre de la pensée que ce qu'est le granit brut à la terre des alluvions. Tout est périssable qui est matière :

encore bien qu'il se transforme sans fin ni trêve, et que nul atome ne manque à l'appel.

Une autre opinion s'est fait jour, mais la vie lui échappait encore [1].

Comme dans l'armée qui gagne une victoire, point n'a suffi le général, mais il faut faire entrer en compte officiers, intendants, terrain, vivres, hommes du dernier ordre, et le gros œuvre enfin de la bataille : de même l'étude des corps appelle à son aide toutes sciences, celles de l'esprit, et celles de la Vie. Et il convient de rêver au jour lointain où, pareil aux terrains stratifiés dont les couches reposent en leur hiérarchie, et comme au cœur des chênes abattus la ligne de l'année couvre celle d'antan, de même l'ordre abstrait de la science présentera toutes formées les assises de son édifice.

La science des sciences est celle de l'âme : les autres sont des sujettes. Elle use des méthodes qui

[1] Cf. la critique de Taine par M. Félix Ravaisson dans *le Rapport sur la philosophie en France au* XIXe *siècle*, et les conclusions de M. J. Lachelier sur *le fondement de l'induction*.

servent aux autres : elle connaît de ce qu'elles n'atteignent pas. Elles observent les dehors : elle voit vivre le dedans, et touche plus outre le mystère de la vie. Elles ont pour fin les lois : elle a pour fin la Fin suprême. Servantes qu'elles sont, elles n'ont point droit de primer la maîtresse.

Mais plusieurs ont renversé l'ordre. Comme des batteurs d'épi qui, perdant le bon grain, se réjouiraient de garder la paille, ils considèrent les définitions dernières des sciences, et les plus abstraites. Prenant les cadres au lieu des choses, ils placent dans une loi l'explication suprême, et tiennent pour fantôme un Vivant principe. Tout s'enchaîne dans leur univers : mais qu'est-ce qu'une loi pour engendrer tout ce qui est? Comment l'abstrait élément, forme évidée et moule en figure, comment peut-il communiquer la vie? Cette loi simple et première, au regard de la vie, c'est chimère : ni l'invisible, ni le visible n'y peut prendre sa source.

En ce monde tout est réfracté, et la finalité revêt l'aspect des causes mécaniques ; la raison et le cœur redressent ces rayons : la vraie philosophie saisit le Réel, dont les cadres sont l'ombre vaine.

On a pu croire, un temps, la crise dénouée. En 1857, s'entendait un cri de confiance [1]. L'idéalisme traitait enfin le mal par remède énergique. Il prenait l'offensive. Il barrait le chemin aux doctrines de mort. La matière n'était pour lui que le signe de l'idée ; et le réel, l'expression vivante de ce qui ne paraît pas. Il admettait que, touchant la Divinité, toute phrase contient un symbole. La foi au mystère se sentait restaurée. Elle possédait enfin l'instrument de sa renaissance : la Symbolique.

Mais cet effort même n'atteignait pas son but positif.

[1] V. à cette date, dans *la Revue des Deux Mondes*, un article de Saint-René Taillandier sur les *Études d'histoire religieuse* de Renan.

L'esprit critique, celui qui juge les dieux et les hommes n'employait sa hardiesse qu'à fortifier l'esprit de rupture. De l'homme naturel rien ne semblait étranger à l'idéalisme; mais les religions voyaient leurs symboles s'évanouir, comme des mythes, au creuset du « sentiment pur ». L'idéalisme ne prêtait nulle richesse aux forces de l'univers. Il ne connaissait point d'époque créatrice. Jésus n'était qu'un sage, et ses pouvoirs qu'illusion. Pour adhérer, esprit et actes, au symbole du Père, pour l'action fraternelle, on n'avait plus d'autorité. Table rase était faite. Une foi s'élevait, sans dogme ni prêtre, christianisme sans Homme nouveau, israélitisme sans Homme de douleur, philosophie sans symbole d'action.

Désormais donc, dans la voie qui mène au Dieu personnel, il ne restait que le déisme. *Les Destinées* en démasquent le faible. Vigny n'a pas fait là-dessus besogne inutile. Il pense dé-

truire, il est vrai, le Dieu de l'Écriture : il met en poudre celui de Rousseau.

Telle est la démarche qu'il nous faut suivre.

LIVRE II

INTRODUCTION

Ce qu'on appelle le déisme peut être qualifié de Symbolique immorale, parce qu'elle est incomplète. Que l'homme se taise touchant le Mystère, libre à lui, s'il en a la force : ainsi d'un malade qui souffre et ne pousse aucun cri. Mais, si l'instinct ou bien la misère contraint le cœur à chercher quelque Témoin de ses soucis, il imagine une énigme de justice en rapport avec l'état lamentable du monde. Le Nouvel Homme lui vient en aide, et il le comprend. La Symbolique allège le poids du déterminisme. La poésie admet la prière. La prière a la foi pour arme et les effets surnaturels de la foi.

La crise où Vigny s'engage reposait donc sur une double erreur : il voyait en Jésus un homme et en Dieu l'Absolu.

CHAPITRE I

LA NATURE DANS *la Maison du berger*

C'est un spectacle souvent décrit que celui de la création. Pour qui le considère, oubliant l'Évangile, il n'y voit quasi sous les cieux qu'un tableau de massacres; et tout paraît à l'abandon.

Les écailles tombent des yeux, enfin. La Terre apparaît ce lieu de guerre et de rut, où les bêtes sont en proie mutuelle. Sous les eaux, dans les arbres et parmi les herbes, sur monts et plaines, c'est le souci. Griffes et dents sont pour déchirer, et le fort pour dompter le faible, et l'araignée pour lier la mouche, et l'hirondelle pour broyer le vermisseau. Non, ce n'est pas une divinité bonne, ce n'est pas même un démon non plus, que semble prouver ce lamentable spectacle du monde. Rien qu'un maître

aveugle et sourd, voilà le Dieu de notre révolte, et la logique nous conduit là.

Longtemps la Nature a servi de rempart à ce Dieu du ciel. Mais la Nature n'est qu'un pseudonyme. Par ce chemin couvert, les plaintes de l'homme s'enhardissent. On prend un ton déguisé, mais réellement on demande à Dieu même : « Que fais-tu donc, Seigneur solitaire, dans ton ciel bleu et parmi tes Saints? »

Car, enfin, qu'est-ce que la Nature ? Quelle est cette femme ? ~~dit de Maistre~~. Servante ou reine, ce n'est qu'un rien. Appelez-la, raillez-la ou ~~la~~ maudissez, c'est vous tendre vous-même un piège. Elle a, ~~dites-vous~~[1], des caprices sanglants. Vous vous plaignez de ses attentats. La Nature nous envoie le poison de ses pestes, et les pilleries de ses sauterelles, l'incendie et l'inondation, et la lave de ses volcans. Elle lapide les uns, empale les autres, les livre aux bêtes et les roue, les fait geler de froid, mourir de

[1] Stuart Mill.

faim. Pour réparer tant de carnage, elle multiplie la reproduction : et voilà, par sa gaucherie, les mères mises à la torture, durant des heures, des jours, et parfois même jusqu'à mourir. La Nature, c'est Nabis, Néron, Borgia. Quelle Terreur n'est surpassée, depuis que le monde est monde, et qu'elle règne sur l'univers, semant partout sa hideuse injustice? — Plaintes nécessaires à qui conçoit sous les phénomènes une sorte d'âme sans embrasser l'ensemble de la Symbolique.

La Nature, quelques-uns lui trouvent des charmes! Elle nous aime, disent-ils, et nous invite : autre vanité. C'est à Vigny, comme à Lucrèce, qu'elle tient plutôt son vrai langage. « Je suis, » dit-elle au poète,

.....« Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculp-
[teurs.

Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre.
J'ignore, en les portant, les noms des nations.
On me dit une mère, et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

« Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.
Après vous, traversant l'espace où tout s'élance
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »

794-95

CHAPITRE II

LE FAIBLE DU DÉISME

Certes la Nature n'est qu'un mot, ou bien un symbole ; mais les déistes n'en tenaient pas le sens.

Quand, sur les ruines de toute théologie, on prétend retenir l'idée absolue de Dieu créateur, une telle foi ne résiste guère. Ce monde où manque une faute initiale ne connaît pas de justice. Votre symbole offre trop ou trop peu.

Ce monde est bien pire qu'une énigme : il proteste hautement contre une Justice suprême trônant et régnant au fond du Ciel.

Mais, si celle-là n'existe pas, que vaut donc l'autre, l'humaine justice, celle « qui naît », dit

Vigny, « et meurt avec nous » ? Pourquoi la suivre ?

Le déiste nous mène à l'impasse. Il nous accule au blasphème ou bien au silence.

L'expérience est faite. *Les Destinées* l'ont enregistrée. *Le Mont des Oliviers* la relate. Longtemps à l'avance, le *Journal d'un poète* en préparait l'éclat décisif.

« La terre est révoltée des injustices de la création, elle dissimule par frayeur de l'éternité, mais elle s'indigne en secret contre le Dieu qui a créé le mal et la mort. Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour des hommes. »

Ce fragment du *Journal* remonte à 1834. Le pas est franchi. Le Docteur-Noir, dans *Stello*, raillait l'ouvrage de la Destinée : c'est désormais Dieu même qu'il regarde agir. Il s'affranchit de toute crainte. Il dénonce même, chez Pascal, une « poltronnerie maladive, dans un cerveau puissant ». Il en fait honte à Byron. Il plaisante,

de-ci, de-là, dans son *Journal*, les supplices d'outre-tombe, le « grotesque bourreau » et ce « vilain petit corps » menacé de souffrir durant l'éternité tout entière.

Que reste-t-il à ce stoïcien, sinon d'imiter ses vieux maîtres? Ceux-là du moins se comparent à leurs dieux. Ainsi fait-il.

« Un Dieu. *Poème. — Drame.* — La question serait que l'homme est plus grand que la Divinité, en ce sens qu'il peut sacrifier sa vie pour un principe, tandis que la Divinité ne le peut pas. »

Et l'idée prend forme dans ce plan de poème qui a pour titre *Cassandre ou un Dieu.*

« Cassandre, fille des rois, est aimée d'Apollon.

Elle le déteste, lui et sa tranquille et trop paisible immortalité. « Tu avais bien du mérite à braver Achille, n'est-ce pas? Hector en a plus que toi. »

« Apollon s'humilie, se désespère, se courbe

devant elle, jure qu'il voudrait pouvoir souffrir et mourir, se roule à ses pieds en pleurant. »

Et que faut-il enfin pour donner l'air moderne à tout ce paganisme? Que les docteurs séparent de Dieu le Fils de l'homme; qu'ils considèrent à part le Père, et Jésus : quand l'homme seul paraît dans le Christ, qu'est donc ce Dieu qui le fait tant souffrir? Tout noble cœur prend parti pour le Prométhée. On dédaigne l'Enfer, on plaint la victime, on maudit le bourreau.

CHAPITRE III

LA STROPHE DU SILENCE

Pour qui veut lire dans les vieux textes, cette révolte n'est pas au point juste. Elle nous égare. Elle tient isolé ce qu'il faudrait unir.

Rousseau se lève un beau matin, et s'en va contempler l'aurore. Hélas ! d'un spectacle si beau, peut-il conclure à son Être suprême ? Songe-t-il bien aux maux qu'éclaire ici-bas le soleil ? Telle est la vogue de la nature : on ferme les livres, on fait de toute histoire table rase ; après quoi l'on scrute le ciel, en homme tertiaire qui ne sait rien, et n'a rien appris. Le Messie reconnu par saint Jean prie le Père durant des heures : et cependant maint philosophe ne connaît encore qu'un Dieu chiffre. Ce

dieu ne veut pas qu'on le prie. Butez-vous à ce mur.

Voici donc comme l'entend Vigny :

« *Providence.* — Que la divinité intervienne dans les choses humaines, je le veux bien. Mais cela n'a pu être que lorsqu'elle a ouvert toutes les sources à la création, et tous les courants contraires du Juste et de l'Injuste, du bien et du mal. Une fois l'horloge montée, on ne peut croire qu'elle en trouble l'ordre, en y mettant le doigt pour avancer ou pour retarder les aiguilles : ce serait attenter à la liberté de chaque créature et altérer le système régulier de la vie des races dans son cours. »

« Ne peut-on supposer un Dieu qui ait créé les constellations et les planètes en demeurant aussi indifférent à l'homme que l'homme à l'insecte, ou l'insecte à la fourmilière ? »

« *L'ouvrier.* — Le vulgaire des philosophes de tous les temps a dit que la beauté et l'har-

monie de l'œuvre attestaient l'ouvrier. Rien de plus faux. Je suppose qu'un admirateur banal, comme il y en a partout, s'écrie que cet enfant nommé Astrolabe, né d'Héloïse et d'Abeilard, est plein de perfection. Il s'écriera : quel est donc l'artiste divin qui a su mouler les jolis doigts blancs et roses de ces pieds d'enfant, et leurs ongles délicats et fins, ces dents enchâssées dans des feuilles d'œillet comme des perles dans une bordure de velours ; quel ouvrier a formé les globes doubles et transparents de ces yeux bleus, y a placé une iris noire qui s'épanouit et s'humecte des larmes du bonheur ou de celles de la pitié. Ce doit être un génie dessinateur, chimiste, calculateur, géomètre et prophète, car il a conçu, inventé, formé, pesé, mesuré, prévu et prédit la croissance, les besoins, les rapports, l'étendue, le poids, la proportion, les rencontres, les choix, les désirs, les harmonies, les dissemblances... Pas du tout. Rien de tout cela. Le *créateur* était un jeune

homme amoureux qui a donné un baiser à Héloïse, qui l'a reçu et s'est endormie. Voilà toute la peine qu'il s'est donnée.

« Du monde merveilleux de la vie future, n'en parlez jamais : c'est l'inutile et le plus dangereux penchant de notre esprit. » — « Ne parle jamais, n'écris jamais sur Dieu. La Divinité, une ou triple, est inconnue, invisible et muette. »

« *De l'Infini.* — Tout ce qui est personnel est fini, a des bornes et des formes. Lesquelles a-t-il ? Vous vous approchez de la folie en voulant définir et calculer géométriquement ce qui est insaisissable. »

« *Le Silence de Dieu.* — Faites, comme Bouddha, silence sur celui qui ne parle pas. »

D'un long trouble intérieur, cette pensée dernière se dégage, fixant à la fois l'esprit du poète

et sa volonté : Dieu se tait : il faut faire silence à Dieu. Maladie, solitude, ressentiments de l'amour-propre, on allèguerait en vain les causes particulières pour expliquer ce dénoûment hautain. La crise des *Destinées* est plus qu'individuelle. Tout le déisme la préparait : le Dr Strauss la rend plus aiguë. Dieu n'agit sur son œuvre qu'au moment où il la produit ; ensuite, il l'abandonne. Si ce langage est vrai, Épicure l'exprimait au juste : ses dieux festoient dans l'empyrée, il les y relègue ; il se passe d'eux.

Ainsi notre âge pense trouver en soi justice supérieure à celle qui se revêt d'ombres. L'immoralité de l'événement, la responsabilité que Dieu même y assume, ce silence du Ciel inerte, voilà les causes toutes générales d'une indignation sans doute légitime. Nous aide-t-il, le Dieu de Moïse ? Où donc est-il, le Père de Jésus ? Où ses tonnerres ? Où sa voix dans la nuée ? Jamais révélation devint-elle plus nécessaire ? S'il est

une personne, comment peut-il être infini? S'il n'est pas une personne, existe-t-il au regard de nous, ou pouvons-nous seulement nous entendre disant : « Il est ? »

Au passant dans l'embarras le passant indique sa route. Le pauvre qui mendie obtient parfois la modique aumône. A l'affamé de Vérité le Ciel refuse le pain quotidien.

Et cependant, sur cette prison nommée la Terre, les messagers de mort passent et ne se lassent point. On nous enlève les nôtres, à côté de nous : les nôtres, amis et aimés. Ils nous supplient de les défendre, nous les tenons entre nos bras : ce n'est plus eux.

Selon ~~Au rapport~~ des vieilles histoires, un pouvoir tyrannique ne hait rien tant que le silence de ses opprimés. Thraséas, au ~~Sénat, ne daigna pas~~ se servir d'une autre arme. On ne s'enquérait point de ce que le stoïque avait dit, mais de ce qu'il avait tu.

Hélas! qui donc peut faire silence au Mys-

tère ? Mais nous fixâmes nos regards sur une clarté d'apparence. Nous crûmes trouver dans la raison l'équivalent des formules sacrées. Par ce Dieu absolu des docteurs, on complétait, on remplaçait, dit-on, celui de Jésus.

Alors un poète est venu à notre aide. Shelley niait le Ciel, mais qu'est cela que se crever les yeux ? Byron menace, hésite, s'excuse. Vigny méprise. Il accuse tout haut le tyran. Il dénonce un troupeau d'esclaves en ses béats adorateurs. Au nom de Jésus même, il tourne le dos au Dieu muet. Qu'il règne ou non, le Taciturne : ce suzerain n'aura pas son hommage. « Le Dieu de la conscience, » avait dit Cousin, « n'est pas un Dieu abstrait, un roi solitaire, relégué par-delà la création sur le trône désert d'une éternité silencieuse. » Vigny revêt une pensée analogue d'une forme encore plus saisissante. Il écrit, avant de mourir, la strophe célèbre du *Mont des Oliviers*. Il oppose silence à silence.

S'il est vrai qu'au jardin sacré des Écritures,
Le Fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté,
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le juste opposera le dédain à l'absence,
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

SECTION II

RECHERCHE D'UN NOUVEAU SYMBOLE

INTRODUCTION

Si le Christ n'était qu'un homme, la strophe du *Silence*, avec son indignation légitime, porterait atteinte au Dieu de l'Écriture. Créer un innocent pour lui faire porter le faix des péchés du monde, on rêverait peu d'idées qui méritassent autant de réprobation.

Nous défendons, au sujet du Christ, une autre conjecture.

Que le lecteur nous permette donc d'entrer désormais plus librement dans la pensée de Vigny, d'oser chercher à notre tour dans sa voie même, de substituer parfois à ses efforts le résultat éventuel d'efforts tentés après lui.

LIVRE I

UN STOICIEN MODERNE

CHAPITRE I

L'HONNEUR

On doit tenir *les Destinées* pour une œuvre inachevée : inachevée comme la crise elle-même dont le dénoûment doit mettre d'accord en nous l'esprit et le cœur.

Se contredire, en effet, voilà, selon Littré, la plaie de notre âge : mais Littré demandait trop au cœur et lui donnait trop peu. Le Positivisme, mutilé par sa faute, se présentait aux esprits à la manière d'un système intellectuel, — bien imparfait système, — et non d'une religion politique. Et, d'un autre côté, pour sonder

l'Océan qu'il nous montre et qui bat notre rive, « nul », disait-il, « n'a barque ni voile ».

Écartons donc les premiers obstacles, tels qu'en oppose une sagesse plus que résignée.

A la poésie du Mystère Littré refuse de prêter attention. Cette Symbolique où prend courage le sacrifice, ce ne seraient que bulles colorées qu'un souffle d'enfant soutient dans l'air, à deux pas du rivage.

En apparence, Vigny s'arrêtait à ce point.

Sous le titre de *Poèmes à faire*, M. Louis Ratisbonne a publié quelques-uns des plus beaux projets du poète. Il en est qui semblent décisifs. Qu'on lise le suivant[1].

BISSON

« Bisson se faisant sauter avec les pirates qui ont pris son vaisseau pendant la nuit et le sommeil.

[1] *Journal d'un poète*, p. 264.

Il veillait et travaillait dans son cabinet flottant. Il se demandait comment la vapeur allait vaincre la distance et le temps, le vent et la mer, et rendre inutile l'homme de mer expérimenté dans l'art de tromper le vent par la voile et les mâts. Il s'endort.

Mais il entend des cris et des pas sur le pont.

Il s'éveille, il combat; puis se fait sauter et se rendort sous les flots pour toujours.

Telle est la vie... C'est un accident sombre.

Entre deux sommeils infinis?... (*sic*).

Tel est l'homme moderne en France. L'honneur est sa foi, la conscience sa morale, le devoir sa loi; il est actif et savant. Sa science première est celle de son état; il ne veut plus permettre à son imagination d'errer dans les champs de la théologie et de la superstition; il combat et sert la patrie et l'espèce humaine dans les temps présents sans vouloir préjuger de l'éternité. Il désire que Dieu soit et qu'il reçoive le juste dans sa paix; mais il ne croit

pas toujours et n'affirme plus. Quelle est l'idée qui soutient son courage? Il ne le dit même pas... »

Ses expressions même, peu après 1830, avaient quelque chose de plus résolu et de plus résigné[1], comme plus tard celles de *la Mort du Loup :*

ROMAN MODERNE

« *Un homme d'honneur.* — L'honneur le défend de tous les crimes et de toutes les bassesses : c'est sa religion. Le christianisme est mort dans son cœur. A sa mort, il regarde la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et meurt en silence. »

Et la raison qu'il en donne, vers la fin de sa vie, est un écho de Feuerbach :

« La race humaine a fini par comprendre

[1] *Journal d'un poète*, p. 86.

que sa pensée est la créatrice des mondes invisibles. »

Il faut un recours dans les épreuves. Humainement, où trouver cet abri ? Où le chercher, ailleurs qu'au Portique ? La fière vertu qu'on y trouve et qu'il fait bon vivre avec ces forts ! Enfant prodigue, Vigny n'espérait pas de retour à la maison du Père. Trahi, comme il le croyait, par l'amour et par l'amitié, il se plaisait peut-être à répéter ce mot de Byron : « Le loup meurt en silence, » ou cet autre : « Le lion est seul ! ainsi suis-je. » Le stoïcisme des temps modernes s'appelle l'honneur : Vigny s'y enferme.

Mais qu'est-ce donc que l'honneur ?

Comme il définissait la prophétie « la poésie de la prévoyance », Vigny écrit dans son *Journal* l'axiome que voici : « L'honneur, c'est la poésie du devoir. »

L'honneur est une vertu sociale, surtout en France. Quand le poète composait là-dessus les pages célèbres de *Servitude et grandeur mili-*

taires, son dessein comportait autre chose qu'une philosophie de la vie. Ses projets visaient à la politique. Après *Chatterton*, l'année même où paraissaient *les Paroles d'un croyant*, dans cette période agitée où il préparait son retour à Julien l'Apostat, Vigny cherchait le Dieu intérieur. Il séparait sa cause des entreprises néo-chrétiennes. Point de culte de nouvelle invention, disait-il : une Religion mâle, sans symboles et sans images, sans dogme et sans cérémonies, une Foi sans lois écrites ; c'est à quoi vient se buter son ardeur inquiète.

Trois ans plus tard, Edgar Quinet et Lerminier demanderont à Lamennais la grande hérésie du siècle ; ils attendront de lui un Arius, un Pélage ou bien un Luther : Vigny s'est choisi d'autres voies. Son œuvre est restée, dit-il, bien humble et tout humaine. Il constate seulement ce qu'il croit voir de vivant dans les âmes. Cette vertu de l'honneur garde à ses yeux l'homme fort, quand les croyances sont devenues faibles.

Elle résiste à l'épreuve où s'est usée toute autre foi.

De nos jours même, cette remarque est demeurée vraie. Paradol l'observait à son tour, trente ans après Vigny : en France, affaiblir le point d'honneur, ce n'est pas seulement abaisser les âmes, c'est ébranler le dernier fondement de la société et de l'État.

D'autres époques, d'autres pays l'ont vu paraître en temps de crise. Trois siècles avant le nôtre, l'Italie en fit l'expérience. Ses hommes éminents, ceux qui pour lors échappaient à la corruption, en ont rendu grâces à l'honneur.

Nommons-le donc, comme Montesquieu, vertu de convention ; découvrons-y, comme d'autres, un mélange d'égoïsme et de conscience ; l'honneur, jadis vertu de noblesse, devient, sous nos yeux, force démocratique. Il constitue par excellence l'acte de foi profane. Il pousse à l'action et convient aux forts.

De toutes les pensées même qu'inspirait à

Vigny ce sentiment, une entre toutes en fait comprendre la portée.

En un temps de ténèbres, l'homme se replie sur soi et ne prétend plus guère qu'à sa propre estime. Qu'arrive-t-il, en conséquence ? « La science première, écrit Vigny, est celle de son état. »

Quel dessein ! Puisque le ciel s'abîme en eux-mêmes, de l'avenir terrestre ces cœurs mâles se forment leur ciel. Sans espoir ni crainte d'outre-tombe, la pratique du devoir social devient pour eux et la fin et le commencement. Leur famille et la patrie, l'espèce humaine elle-même entrevue en ce double foyer : voilà bien leur adoration tout active. Ils aiment leur devoir, comme un savant sa science. On ne prie point la science : on pratique son devoir. A tous leurs actes s'est attachée spontanément une pensée morale. La profession devient le poste où chacun sert la commune patrie. L'honneur individuel multiplie sa force à l'effort de tous.

Voici même qu'on tente davantage.

A ces beaux élans, la politique apporte à son tour un nouvel appui. La méthode d'observation lui est applicable. On jette les bases d'une ligue à long terme où les générations comptent pour unités. Par la connaissance des lois réelles, on travaille avec patience à l'amélioration de la race humaine. La théologie est bannie, et la métaphysique. On substitue à ces spéculations, jugées creuses, la meilleure préparation des forces actives au service social. L'espoir d'un régime normal stimule l'ardeur des travaux théoriques. De penser qu'on y peut, pierre sur pierre, apporter, selon le cours des siècles lents, les gages précis d'un croissant bien-être, c'est une joie qui fond en un tout et sacrifice et récompense. L'espèce humaine offre à ses fils le bonheur dans le devoir.

Ainsi, longtemps à l'avance, le sacrifice jouit à sa manière du succès final. L'avenir, qu'il porte en ses flancs, l'accompagne en sa lutte

obstinée. Qu'on l'ignore ou qu'on la commémore [1], la vie vécue pour autrui subsiste en autrui et y prolonge ses conséquences. « Périsse ma mémoire, s'écriait Danton, pourvu que soit sauvée la patrie ! »

[1] Lis ce mot sur les murs : « Commémoration ! »

(*La Bouteille à la mer*, n° XXIII.)

CHAPITRE II

FAIBLE DE L'HONNEUR

C'est un refuge que l'honneur, mais ce n'est qu'un refuge.

Le mâle honneur ne suffit pas à sa tâche. La poésie en fait le fond et la force : mais un point manque à cette poésie ; le Mystère même, une doctrine commune de l'homme et du ciel.

Un poète en extase est pareil à l'enfant qui joue avec le soleil. Il prend en main quelque forte lentille et la présente au foyer radieux. Aussitôt, d'outre en outre, un trait puissant perce les couches du fin cristal. En un instant s'allume la poudre de vie. Ainsi fait, la nuit, le poète, quand l'invisible soleil l'éclaire. Les fusées s'élancent, filent, volent, éclatent. C'est

merveille d'assister alors à la mêlée des savants artifices. Feux harmonieux qui se marient, pensées sonores et diaphanes, saveurs, parfums, beautés caressantes, toute cette fête est en émoi. Le ciel se peuple d'astres voyageurs.

Hélas ! veilleur perdu qui nous signales ces brillants phénomènes, te voilà seul, emprisonné dans ta retraite mystique. Quel tissu rare et frêle pour arrêter ces follets papillons ! Fort pour la joie de l'art, que tu sens de douleur aux ronces des chemins ! Ce qui nous froisse te met au supplice. Ce qui nous plaît te ravit si haut que les réveils de tes opulentes joies te sont odieux comme une nuit sans fin.

« Mourez, » dit Chatterton aux poètes, « mourez puisqu'ainsi l'ont voulu et Dieu et les hommes ! Mourez au monde et séparez-vous de lui ! Forts au-dedans de vous, supportez vos idées et supportez la vie, perdus entre terre et ciel ; fuyez, fuyez les vivants, retirez-vous parmi

quelques élus, élus entre mille milliers de mille [1]. »

Mais vous ne vous fuirez pas vous-même. Vous irez, vous, charitable, grossir le nombre de ces philanthropes qui vivent en un désert. Votre ombre, au soleil, vous deviendra chère. Vous voir, vous aimer, sera votre tourment. *La Maison du berger* n'abritera que tristesse amère. Un « ange doux et plaintif » vous parlera d'éternelle espérance [2] : le froid du doute vous glacera. Vous serez comme un autre René, cherchant partout la liberté primitive. Vous renverrez les odieux vivants à leurs cités et à leurs petites lois. Mais quoi! le *moi* vous assiège, ce *moi* qui se contemple et s'analyse, et jamais son scalpel n'est las. Vous connaissez, depuis ce temps, d'autres solitudes que celles du Nouveau Monde. Elles s'étendent au fond d'un cœur, aussi loin que le temps lui laisse de jours.

[1] Voir *Histoire d'une âme*, par M. Georges LACHAUD.
[2] *Journal d'un poète*, p. 53 et 54.

Mornes années ! que vos pas sont lourds à qui cherche la Vie ! Quand prendra fin ce lugubre cortège, où la douleur se raconte à la douleur ? Mal de mépris et mal d'incroyance : on passe dans le monde sans y tenir, sans y toucher. Vienne alors le mal physique, mal brutal, inexplicable : où le recours ?

Approche, dit ce maître. — Qu'ai-je fait ? — Souviens-toi ! — C'est ma première minute dans la vie. — Tu mens ! — Qu'étais-je donc, avant de naître ? — Ce que tu es ? Tu es du monde où tout s'hérite. Tu es pour moi, sous le baiser maternel, une poussière que je vais dissoudre. Plaise aux humains d'aimer la chair de leur chair et la pensée de leur pensée ! Je discerne le venin dans le vertige de leur sang. Il faudra bien que cela meure, qui naît sans fin et qui pullule ! Race orgueilleuse, qui me braves, je te reconnais, et je tuerai tes petits. Race de chacals, engeance née pour la fange, je ne t'accorde point de trêve. Ris, bois et ribaude :

sous la fleur pâle de tes plaisirs, je glisserai mon amertume. Mieux : je ne t'avertirai point. Tu joueras sur la pente insensible du temps qui fuit comme font les cours d'eau. Cueille la rose, alors qu'elle est épanouie. Suis du regard la feuille tombée du saule qui se livre capricieuse aux caresses du ruisselet. Convoite la pomme du pommier ! Je t'assigne rendez-vous au jour qu'il me plaît. Je sillonnerai ton front de rides. Ma neige lente sera l'injure de tes cheveux. Je convoquerai mes supplices. Tes os grinceront et les jointures de tes os. Tu marcheras courbé vers la terre, et ce sera ton horreur de ne pouvoir en détourner les yeux. Après quoi, vois et regarde : regarde-toi, les yeux creux, la face camarde, et mens encore, si tu le peux !

Non, l'honneur ne suffit pas à sa tâche, il ne donne pas la joie. Faites votre devoir ; vienne par là même l'adversité : la rancœur vous serre à la gorge. Sois homme d'honneur ; vienne la souffrance : tu ronges ton frein.

Le Christ me dit : Je suis le vrai Cep et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui est en moi et qui ne porte pas de fruit, il le retranche ; et tout sarment qui porte du fruit, il l'émondera, afin qu'il porte encore plus de fruit [1].

N'admettre de la vie que l'écorce ordinaire, ce qui se voit, se coudoie ou s'entend, c'est l'erreur et la grande chimère, et le principe de toute déception. Le devoir pour le devoir éblouit comme une idole peinte : doctrine d'apparence, que trahissent ses postulats. Ce gothique édifice ne tient debout que par ses contreforts. A leur défaut, c'est bâtisse frêle, quoique bellement élancée vers le ciel.

[1] *Évang. selon saint Jean*, xv, 1-12.

LIVRE II

DU SYMBOLE DE L'HUMANITÉ

INTRODUCTION

Qu'ils rougiraient tous ces forts, s'ils appliquaient l'analyse au point juste! Avancez donc la main! Voici la Foi. Ce n'est ni feu, ni eau glacée. C'est un riche tissu de pourpre et de lin pur, béni par les femmes et l'enfant, œuvre commune des simples, agréée et accrue de la philosophie éternelle, depuis des milliers d'ans, encore hier, encore aujourd'hui : ne pensez pas qu'il tombe en poudre demain. Poète qui blasphèmes; médecin dont le scalpel n'a pas rencontré d'âme, mais qui risques ta vie pour les pestiférés; artisan aux paroles amères, qui peines à l'échoppe pour conserver vivants tes

petits dans tes bras, toi-même tu dis : l'honneur est ma foi, la conscience ma morale, le devoir ma loi; qu'est-il besoin de croire davantage?

De croire d'abord que vous croyez.

Qui se sacrifie se voue, sans le savoir, à la beauté de la Vie éternelle.

CHAPITRE I

DOUBLE SYMBOLE DANS LES DESTINÉES

« Aimez le Bien pour sa beauté, » écrivait A. de Vigny, « la Beauté pour son excellence, sans crainte de rien, sans espoir de rien. »

Les temps que nous traversons ressemblent bien à une Pâque : c'est une époque de grand passage, passage d'une ère à une autre. Hors des confessions, lesquelles relèvent de l'ordre privé, elle réclame un dogme sociologique. Son principe est l'amour, dans le culte pratique d'une beauté toute divine.

« L'esprit de l'humanité, l'amour entier de l'humanité, de l'amélioration de ses destinées » préside de même à l'œuvre de Vigny. « J'aime, » écrit-il encore, « j'aime la majesté des souf-

frances humaines ; » ce vers contient le sens de tous mes poèmes philosophiques [1].

C'est par une telle foi que Vigny place et maintient son œuvre dans le grand chemin des idées du siècle.

Deux symboles, à dire vrai, se rencontrent dans *les Destinées*, et de ces deux le second domine l'autre incomparablement, quoique le poète n'en eût pas également conscience.

L'un, la Colombe, n'est, somme toute, qu'un emblême, signe distinctif utile à la bataille : ainsi le coq que nos pères plaçaient fièrement au bout de leurs hampes. L'autre revêt la forme de la Femme.

S'il y a dans Ballanche une image gracieuse, c'est cette Vierge admirée de Sainte-Beuve, la Vierge palingénésique qui, des ombres du caveau, s'en vient apparaître sur la plate-forme de la tour. Elle est pour lui l'avenir du siècle et du monde.

[1] *Journal d'un poète*, 1844.

Moins ambitieuse, une figure analogue se montre au cœur des *Poèmes philosophiques*. Elle les domine, pour mieux dire, car c'est à elle qu'on les voit dédiés.

Cette figure de femme, Éva, pensée dernière du recueil et première aussi, présente dans *l'Esprit pur*, elle orne surtout *la Maison du berger*, laquelle a servi quelque temps de prologue.

De chercher sous ce nom quelque discret souvenir, ce n'est pas ici le lieu. *La Maison du berger* unit manifestement l'idéalisation de la femme et celle de la poésie. Qu'était-ce pour lui que la poésie? « Poésie, » écrit-il [1], « est Beauté suprême des choses et contemplation idéale de cette beauté. » Qu'est-ce à dire, sinon qu'Éva, c'est le nom propre de la Poésie?

On doit là-dessus à M. Paul Bourget une remarque précieuse [2]. L'idée de la femme domine

[1] *Notes inédites*, 1850.
[2] *Journal des Débats*, 24 mars 1885.

les Poèmes à la manière des *Idées* de Platon : « Parée pour une heure de l'idéalité de la Vierge sainte, elle offre une conception du type féminin passionnée tout ensemble et intellectuelle. Les poèmes de Musset, Lamartine, Victor Hugo, laissent deviner des femmes : il ne se dégage pas de leur œuvre une *idée* de la femme. »

En d'autres temps, on ne prêterait à cette idéalisation profane qu'une attention médiocre : le peut-on faire du nôtre? Oublierait-on l'alliage singulier qui, de nos jours, unit dans les lettres la religion et l'amour profane? Chateaubriand propageait cette confusion bizarre. *La Muse française* la relevait par l'ésotérisme [1]. Saint-Simon, Pierre Leroux, Michelet, Toussenel apportent à ce demi-culte leur poésie ou sensuelle ou mystique.

On n'en peut pas douter : Éva sert au poète

[1] De même *esprit pur*, *Éva* (*la Vie*) sont peut-être des termes ésotériques. On trouve chez Vigny d'autres traces d'occultisme.

de synthèse inconsciente où sa pensée se mire et s'admire. Au souvenir d'Éva, au nom de la poésie, combien s'en levait-il de ces idées généreuses, essaim chéri du gentilhomme, dont la vie s'était consumée entre l'écho des grandeurs militaires et les rêves de l'intelligence ! La douleur de l'espèce humaine, il la contemple dans le « sourire souffrant » d'une Éva. A elle d'entendre la plainte ignorée ; à elle de guérir les maux de l'enfer humain. Elle souffre : garant certain qu'elle saura compatir. Elle est née d'une larme, ainsi qu'Éloa. C'est sous sa loi que la raison livrera ses batailles. Elle prélude à l'effort social. Elle est à la fois juge et guide.

Éva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ?
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ?...

C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
Que l'humanité triste exhale sourdement.
Quand le cœur est gonflé d'indignations saintes,
L'air des cités l'étouffe à chaque battement,

Mais de loin les soupirs des tourmentes civiles,
S'unissant au-dessus du charbon noir des villes,
Ne forment qu'un grand mot qu'on entend claire-
[ment.

Diamant sans rival, que tes feux illuminent
Les pas lents et tardifs de l'humaine Raison.
Il faut, pour voir de loin les peuples qui cheminent,
Que le Berger t'enchâsse au seuil de sa maison.

CHAPITRE II

SENS DU SYMBOLE D'ÉVA

Comme la Béatrix de Ballanche, le nom d'Éva ne reçoit tout son sens que d'une pensée sociale.

Qu'on suive de près ici la trace du mal du siècle : on surprend un secret douloureux et, près du mal, l'annonce indistincte de la guérison.

Éva, qui donc est-tu ?...
Sais-tu que pour punir l'homme, sa créature,
D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même
En tout temps, à tout âge, il fit son bien suprême,
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir?

Mais, si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme,
Compagne délicate! Éva! sais-tu pourquoi?
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre [âme,
Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi;
L'enthousiasme pur dans une voie suave.

En apparence, c'est un mal sans remède que le désenchantement et l'ennui. Il atteignait maint esprit distingué dans la première moitié de ce siècle. Sous des noms différents, il s'insinue tantôt jusqu'à nous, et l'on ne voit pas qu'il fasse meilleure figure. Ne savoir où se fixer; rêver l'impossible; se chercher soi-même — et Dieu — comme dans les ténèbres: ce n'est pas là bonheur à crier. Néanmoins cette humeur résistait aux topiques. Le ridicule, arme redoutée, ne mit pas à néant cette lâche inertie. On a vu même plus surprenant spectacle: l'ennui s'est vanté de sagesse. Il s'est poussé dans le monde comme le gain d'une méditation méritoire. Le persiflage ailé des pères cède aujour-

d'hui le pas à l'orgueilleux chagrin des fils.

Irons-nous donc désormais, comme dit l'un d'eux, bâillant notre vie ? Non, certes : mais, discernant le sens de leur crise, mettons en balance le faible du rire et la sûre approche de la Charité. Reconnaissons dans l'ennui l'aiguillon du Mystère. Comme la faim fait sortir le pauvre homme, il nous contraint de fuir le vide du cœur et de scruter à nouveau la Destinée.

Quand l'École ne connaît plus dogmes ni symboles, l'Homme et l'Absolu paraissent en conflit. Pour l'aider dans la vie, le chrétien fait appel au Mystère : mais l'analyse étreint l'incrédule, et, si la vie le froisse d'aventure, il est à vau-l'eau. Le vieil esprit de l'extase s'empare de lui, sans frein ni bornes. Le rêve impatient fait sa demeure en lui. La raison même jette le brandon sur sa sécheresse et la met en feu.

Le symbole d'Éva témoigne donc de ces longs ennuis; mais un autre trait s'y discerne: le désir étouffé de l'action sociale.

Cette souffrance, toute noble et vraiment humaine, souffrance où l'homme s'idéalise, c'est celle-là même que raconte *Paris*, plaçant au-dessus des B. Constant, des Lamennais, des Saint-Simoniens, la poésie en mission divine :

Pense au triple labeur que je t'ai révélé,
Et songe qu'au-dessus de ceux dont j'ai parlé
Il en fut de meilleurs et de plus purs encore,
Rares parmi tous ceux dont leur temps se décore.
Que la foule admirait et blâmait à moitié,
Des hommes pleins d'amour, de doute et de pitié
Qui disaient : *je ne sais* des choses de la vie,
Dont le pouvoir ou l'or ne fut jamais l'envie,
Et qui, par dévoûment, sans détourner les yeux,
Burent jusqu'à la lie un calice odieux (1831).

Qui ne reconnaît ici le *credo* de *Stello*, la thèse de *Chatterton* et la théorie du poète martyr ? Et si, laissant ces idées excessives, on se reporte à la pensée de *Daphné*, à ces congrès de philosophes dans une ville idéale, on distingue sous les traits de l'Éva symbolique, l'Église de l'es-

prit pur et du pur enthousiasme, régnant sur la Terre pacifiée à sa ressemblance, souffrant aux combats humains, activement mêlée à nos peines, Église de nouveaux prophètes, disant leur fait aux puissants de ce monde, soutenue de l'opinion, respectée du fort, comme celle que définissait Comte, et chérie des pauvres parce qu'elle enseigne, à travers les conseils de sa politique, une révélation relative de l'amour.

Le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des idées[1].

Ce Dieu des idées dont parle Vigny, qu'est-ce autre chose que les idées devenues Dieu ? Il faut entendre par cette expression une théorie sociale tenue pour juste hypothèse au regard de l'opinion et fondant une Église relativement infaillible.

Le poète entrevoit donc l'ordre social par excellence, et cette beauté l'anime de son zèle.

[1] *La Bouteille à la mer.*

La vie est un vaste atelier
Où, chacun faisant son métier,
Tout le monde est utile.
On agit d'un commun effort,
Et du faible, aidé par le fort,
La tâche est plus aisée.
Dieu du travail, Dieu de la paix,
C'est à l'œuvre que tu parais ;
Le feu, ta main l'allume.
L'ouvrier voit, dès son berceau,
Ta grande main sur le marteau,
Ton genou sur l'enclume [1].

En homme d'honneur, Vigny se range dans la légion qui marche vers l'avenir. Mais, par un mouvement parallèle, il se compare à quelque frère hospitalier, prêtre militaire [2], allant partout comme fait la seconde Éloa, et recueillant les naufragés de la vie. L'humanité idéale lui apparaît alors comme une victime volontaire dont les traits ne respirent que la majesté. A

[1] *Journal d'un poète*, p. 267.
[2] *Ibid.*, p. 255.

travers cette image sainte, les maux et les plaies, le vice et la souillure revêtent un aspect étrange : celui du sacrifice même qui veut les effacer. Ils sont pour lui l'occasion de la joie. Ils sonnent l'heure d'un service divin. Ils font surgir la vision bénie.

L'Humanité, telle est donc cette Éva souffrante dont le poète aperçoit la nature et entretient les autels.

L'Ève nouvelle, plus que la Colombe, figure en particulier l'Église, au règne de laquelle il consent à donner sa vie. Sacrifiée, comme il se la représente, elle symbolise le combat de l'écrit, — lot véritable du Pouvoir spirituel en nos temps, — le combat plus que le triomphe. Colombe, elle l'est par sa douceur ; visible Saint-Esprit, il peut l'écrire par métaphore, et c'est ainsi qu'au-dessus des « Poèmes humains » plane le rêve d'une Daphné douloureuse.

LIVRE III

DU SYMBOLE DE L'HUMANITÉ (suite)

INTRODUCTION

Il importe de remarquer cette idée pure, symbole naturel.

Qu'une doctrine sociale, fondée sur l'amour, soit tenue pour démontrée, — comme on le présume du Positivisme, — une figure analogue deviendra le signe d'une régénération morale et l'instrument d'une commémoration des devoirs.

Cette figure transpose dans l'idéal l'organisme grossier de la société humaine, corps presque anonyme, parfois si déplaisant au regard : il faut aimer, pour faire don de soi. Mais comment se fier à l'idéal, s'il ne représente qu'une idée du cerveau ? Pierre Leroux disait : « Dieu lui-même, en tant qu'il se communique

à nous, c'est-à-dire *une certaine intuition de l'essence même de la vie*, peut seul nous donner le point d'appui que l'âme cherche pour savoir si elle doit s'attacher aux destins de l'humanité, ou s'en distraire et s'en séparer. »

En d'autres termes, l'idéal est la forme du Mystère.

Quelque étrange que paraisse le résultat de la critique kantienne, les esprits les moins abstraits peuvent se familiariser avec cette conception du monde si relative à l'homme. Rien n'est changé par là dans l'ordre des perceptions. Comme Berkeley en avertit dans un dialogue, le sens commun ne répugne nullement à une vue si universelle. L'homme est libre de ne prendre garde à l'idéalisme qu'au moment de la mort. Au surplus, cela même qu'un de nos contemporains appelait hallucination vraie, — la perception du monde extérieur, — le monde de l'Inde en a conscience comme d'une grande apparence; et si, selon la foi de Salvador, c'est

à Jérusalem que l'Occident doit reporter tôt ou tard la maîtrise de Paris ou de Rome, il n'est pas impossible que la pensée de Kant y serve alors de truchement pour communier tout d'abord avec le bouddhiste.

Par l'une de ses faces, le symbole social d'amour peut ainsi représenter quelque réalité de mystère.

Un tel symbole ne rappelle pas seulement l'ensemble d'actes que la politique réclame ; elle commémore bien plutôt l'hypothèse sacrée, cette vérité dont l'Écriture est pleine et qu'ont soutenue avec force, dans les pays de langue française, les Comte et les Secrétan : l'unité de l'espèce humaine, comme d'un seul Être, en dépit de son apparence discontinue dans l'espace et dans le temps.

L'institution de l'Église, union libre des âmes, personnifie donc réellement l'hypothèse sacrée, et c'est à la lumière d'une théorie du Grand-Être que se comprend l'Éva de Vigny.

CHAPITRE I

NOTION POSITIVE DE L'HUMANITÉ INTÉRIEURE

La théorie du Grand-Être, chez Comte même, représente avant tout une idée subjective.

Le symbole de l'Humanité figure une femme, et celle-ci tient un enfant dans ses bras. On a défini la famille un petit être collectif destiné à faire des hommes : on définirait l'Humanité un grand Être qui donne le jour à des hommes nouveaux. L'individu ne s'y régénère qu'au moyen d'une idée.

Observons sur quoi repose cette notion de l'Humanité intérieure. Si le fondement en suffit, chez Comte, notre recherche ultérieure est vaine ; nulle renaissance scripturaire n'est possible : le Positivisme fait prévaloir l'esprit de rupture à

l'égard de la théologie. S'il y manque, au contraire, un élément essentiel, force nous est de recourir à d'autres principes.

§ 1. — *Le Positivisme*

Du vivant même d'Alfred de Vigny, Auguste Comte avait écrit la théorie du Grand-Être subjectif. Mais le Mystère en paraît absent, et cette notion ne fut point comprise. On n'avait que faire d'adorer l'Humanité : les gens de théâtre, comme Vigny, disaient l'avoir trouvée au parterre, et cette vue leur suffisait pour s'éloigner d'elle ; aujourd'hui même, on méconnaît d'ordinaire l'aspect subjectif, et tel aussi bien vivrait converti aux vues de Comte, s'il n'y cherchait vainement un symbole de mystère qui « autorise », selon le vœu de Taine, « notre conception morale de la vie ».

Par le symbole d'une mère, Auguste Comte traduit et commémore la continuité solidaire de l'espèce humaine.

Comme le corps renouvelle ses cellules sans périr, mais au contraire pour subsister, ainsi les hommes passent et l'Humanité demeure, accumulant ses générations en vue d'un avenir toujours meilleur.

En tout être collectif, on trouve indivisément unis deux éléments : le visible et l'invisible. Le génie humain de Comte embrasse ces deux mondes, en tenant le visible pour objet du culte d'actes : car là sont les grandes misères, et le Grand-Être, plus que jamais, s'y laisse voir en une immense et décisive évolution. De l'élément visible dépendent l'action et le résultat ; les formidables obstacles du milieu imposent au Grand-Être une existence surtout matérielle : sa vie pratique exige de lui cette prépondérance.

C'est pourquoi même l'Humanité gouverne normalement en vue des petits. L'opinion publique exclut de l'Église le parasite, comme le criminel. Tous se doivent à cette suprême existence : selon les règles de la foi démontrée, tout

appartient en nous au Grand-Être ; nous vivons par autrui, par l'infinie coopération des générations antérieures : la Religion des morts acquitte une dette de reconnaissance et nous oblige à sentir notre destination nécessaire. Elle représente à l'individu sa vie toujours placée entre l'ensemble de ses prédécesseurs et celui de ses successeurs, dominée par ceux-là en vue de ceux-ci. Elle l'emplit du sentiment de la continuité du Grand-Être et, lui montrant ce tronc unique auquel appartiennent membres et organes, elle lui fait comprendre qu'il s'en doit constituer de bon gré le serviteur ; que l'Humanité est le moteur principal des opérations physiques, intellectuelles, morales même ; qu'elle a d'avance tout préparé pour l'enfant qui naît, ne laissant à ce futur homme qu'une initiative limitée, et le confondant en sa quasi-nullité personnelle au regard de cette existence dont l'immensité l'écrase.

Mais, si l'humanité n'attend que de l'avenir

toute sa stature objective, il existe, chez Comte, une seconde notion du Grand-Être et plus essentielle. Celle-ci sert, pour ainsi parler, d'âme à la première et y apporte une modification profonde.

Les résultats matériels de la coopération humaine dépendent du concours des générations successives plus que de celui des familles existantes. Dans le Grand-Être, la solidarité se subordonne à la continuité. Et, comme les individus disparaissent tour à tour, l'histoire est l'instrument de conservation du Grand-Être. Les morts, Humanité intérieure, représentent positivement la population principale, et de cet élément surtout émanent pour les vivants l'impulsion et la règle.

La composition du Grand-Être demeure donc essentiellement subjective.

Mais que vaut l'homme idéal, si l'idéal est dénué de valeur éternelle? Qu'est-ce que le vrai, dans le Grand-Être, s'il n'a qu'une portée

viagère? L'homme disparu, adieu l'Humanité. L'éphémère a besoin de la vie éternelle.

§ 2. — *Pierre Leroux*

On doit chercher aujourd'hui hors du Positivisme l'explication dernière de toute conduite sociale.

A cet égard, le réveil religieux présente, dès l'abord, en France, un double aspect.

Dans *le Génie du Christianisme*, il prend sa forme la plus éclatante : fanfare et sonnerie, si l'on ose ainsi dire, de cet immense renouvellement.

Selon la remarque d'A. Comte, au siècle des croisades, lorsqu'avaient pris essor et les mœurs chevaleresques et l'influence féminine, le culte de la Vierge l'emportait presque sur celui du Père et du Fils. Contre une force toute brutale, le cœur aspirait à conquérir sa prépondérance.

Chateaubriand est sensible à cette ferveur [1]. Il fait l'éloge d'un sujet si touchant : cette femme mortelle devenue mère immortelle d'un Dieu rédempteur, cette Marie, à la fois Vierge et mère, présente à son esprit les deux états divins de la femme. Et c'est, à ses yeux, un dogme enchanteur que celui d'une médiatrice : elle adoucit, dit-il, la terreur d'un Dieu, elle interpose sa beauté entre notre néant et la majesté divine.

Il avance même une pensée symbolique. Il veut laisser à part l'immédiate réalité des mystères : il les prend pour figures et croit retrouver sous leurs voiles « les vérités de la nature les plus ravissantes ». Jésus-Christ lui est un symbole du monde moral. Ce monde prend naissance dans le sein d'une vierge : ainsi, dit-il, se forme l'univers au sein de l'amour céleste. Partout la force naît de la grâce et, parmi les

[1] *Génie du Christianisme*, première partie, chap. v, de *l'Incarnation.*

hommes, le Tout-Puissant a promis la gloire à ceux qui pratiquent les plus humbles vertus.

Ce n'était, dans Chateaubriand, qu'ébauche et prélude. Un philosophe comme Maine de Biran, un théosophe comme Saint-Martin, mais surtout Mme de Staël distiguent avec plus de bonheur le fond précis de la religion éternelle.

Mme de Staël a porté le coup de grâce au paganisme poétique. Elle a connu la beauté de l'âme humaine, plus belle que celle même du corps. Elle entendait que cette beauté est sociale [1], plus encore qu'individuelle; et dès lors, sur les pas de Lessing, elle put entrevoir comme enfin possible une théorie bien assise des êtres collectifs.

Encore un peu d'attente : *l'Éducation du genre humain* devient sociale avec Enfantin, néo-chrétienne avec Ballanche.

Que ne trouva-t-elle dans Pierre Leroux son

[1] *De l'Allemagne*, 4e partie, chap. I.

couronnement ! Il était échu à ce philosophe de discerner la Terre Promise ; mais son destin lui en ferma l'accès. Ce « point fixe », en Dieu et en nous, sur quoi s'appuie « le perfectionnement de nous-même, de l'humanité et du monde », il le croit démontrable, autant que la vie peut se démontrer, autant que l'infini peut se prouver : c'est la communion du genre humain, la solidarité mutuelle des hommes. Et cette continuité ne prend consistance que dans le Mystère.

Pierre Leroux, dès 1841, saisissait ce point d'appui indiqué par Saint-Simon et qu'A. Comte allait dédaigner. Il traduisait l'idée de Dieu dans les termes de la Vie éternelle. Il considérait le Mystère « en tant qu'il se communique à nous ». L'idée de l'Humanité lui apparaissait comme une intuition de « l'essence même de la vie ».

Quel que doive être l'avenir de l'humanisme, Pierre Leroux a distingué le principe du renou-

vellement scripturaire. Il a désigné la base de toute Symbolique relative au devoir social.

Un autre, toutefois, dut nous apprendre à tourner de nouveau les yeux vers le symbole de vie : l'image d'une Ville éternelle.

CHAPITRE II

L'IDÉE DIRECTRICE DE L'ORGANISME SOCIAL

Qu'il nous soit permis d'abandonner quelque temps notre auteur : selon l'esprit du nouveau régime, une différence importante sépare ceux qui, comme lui, assignent à Paris la présidence de l'ère nouvelle, et ceux, au contraire, qui se rendent aux raisons alléguées par Salvador en faveur de Jérusalem. L'ordre humain et l'ordre divin préparent à la fois les destinées de cette ville sainte. Depuis 1840, la question d'Orient la désigne comme l'enjeu des luttes futures : le spirituel de nouvel ordre l'appelle et l'invoque comme le Génie des deux Testaments.

Il est vrai que le doute critique circule maintenant à travers la Bible. Mais autre est la

tâche de l'historien, autre celle du philosophe. Aug. Comte, faisant de *l'Imitation* sa lecture quotidienne, cherchait seulement l'*esprit* de Jésus.

Le philosophe aborde ainsi l'Écriture dans un dessein social : c'est hors du labyrinthe qu'il se munit du fil qui doit l'y conduire.

Du fonds judaïque, Salvador a déduit, par interprétation légitime, les destinées nouvelles de Jérusalem [1]. Depuis Saint-Simon et Comte, Jérusalem n'apparaît pas moins comme le Génie d'un nouveau Christianisme. L'auteur même de *l'Apocalypse* la tient à l'avance pour un autre nom de Jésus : « Je vis, dit-il, la Ville sainte, Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel venant de Dieu, parée comme une épouse qui s'est parée pour son époux. » Elle est « la ville bien-aimée », et sur le front des « victorieux », sera écrit « le nom de la ville de mon Dieu », dit

[1] J. Darmesteter (*Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif*) observe un rapport étroit entre l'esprit des prophètes et celui de la Révolution française.

Jésus, « de la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel venant de mon Dieu, *et mon nom nouveau* [1] ».

Pour employer une expression bien connue, tout organisme se règle sur une sorte d'*idée directrice*. L'organisme social ne connaît pas d'autre loi. L'Humanité idéale est notre guide. La vision de la Vie a pour terme et pour norme cette Cité messiaque au sein du Mystère.

Telle est la loi de notre crise. Les débats au sujet de la Bible menacent de nous jeter à l'impasse. S'il faut attendre qu'ils aient pris fin, nous serons comme le paysan d'Horace : pour traverser un fleuve à pied sec, il attendait que l'eau cessât de couler.

L'Imitation enseigne à Comte la vie pratique selon l'Amour, la substitution du sacrifice à la revendication, celle des devoirs aux droits, selon les règles de la foi démontrée. L'idée de Jérusalem nous vient donc en aide au milieu de nos

[1] *Apoc.*, XXI, 2 ; XX, 8 ; III, 12.

doutes. Elle n'offre que Vie éternelle, éternel Évangile et culte selon l'esprit pur.

C'est en Jésus que paraît proprement l'esprit de cette cité subjective.

Les quatre évangiles et quelques parties des Actes ressemblent assez à de fortes lunettes d'approche, par lesquelles on suit au ciel une comète lointaine : mais des couleurs irisées s'y joignent à celle de l'astre, et il nous faut compter, en outre, avec ce que l'astronome appelle l'équation personnelle. Ces documents, tels quels, suffiraient néanmoins au biologiste pour tenter une hypothèse touchant le Maître mystérieux. La conjecture est d'un ordre différent de celle qu'ont pu former sur lui les témoins de Jésus. Elle s'appuie sur leur autorité sans en dépendre, et n'implique point de cercle.

Un Juif se rencontre qu'à ses miracles des Juifs reconnaissent pour Homme-Dieu. D'autres Juifs le mettent à mort, et sa mort rétablit la paix entre le Père et l'homme, et plusieurs

disent de lui plus tard qu'ils l'ont vu ressuscité. Depuis lors, il apparaît douteusement dans l'histoire; mais il a promis de revenir, et, en ce temps-là, que nul ne peut prévoir, il se fera connaître sans voile, et nul ne pensera même à sonder ses plaies de crucifié.

Ce sont là des récits de la première époque, âge de foi plutôt que de lumière et d'amour. Pour les défendre, des bûchers ont brillé, qui n'éclairaient point la charité des bourreaux. Ils attendent de notre âge interprétation nouvelle.

Le cœur chrétien connaît quelques traits d'une biologie supérieure à celle qui se glorifie de scruter les secrets de la vie animale.

Le biologiste peut s'enhardir, touchant le Maître, jusqu'à former une conjecture. L'évolution des espèces, à-demi démontrée et demeurée du moins postulat, avertit l'étroit bon sens de réserver une place au *nouveau*, toujours possible dans la longue vie de la Terre. L'homme n'a pas toujours existé sur le globe : l'Homme-

Nouveau n'a fait qu'y paraître en Galilée ; il y a paru et il est mort, mais une grande espérance, comme dit le poète, a traversé notre monde. Les périodes géologiques ne sont pas closes, et la nôtre est en cours. Rien ne reste immobile ou semblable à soi-même. La Vie évolue sur la Terre. Elle a jeté à l'homme-animal un appel.

Nul n'ajoute une coudée à sa taille, mais l'imitation de l'Homme-Dieu est ferment de croissance dans l'ordre spirituel. La lutte pour la vie se transforme. La régénération nous métamorphose. En Symbolique chrétienne, la création de l'espèce nouvelle s'appelle un pardon : qu'on l'imite, elle vous sauve[1].

Le but social que nous poursuivons est extérieur à cette conjecture. Nous nous devons au Grand Être et non pas à nous-mêmes. Le sen-

[1] C'est ainsi qu'on peut interpréter la pensée de H. Drummond, *les Lois de la nature dans le monde spirituel*, avec l'introduction de Réveillaud, et de même cette réflexion de Secrétan : « Une Trinité réelle se déploie en Dieu par la chute, » réflexion si riche en poésie sacrée. La mort volontaire du Christ est le fait générateur d'une Symbolique du pardon que le culte privé des morts transforme en prière et commémoration continue.

timent de la Vie éternelle réside dans l'action. Selon l'Écriture, « quand nous aimons nos frères, nous connaissons *par là* que nous sommes passés de la mort à la vie[1] ».

Mais il importe de puiser l'eau vive à la Source.

Connaissons donc la Vie par Jésus même. Jésus résume les prophètes et les dépasse tous. Les prophètes ont vécu la justice : Jésus, l'amour.

Jésus était premier-né d'une espèce nouvelle. Le Nouvel-Homme a paru Homme-Dieu aux regards de l'homme-animal.

En dépit de la crise où s'engage de nos jours la doctrine des miracles, la nature s'y montre profonde bien au-delà de ce qu'on soupçonnait. L'obscurité se laisse percer, la profondeur reconnaître : car la nature physique, relative, d'ailleurs, à ce qui nous est donné de sens, offre en cet ordre un gouffre à peine sondé. Et que seraient même trois siècles de recherche ? La vie de six hommes au plus, qui, s'ils subsistent

[1] I, *Jean*, III, 14.

plus de cinquante ans, peuvent s'entreconnaître. Tant, depuis Thalès même, l'homme de la science est jeune, ou, pour mieux dire, à la mamelle!

Qu'est donc notre science? La carte presque blanche de l'écorce du monde.

Nier le Dieu en Jésus, c'est s'adapter aux yeux des écailles. On tenait pour fous les apôtres; ils ont méprisé ce mépris. Ils avaient vu, touché l'Épiphane : ils assistaient à ses prodiges, et l'évidence se changeait en stupeur. « La Vie, » dit un témoin, « s'est rendue visible; nous l'avons vue de nos yeux; nous l'avons regardée avec attention; nous l'avons touchée de nos mains. Ce que nous avons vu et ce que nous avons ouï, voilà ce que nous vous annonçons[1]. »

Nous n'avons vu, nous autres, que des hommes; les apôtres suivaient un dieu.

Quatre évangiles, issus de traditions, nous

[1] I, *Jean*, I (1-4). Cf. *Luc*, I (1-4).

livrent tour à tour les documents de la même histoire. Ils racontent des faits de prodige. Ils les rapportent — selon Marc et Jean surtout — avec la précision des témoins oculaires. Ne récitent-ils que des contes bleus ?

Quand de ces prodiges plusieurs encourraient le soupçon, que penser des autres ? Aux sciences du corps de poursuivre là-dessus leur enquête. Oubli plaisant : n'a-t-on pas fait tantôt gorges chaudes de phénomènes tout au plus bizarres ? Trente ans après, les railleurs se dénoncent eux-mêmes. Ils se démontrent, aux laboratoires, que leur dédain venait de courte vue. *Hypotheses non fingo*, dit un faux adage. Ils n'avaient point formé d'hypothèse. Certains savants sont des Lactances qui se riraient des antipodes.

Or, s'il est de Jésus quelque verbe authentique, c'est la doctrine du Royaume de Dieu ou de la Vie éternelle.

« A quoi est semblable le Royaume de Dieu.

et à quoi le comparerai-je? Il est semblable à un grain de moutarde qu'un homme prend et jette en son jardin et qui croît jusqu'à devenir un grand arbre. Il est semblable au levain qu'une femme prend et fait disparaître dans trois mesures de farine jusqu'à ce que le tout soit levé. Il est semblable à la semence qui tombe dans une bonne terre, qui porte du fruit et pousse et croît, quelques grains rapportant trente pour un, d'autres soixante et d'autres cent[1]. »

Le quatrième évangile interprète au moins ces paroles.

La Vie éternelle est la maison du Père, et le Nouvel Homme est « la porte des brebis ». — « C'est moi qui suis la porte, » dit Jésus ; « si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera, il sortira et il trouvera des pâturages[2]. » Et, dans un dialogue étrange en apparence, où

[1] *Luc*, XIII; *Marc*, IV.
[2] *Jean*, X et III.

tant de chrétiens ont reconnu tour à tour une expérience personnelle, — soit éphémère, soit durable au contraire, et décisive, — le Maître résume en ces termes la principale leçon de la Vie : « En vérité, en vérité, je vous dis qu'à moins d'être engendré de nouveau, personne ne peut voir le Royaume de Dieu. »

L'idée subjective de l'Humanité éclaire cette renaissance que ne comprenait pas Nicodème.

Cette Mère, dont la nature est d'aimer, suprême existence idéale, elle se réalisera quelque jour dans un sacerdoce vivant lui-même de la Vie éternelle : elle existait déjà au monde invisible, avant que le Christ parût, avant que l'homme fût sur la Terre, puisqu'elle est par excellence l'Idée de l'espèce. Si l'existence de l'individu n'est séparable du tout que par apparence, l'être collectif normal ne se compose que d'hommes sacrifiés. L'Humanité est une ville invisible, toute bâtie d'âmes, telles que le Christ

en montra le modèle. Le Grand-Être des morts n'est composé que de vivants véritables.

L'idée du Grand-Être s'appelle, à vrai dire, une force divine.

CHAPITRE III

DU SYMBOLE DE L'ESPRIT-SAINT

Aimer l'Humanité, c'est donc aimer les hommes à travers l'image d'une idée directrice.

Il faut faire un pas de plus dans cette voie sacrée. La parole de l'Homme nouveau constitue le fondement d'une Symbolique tout ensemble divine et positive.

A. de Vigny disait des symboles qu'ils soutiennent l'adoration, comme le chiffre soutient l'esprit dans le calcul. Appliquons à ses propres termes cette remarque ingénieuse.

Le règne de la Colombe est celui même de l'Esprit-Saint. Le Pouvoir spirituel est l'Esprit-Saint visible sur la Terre. Pour la foule, il en est le symbole. Règne de la Colombe est règne

de Dieu ; et règne de Dieu, règne de l'Église. En adorant son sacerdoce, la foule se courbe devant l'Esprit-Saint.

Sans un témoin digne de foi, il n'aurait pas été possible à Vigny d'entendre le principe divin du règne de la Colombe. Mais le Témoin a parlé des choses du ciel : « En vérité, en vérité, je vous dis que nous disons ce que nous savons et que nous rendons témoignage de ce que nous avons vu. »

Jésus promettait aux apôtres l'avènement d'un Esprit invisible : « Je demanderai à mon Père, et il vous donnera un autre Consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous : l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point. Mais, pour vous, vous le connaissez : il demeurera avec vous et sera en vous [1]. »

Personne ne vit jamais Dieu : ce sont les termes de l'Écriture. On n'évite donc pas les

[1] *Jean*, XIV, 16 et 17.

symboles. Tout dogme en est un. L'Être absolu, dit un philosophe, ne peut plus être dans notre conscience que le phénomène de lui-même. Appliquée à l'Infini, écrit un autre, toute phrase est mythe ou symbole, car elle impose des bornes à l'illimité. Que dire donc de l'idée de Dieu? Dieu même est symbole.

S'il est bien vrai qu'une grande crise soit ouverte, la strophe de Vigny qui a pour titre *le Silence* n'y marque pas une date inutile. Sous la révolte romantique, l'idée de Dieu s'y résout en l'idée de Mystère, comme l'espèce dans le genre. L'idée de Mystère absorbe celle de Dieu. Elle lui commande par hiérarchie. Le faisceau des vieux dogmes crie son long âge. Ils paraissaient jadis l'absolu même : ce n'est que symbole, et symbole soumis à des lois. Au nom de l'Homme-Dieu, l'humain et le divin se rapprochent. Le Mystère demeure : sa face change.

Selon la promesse de l'Évangile, un Principe divin, une force consolatrice réside dans l'es-

pèce humaine. Comparer seulement cette Force à quelque sève fatalement répandue, au sang qui bat, à quelque substance énergique, c'est renier le plus clair des symboles.

« L'Esprit intercède pour notre faiblesse, » écrit l'Apôtre, « car ce que nous devons demander dans nos prières pour prier comme il faut, nous ne le savons pas ; mais l'Esprit lui-même intercède pour nous avec des gémissements ineffables[1]. » L'Esprit-Saint est donc une Personne. Si le Mystère est nommé le Père, si le Fils est venu dans nos voies, le Saint-Esprit rappelle aux poètes qu'en Dieu la tendresse est unie à la grâce. Entre le Fils et le Père, la logique du dogme trouve une Mère en Dieu. Le divin ne naît point dans l'humain, sans que le Mystère cache une joie douloureuse.

L'image d'une Mère se glisse entre le monde et le cœur égoïste, et cette Mère, Amour au ciel, apparaît en l'Humanité sous ses traits positifs.

[1] *Ép. aux Romains*, VIII, 26.

Le Maître la montre en nos voies, et les apôtres l'ont bien connue [1]. Elle ne nous est pas refusée. « Ne savez-vous pas, dit saint Paul [2], que vous êtes le temple de Dieu et que l'esprit de Dieu habite en vous?... Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit, lequel vous tenez de Dieu, et que vous n'êtes plus à vous-mêmes? »

Jérusalem donc, cité philadelphe, se personnifie, et virtuellement le Grand Être est cette Mère sacrifiée. Ainsi que l'Homme Nouveau subit jadis la Passion dans le vieil homme, une Mère divine attend en nous la volonté de l'adoption [3]. » Elle y aspire dans nos soupirs, elle l'espère encore jusque dans les souillures de notre dispersion. Elle a faim avec le pauvre et soif avec l'altéré. Elle a voulu, déchue volontaire de la paix éternelle, offrir son sein au fer des discordes ; elle endurera dans le gémisse-

[1] Cf. *Actes*, I, 14.
[2] I, *Cor.*, III, 16 ; VI, 19.
[3] Cf. *Ép. aux Romains*, VIII, 23 et 19.

ment, afin qu'en son nom l'enfant nouveau se manifeste. Elle nous convie, elle nous presse et gonfle nos cœurs du ferment de sa Grâce.

Ainsi l'Église, ainsi la Terre déchirée du soc des hommes, sont une même figure avec elle. L'Église est cette Force, latente aujourd'hui, visible demain qui, nous laissant la liberté, nous rappelle au normal équilibre.

La vision de la paix demeure toujours douloureuse. La loi du monde est d'enfanter dans la souffrance jusqu'au jour où se rétablira le bien de l'ordre. Comme la société positive, l'Humanité en travail ne pousse qu'un long cri de douleur. Elle voudrait n'enfanter que des fils divins : chaque naissance est un de ses espoirs, et toute perte d'âmes une de ses larmes.

CHAPITRE IV

DE LA SYNTHÈSE SUBJECTIVE

Il a pu n'être sage qu'en apparence d'écrire, comme l'a fait Vigny : « L'homme moderne ne croit pas toujours et n'affirme plus. »

Ses études premières n'avaient pas muni notre poète d'une connaissance, même sommaire, de la critique de Kant. Lorsque Barni soumit sa traduction à l'Académie, Vigny présent se contenta de dire : « Comme Allemand, je me récuse ; comme Français, je m'affirme, » et il vota contre une récompense.

Il restait donc privé d'une arme forte. Il ne fondait pas sa pensée sur la doctrine positive par excellence, celle dont la base est empruntée à l'esprit même, et non point au monde exté-

rieur. Il manquait de réponse aux arguments des littréens ; il subissait leur influence. Asservi par suite au monde sensible, il n'entrait qu'avec peine dans sa voie véritable, cherchant à travers les espaces un centre de tout qui ne peut que nous fuir.

Si l'Amour n'est pas une duperie, la Beauté subjective contient pour l'homme tout l'utile secret du monde.

Sur ce principe s'est formée de nos jours une foi de philosophes. Ses premiers titres sont dans Aristote ; Leibniz les y retrouve, et Schelling après lui. Sa force gît dans l'unité qu'elle confère aux sciences.

La philosophie de nos jours atteint par elle son âge adulte. Le centre de gravité des choses a passé du monde extérieur à celui des âmes et de la marionnette passagère au Mystère constant qui fait la raison d'être de tout ce qui est. Combien veulent se fier à la seule sensation, toucher au lieu de comprendre, comprendre au

lieu de se réjouir ! Mais comment connaître le corps sinon par l'esprit, et l'esprit sinon par la Beauté qui l'emplit de sa vie ! Nous voyons tout dans un divin Mystère, parce qu'en lui seul nous est donné le durable amour.

Nous tenant fermement au réel, nous opposons au néant le monde de l'Espèce divine. La matière et les choses sont phénomènes propres à cette humble vie. Mais la mort a vision plus complète. Notre entendement renverse ici-bas l'ordre de la nature, afin de l'analyser : il transforme en lois mécaniques la finalité essentielle. L'ordre de la science n'étale aux regards que pensée abstraite : la pensée du concret demeure suspendue à l'harmonie des fins [1].

L'intuition de la foi redresse le mirage sensible. La perfection fait la réalité de l'être. Chaque homme se sent partie de l'Espèce

[1] On avancerait volontiers que les travaux de la philosophie française, particulièrement ceux de MM Félix Ravaisson, Renouvier, J. Lachelier, Liard, Boutroux, s'ils ne tendent pas à une renaissance de Duns Scot, y pourraient contribuer, comme l'a fait *la Philosophie de la liberté*.

normale en proportion de son achèvement.

La race humaine donc, à tous ses degrés, est pareille à ces plantes merveilleuses qui vivent au fond des vallées sous-marines. Les unes sont situées plus haut, d'autres plus bas, sur les flancs des monts engloutis; et tout ce monde qu'on jugerait oublié du soleil, il ne croît et ne se développe que par le secours de sa vague lumière. Elle fuse à travers les eaux, et vient égayer ces dormants abîmes. Ainsi de l'homme : si bas soit-il, il garde encore, il communique les vagues rayons de la patrie.

La patrie, c'est l'unité des enfants de l'Espèce, au sein du Mystère.

Qu'on l'avoue, comme Stuart Mill, ou bien qu'on le taise, la meilleure politique n'étanche pas toute la soif de l'âme. Quand nos rêves là-dessus seraient accomplis, les âmes demeureraient vides et plus d'un cœur se fondrait en sanglots.

C'est donc au sein de l'Humanité que le Christ nous engendre à la vie.

Présent toujours dans sa Parole écrite et revivant dans la commémoration, l'Esprit du Christ enseigne la vérité capitale, comme en cette nuit où vint le trouver Nicodème.

S'identifier à l'Humanité, c'est entrer dans la Lumière.

La religion à l'état pur, sous un symbole philosophique, présente sans cesse à la pensée la contemplation de l'Espèce normale. Les devoirs de la vie prennent leur forme en elle. Le culte les figure.

La science sociale enseigne par méthode les lois du Grand-Être. Elle reçoit donc de ce qui est à Jésus, selon la prédiction, et reproduit la leçon de l'Évangile : Aimez-vous les uns les autres, ne faites rien de contraire à l'amour. En l'Humanité baptisée d'Esprit-Saint, le Christ a fondé la Vie éternelle : laisse donc former Jésus en toi afin de renaître en l'Humanité. La ten-

tation est plus vaste que ne soupçonne l'âme sans réveil. Les raisons de se repentir sont sans nombre, même pour l'honnête homme. Les préjugés sont grands, et le contentement de soi facile. Tu es tenu de rentrer dans l'amour.

Le ciel vivant peut demeurer en nous : fermerons-nous de nouveau la porte ?

La Vie nous apparaît comme une Mère à l'enfant prodigue : « Donne-moi ton cœur, mon fils, afin que tu voies Dieu. Il faut entrer dans mes desseins, pour en faire ta volonté propre. Naître vraiment à moi, c'est rétablir en toi l'homme vrai. Ton premier devoir d'homme est de devenir homme, dépouillant le vieil homme. » Qui peut servir sa mère, n'étant pas libre ?

Renaissance à tout notre devoir est renaissance à la Vie collective.

Le bonheur tant cherché gît dans la paix d'un entier sacrifice. Les stoïques écrivent : « Désespérer de tout, ensuite on est tranquille. »

Que ne disent-ils au Mystère : « Prends-moi, je me donne à toi. »

La suprême prière de l'enfant est l'abandon aux bras de sa mère.

TROISIÈME PARTIE

DE LA RELIGION A L'ÉTAT PUR

L'amour éternel a aussi son mystère de douleur, sinon il ne serait pas l'amour.
(De Pressensé, *Bull. théol.*, 1867.)

LIVRE I

LE MERVEILLEUX CHRÉTIEN

CHAPITRE I

LE PROBLÈME POÉTIQUE

Vierge comme une idée, mère comme une patrie, c'est un nouvel enfant que porte l'Espèce au ciel des fins. L'amour vivant dans le Christ préfigure l'amour au sein du Grand-Être.

La Réforme poétique s'est engagée chez nous sur de hautes espérances. Du but marqué par Chateaubriand, elle s'approchait vers 1824. La vieille France était aimée, chantée, ou, pour mieux dire, découverte. L'esprit épique s'essayait dans les voies de Ronsard et de Saint-Amant. *Éloa* paraît donc, pour illustrer cette époque trop courte. Elle en marque même

l'apogée; en 1824, l'étoile de Soumet n'a plus qu'à pâlir.

Mais bientôt cet essor s'arrête.

Un concours heureux avait rassemblé les fleurs précoces de *la Muse française :* quelques mois les dispersent. Chateaubriand, le maître des jeunes, est jeté dans l'opposition. Lamartine prête l'oreille à l'esprit nouveau. L'épopée cède la place au roman; le roman s'adjoint le théâtre, et l'incendie de 1830 dissipe en fumée les projets primitifs.

Et, pourtant, que de points à débattre dans le domaine de la poésie pure! Renouer avec la vieille France, — sans livrer l'avenir, — quelle tâche! L'événement seul en détourna les esprits; de nos jours, l'événement y ramène. Mais comment renouer avec la vieille France, si l'esprit et le cœur demeurent fermés à la vieille foi?

Aucune question n'est plus impliquée dans *les Destinées*. A vrai dire, c'est dans le Prologue surtout qu'elle éclate.

CHAPITRE II

LE MERVEILLEUX CHRÉTIEN DANS LE PROLOGUE DES *DESTINÉES*

« Nous demandons sans cesse du merveilleux, » disait Magnin, à propos d'*Éloa;* « en voilà certes du plus ravissant et du plus poétique. » Le prologue des *Destinées* suggère-t-il une pensée analogue?

Qu'on discute à loisir la donnée de ce singulier poème : on peut critiquer, de même, celle d'*Éloa*. Un fait reste acquis : le problème poétique par excellence y reçoit une solution honorable.

Chateaubriand conférait à l'épopée le premier rang parmi les autres genres, parce que la vie de l'épopée ressortit d'une foi religieuse. Le

merveilleux en est l'élément. A. de Vigny renonce-t-il à cette loi du genre? Loin de le faire, il s'y soumet jusqu'à la gageure. L'auteur du *Silence* s'attache au dogme essentiel de la foi chrétienne. Le merveilleux du poème ose prêter une voix à la Grâce.

Selon sa fiction, les Destinées des hommes remontent au ciel, quand naît le Sauveur; elles demandent si leur loi est changée; alors, écrit le poète,

Une voix descendit venant de ces hauteurs
Où s'engendrent sans fin les mondes dans l'espace;
Cette voix de la terre emplit les profondeurs.

« Retournez en mon nom, reines, je suis la Grâce.
L'homme sera toujours un nageur imparfait
Dans les ondes du temps qui se mesure et passe.

Vous toucherez son front, ô filles du Destin!
Son bras ouvrira l'eau, qu'elle soit haute ou basse,
Voulant trouver sa place et deviner sa fin.

Il sera plus heureux, se croyant maître et libre,
En luttant contre vous dans un combat mauvais
Où moi seule, d'en haut, je tiendrai l'équilibre.

De moi naîtra son souffle et sa force à jamais ;
Son mérite est le mien ; sa loi perpétuelle,
Faire ce que je veux pour venir OU JE SAIS. »

A quel esprit cède ici le poète ?

Il faut savoir si ce merveilleux vaut une heure de peine. Car, enfin, notre Réforme a banni les dieux de l'Olympe ; les Dryades se sont enfuies aux bocages, éblouies, dirait-on, par la lumière de la Vérité. Qu'est-ce alors ici que la Grâce ? Que recèle-t-il, ce mot inquiétant ? Il est trop grand, ce semble, pour les jeux d'un bel art, ou trop vide pour notre ignorance.

Lorsque Vigny, délaissé par Dorval, eut recours à la Bible pour peindre sa douleur sous les traits de Samson, — c'était en 1839, — depuis un an déjà, *la Mort du loup*, stoïque

et sans Dieu, venait d'être composée. Les images des deux Testaments séduisaient donc encore le poète, elles lui parlaient de *Moïse*, du *Déluge*, de *la Fille de Jephté*, de *la Femme adultère ;* elles ne promettaient, à vrai dire, que la théologie mythique d'Éloa.

Le ton du Prologue, l'ensemble du recueil ne permettent ici de considérer la figure de la Grâce que comme un mythe philosophique : c'est de symboles, au contraire, qu'aspire à vivre notre poésie.

Car ce n'est pas même chose, mythe ou symbole.

Le mythe présente une fiction, fantaisie insouciante, comme le caprice d'une vaine arabesque. Moisson d'images ployantes à tout vent, elle rit et s'agite au gré de nos rêves. L'incohérence y sème des charmes. Le mythe joue, s'ébat, comme l'insecte danse et voltige. Le passant, qui le suit, voit miroiter son aile et ne sent pas la Terre qui le retient.

Le symbole offre un sens sous ses voiles. Il est captif et la Raison le surveille : ses moindres pas sont épiés. Il marche, et son geste est un signe ; il s'arrête, et son silence fait révélation. Un gardien rigoureux rive un symbole à d'autres symboles ; la chaîne se déroule et lentement serpente, et ne desserre pas l'attache de ses anneaux. Les prisonniers vont, le pas dans le pas, le cœur étreint de la même pensée. Chacun d'eux fait message à l'autre : leur rude travail a pour mission de combler les abîmes.

Le symbole est comparable au truchement. Il traduit aux humains les nouvelles d'un autre monde. Plusieurs l'écoutent et ne l'entendent point, le regardent et ne le voient point. Il peut sembler tout entier mystère.

Où le symbole ne pénètre-t-il pas ? Les sens eux-mêmes sont ouvriers de Symbolique.

Le symbole ment peut-être, selon l'apparence, mais pour dire vrai. Il offre à la pensée le point d'appui pour soulever un monde. Il tient la

place de l'infini. Il transpose l'inconcevable.

Le symbole répond au besoin ; il transmet à l'amour la vie du Mystère. Sa force repose sur l'équivalence. Sa figure est à double face. Il fait comprendre l'analogie et soupçonner l'identité. Il est trait d'union. Il représente sans reproduire. Par lui l'Église figure l'Esprit-Saint. Le concret et l'abstrait se glissent également sous ses voiles.

Le mythe, enfin, s'appelle légion ; le symbole véritable est unique.

LIVRE II

DROIT DE LA POÉSIE A UNE FONCTION RELIGIEUSE

INTRODUCTION

Notre dessein ne va qu'à donner un nouveau sens au symbole de Comte. Qu'il nous indique notre devoir social, mais en fonction du Mystère. Le « noumène » de Kant est gros de Symbolique. L'idée du Grand-Être repose en chacun sur un mystère intérieur. Le fond de nous-mêmes présente un abîme, et c'est le cas de répéter avec Leibniz : nous possédons peut-être beaucoup de choses sans le savoir.

Là-dessus — et de tout temps — s'est fondé le droit de la poésie à une mission religieuse.

Parmi les modernes, deux sortes d'adver-

saires ont dénié toute fonction religieuse à la poésie : les païens et les jansénistes. On connaît les seconds : Boileau fut jadis chez nous leur porte-parole. Mais les premiers ne sont pas moins à craindre, car ils ont joint parfois au culte de l'art les prétentions d'une philosophie mutilée.

CHAPITRE I

LES PAÏENS DE L'ART POUR L'ART

« L'art », écrivait Th. Gautier, « c'est la beauté, l'invention perpétuelle du détail, le choix des mots, le soin exquis de l'exécution. La métaphysique n'est pas l'art, et Kant n'a rien à faire avec les poètes. »

Laissons là Kant : l'écolier même sait aujourd'hui le genre d'estime des Kantiens pour la métaphysique. A ces païens de l'art, présentons seulement le tableau de leur banqueroute.

Depuis Chateaubriand, quel grand poète les appuie ? C'est chose curieuse, au contraire, combien, sous nos yeux, l'art travaille à se rendre utile. Plusieurs n'y verraient même qu'un funeste abaissement, si l'élite du public ne s'en fai-

sait volontiers complice. Ce public est restreint peut-être, mais il maintient son dire contre les grossiers du jour. Il ne goûte guère plus la chimère que le spectacle de la boue. Il cherche qui le comprenne. Il demande issue à ses doutes, allègement à ses regrets, et forme enfin à ses espérances.

Est-ce un faible ? Du moins, les poètes en tiennent compte et, ce faisant, lui donnent consistance. Vigny disait de lui-même : « Je ne suis qu'un moraliste épique : c'est bien peu de chose. » Sa renommée n'en a pas souffert. Jamais l'art dilettante n'a compté plus de connaisseurs : mais les lecteurs s'éloignent d'un poète, s'il n'avive sa flamme au secret de chacun de nous.

Ce secret, il n'importe de le taire, lorsque chacun le sait et le sent. On l'apprend aujourd'hui partout, en toute occurrence. Dans le salon, dans la rue, dans l'échoppe, un lambeau d'entretien, des mains qui se serrent, les cœurs

qui battent sur un mot jeté en passant, tout en fait confidence. C'est un secret de doute, une question devenue commune. Un polémiste l'exprimait naguère, et la voici : *Dieu est-il mort?*

Oui, certes, il y a un néant sur quoi toutes classes semblent prendre accord : c'est l'inquiétude. D'où viendra la paix? Journaux et revues discutent, aiguisent le dard qui nous déchire. Le critique juge, mais ne propose pas. L'historien constate et ne cherche pas. Le savant fait le fort, mais il ne sait pas. Les poètes donc sont notre ressource.

Qu'ils parlent : ils savent, eux, et par nature, qu'après besogne faite le rêve commence. Ils se sont assis sur le chemin montant où croissent la ronce et la mûre, où personne ne passe, excepté Jésus, disant : « Cherchez et vous trouverez, frappez et il vous sera ouvert. »

Depuis un siècle bientôt, les poètes nous ont tant donné! Ils entrevirent, dès l'abord, la lumière de la vie. Ils nous rendirent et la grâce

des larmes et la beauté des cieux. Nous haïssions, sans voix, le calcul et la guerre ; Lamartine jette son cri, et l'écho, tout faible, en retentit encore. De patients ouvriers mettent en commun leurs âmes nouvelles. La langue est au bain de Jouvence. Le cristal luit et rit où dormait le plomb. La vaste scène, où joue l'homme son rôlet, elle s'éveille, s'anime, chante par eux, comme aux temps de la Bible où l'ânesse parlait à Balaam.

A présent, sous nos yeux, la poésie prend en pitié notre peine. Naguère encore nous étions semblables à des captifs en langueur. Sous la main lourde de l'Ennui, geôlier pâle, nous vivions sans soleil, sans eau qui désaltère, oublieux des premiers chants de notre siècle. Voici qu'elle vient, la jouvencelle : elle célèbre pour nous l'ancien et le nouveau. Elle passe au pied de notre geôle. Sa douce voix veut franchir l'espace. Elle nous donne avis que liberté va nous être rendue.

Nos poètes élargissent le cœur et font humaine la conscience. Déjà s'aperçoit par eux l'orbe échancré d'un nouveau soleil. Ils goûtent pour nous aux fruits étranges, mandent aux déserts la manne, convoquent la vie grecque et la barbare aussi, car le passé, le présent lointain, tout pays a connu la tristesse, mais plus d'un a trouvé le bien que nous cherchons.

Pour tenter la vie nouvelle, il nous faut pénétrer toute vie, sonder l'Orient après l'Occident. La pensée la plus abstraite est interdite au vulgaire : aux poètes, elle ne tient pas sa porte fermée. Ils entrent, quasi seuls, dans le vieux labyrinthe. Là, point de fil, point de rendez-vous fixe, ni de jalon. On y marche à tâtons sous un ciel d'orage. On ne sait là si c'est Dieu qui parle ou seulement la raison téméraire. Les poètes s'y mettent à l'œuvre. Qui donc les guide ? Le Mystère vivant et ce qu'ils savent de nos besoins.

Dans la fleur, même empoisonnée, l'abeille

plonge et cherche le suc ; elle revient à l'alvéole : bientôt luit le miel ambré. La poésie, de même, apporte à la justice les pensées précises, au sacrifice le rêve du bonheur ; et ses œuvres sont comme des drames.

Ainsi rend ses comptes l'enquête obstinée ; mais les poètes ont ce don généreux, que ce qu'ils touchent s'enchante et se pare, et que leur prisme l'investit de rayons.

CHAPITRE II

D'UN ARRÊT DE BOILEAU

Une autre opinion, forte sans contredit, s'est fait jour, il y a deux siècles, contre l'union de l'art et de la doctrine. Elle rappelle une œuvre vénérable et se défend avec autorité. On connaît l'arrêt de Boileau contre les ancêtres du romantisme :

De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.
L'Évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourments mérités [1].

A de tels sentiments on n'opposera pas le fait accompli. La question demeure ouverte :

[1] *Art poétique*, III, v. 199 et *sq*.

mais pour plusieurs elle est déjà close. Un an après *Éloa*, Jouffroy montrait comment les dogmes finissent ; un maître regretté a décrit depuis lors comment ils renaissent ; l'état présent des esprits enseigne peut-être comme ils se transforment : sur ce terrain, Boileau perd sa peine.

Certes, sa foi se défend en maîtresse : elle ne souffre pas de partage. Mais quoi! le symbole de l'Humanité amoindrit-il ce que le mystère offre de redoutable? Si la Grâce est l'esprit de la Cité divine, le cœur de l'homme reste l'enjeu d'une rude guerre. Le grand événement de l'histoire, c'est cette lutte. Aucun de nos actes ne demeure sans portée dans le monde éternel. C'est le caillou jeté à l'étang ; soudain, les ondes se forment, les cercles s'agrandissent et d'agiles atomes, troublés dans leur calme dormant, vont conter la nouvelle aux rives fleuries.

Encore une fois, le mystère des moindres actes s'appelle l'Univers.

On s'étonne, en vérité, de ce piège d'erreur où nous tombons tour à tour et gisons dans l'accoutumance. Il importe sur toute chose de connaître, après le Messie, à quel degré le bien est le bien, et le mal est le mal. Il est temps de comprendre ce que peint l'Évangile sous le symbole du Prince des ténèbres : cette ombre de mort où les peuples sont assis. Un acte est choisi : une infaillible loi préside aux conséquences. On n'en peut point douter, les plus aptes à la vie survivent, les faibles s'étiolent. C'est le *Karma* du bouddhiste même. Les lois de la nature s'étendent sans nul doute au monde spirituel.

Au regard même de la raison, l'espèce humaine, comparée à son idéal, est comme en déchéance. Cette unité qu'elle semble garantir, l'*idée* de l'espèce parvient à peine à la former, fût-ce entre les âmes. Libre à l'homme, s'il le peut, de s'en taire. Pour qui croit au bien, le problème du mal suppose une faute, et, si modi-

fiables ces termes soient-ils, le péché mérite expiation, et l'expiation comporte unité de la Créature. Quelle qu'ait été la chute, le monde a perdu quelque grande unité, et de cet événement les conséquences sont apparues terribles.

Il faut donc rendre à Boileau justice. Adieu Tancrède et sa maîtresse ! Mais qu'est-ce à dire? Le Ciel est resté redoutable, mais le Ciel est un postulat de l'amour, et le langage de l'amour s'appelle symbole et poésie.

La religion à l'état pur est, de nos jours, une Symbolique en mouvement. Sous la pression d'une logique interne, les anciens dogmes se modifient. Le Mystère demeure, mais l'interprétation en devient symbolique.

Tout homme naît poète en ces matières, le peuple surtout, lui qui crée les langues, et le peuple hébreu par-dessus tous les peuples, lui qui connut tout ensemble et la colère et l'élection de l'Éternel. Il appelait Seigneur le Principe de l'être et, pour lui montrer plus de révé-

rence, il défendait au grand-prêtre de prononcer, sinon une fois l'an, quoi? le nom propre de l'Éternel.

Du peuple hébreu, des figures chrétiennes, est issu l'esprit de notre âge : il accomplit, sans rupture, le vœu d'Abraham.

Voilà pourquoi le cœur s'arme de poésie.

Conçu sans figure, l'humain éternel est le symbole idéal du vrai ; le Fils, le symbole révélé du vrai; le Père, le mystère du vrai. L'idéal sert de trait d'union du réel au vrai. Et qui dira que le vrai demeure sans mystère ? Mais l'ère qui s'ouvre a besoin de symboles : l'absolu lui échappe et l'abstrait revêt une forme. En Histoire idéale, le Ciel a fondé l'amour : dans le fait, on le conclut de l'amour.

Notre guide est Jésus, parlant du Ciel en termes symboliques. Il n'est que de le suivre : l'Évangile éternel n'a rien à craindre de la poésie.

Consultez notre histoire au temps même de

Despréaux. Je n'allègue pas l'avis de Saint-Sorlin, fumeux délire. Mais Godeau fut évêque : il attendit des poètes autant que saint Grégoire ou bien Synésius. Ce vrai chrétien ne se paie pas de beaux éloges. Un fait le frappe : dans les républiques anciennes, la poésie était une partie, dit-il, de la religion et de la police. Il soutient que les poètes grecs et latins n'ont rien de si fort et de si magnifique que le livre de Job, les Psaumes, Isaïe, n'égalent ou ne surpassent. Et voici son dernier sentiment : « Il est raisonnable qu'Athènes et Rome idolâtres cèdent à Jérusalem la sainte. On peut passer par celles-là, mais il faut établir sa demeure en celle-ci. Il lui faut consacrer les dépouilles de ses ennemis et la bâtir de leurs ruines. »

Contre Boileau, les « modernes » avaient raison, mais en vertu d'un principe qui les passe.

Permis à nos pères de traiter la poésie comme une vierge folle, art brillant et charmant, passe-temps pour des raffinés. Chateaubriand a

vaincu Voltaire et réfuté le sophisme de Marmontel.

La théologie n'est ni close, ni morte. L'antique problème du mal où saint Paul vit lutter la Nature et la Grâce, n'est-il donc point posé devant nous ? Le spectacle du monde répond-il au vœu de notre âme ? Encore une fois, pour qui croit au bien, l'explication du mal est le ressort de toute Symbolique.

Comme un bouton qui s'épanouit, la foi chrétienne offre au mal du siècle un symbole adorable. Le Père reste mystérieux, le Fils est rentré au sein du Mystère : mais au ciel d'éternel évangile, une Mère semble veiller sur nous. Un sacrifice au sein d'une Mère explique seul à la fois et le pardon du Père et le mérite du sang du Fils. L'Adam déchu n'eût point, sans elle, racheté sa faute en l'Adam nouveau.

L'Humanité, Espèce normale, est cet Être divin descendu dans nos voies : l'Église l'incarne et le Grand-Être en est le symbole.

CONCLUSION

RELIGION DES ÉCRITURES ET POÉSIE DU PARDON

Le jugement de Sainte-Beuve sur la pensée de Vigny compte parmi les plus malveillants qu'il ait portés. S'il lui réserve une place dans les futures écoles philosophiques, son dédain, qui perce, paraît fait d'un peu de renoncement, et son éloge, de précaution personnelle.

La politique de Vigny, dans *la Sauvage*, est en rapport étroit avec celle de l'école sociétaire : l'esprit général, tel que servent à le définir la strophe du *Silence*, *l'Esprit pur*, *les Oracles* et le symbole chevaleresque d'Éva, n'offre pas de point de comparaison unique. Il se rapproche de l'esprit de Comte, mais dénonce en même temps le faible du Positivisme.

En dépit du doute régnant, l'Amour dans *les Destinées*, conserve finalement sa forme religieuse. La foi de *Stello* et de *Paris* ne se dément point : sous le nom du Dieu des idées, elle invoque un Mystère idéal. L'humanisme latent de la strophe du *Silence* recèle ainsi quelque élément de Symbolique.

Il ne suffit pas que l'existence repose désormais sur la sociologie positive : l'homme a besoin d'une formule de mystère qui autorise idéalement sa conception morale de la vie. Pour ressortir de l'ordre privé, cette formule n'en a pas moins droit à l'existence. La politique règne sur les actes, mais les confessions les inspirent, et cet état doit subsister jusqu'à ce qu'un accord intervienne dans le culte pur, entre la liberté particulière et l'autorité sociale.

Le mérite de Vigny consistait à préparer cet accord.

Le mythe philosophique constitue sa mé-

thode. L'Esprit-Saint est nommé, la Grâce parle dans *les Destinées*, et Malebranche y retrouverait son Verbe avec l'esprit pur. Par cette voie, Vigny pense sacrifier, autant qu'il convient, à l'esprit d'ordre et de juste suite.

Mais le poète a respiré trop longtemps l'air du berceau natal. L'esprit du dernier siècle traversait *Éloa :* c'est la leçon de Strauss qui pénètre *les Destinées*. Le dogme chrétien, chez Vigny, porte des fleurs païennes.

Au surplus, depuis la Restauration, notre pays n'a guère fait état d'une philosophie vraiment religieuse. Parmi les pionniers de ces voies nouvelles, on ne citerait guère que Maine de Biran, Ballanche et, dans un pays de langue française, M. Ch. Secrétan.

Du moins leurs travaux ont pu faire entendre comment l'amour change le dogme en symbole avec dégagement de poésie [1].

[1] Cette transformation de l'absolu en relatif est étudiée d'une manière particulièrement suggestive par M. Ch. Secrétan dans une brochure intitulée : *Théologie et Religion* (Lausanne, Imer).

La double impossibilité de vivre sans le Mystère et de l'exprimer autrement que par symboles relatifs à l'homme, nous ramène, à vrai dire, aux figures des deux Testaments.

De toutes les déclarations attribuées à Jésus, une surtout paraît authentique : c'est la doctrine de la Vie éternelle et que, pour entrer au royaume de Dieu, il faut naître une seconde fois.

Cette figure offre à nos doutes le repos et le terme.

L'homme n'est vraiment homme que s'il agit en élément d'un être collectif. Né sous la forme individuelle, il faut qu'il renaisse au monde social. L'Église normale est une mère qui engendre ses fils à la vie collective. Notre âge aspire à l'avènement de cette Église : entre ses mains l'homme remettra ses serments, sa vie et sa mort.

Mais, à défaut de cette Mère visible, quelle figure, comme un asile intérieur, nous peut

offrir en un symbole unique la Terre pacifiée et le Ciel secourable ?

Si l'Homme Nouveau priait un Père dans le ciel, et si lui-même s'appelait le Fils, entre le Fils et le Père la logique des dogmes trouve une Mère en Dieu : au ciel des Écritures, l'Humanité a nom l'Esprit-Saint.

On jugera peut-être sacrilège aux profanes d'humaniser ainsi le Dieu inconnu. Mais la crise que nous traversons est sans exemple ; israélites, protestants, catholiques en sentent l'atteinte et en font l'aveu. Les besoins de la foi priment les droits d'un passé immobile. La religion à l'état pur est une poésie symbolique. Dieu est un nom du Mystère personnifié. Toute phrase appliquée à l'Absolu renferme un symbole.

Quand les Juifs ne désigneraient pas cette Mère par un mot féminin (*rouah*), Jésus, en termes délicats, parle d'elle : « Tout péché et blasphème sera remis aux hommes, mais le

blasphème contre l'Esprit-Saint ne sera pas remis aux hommes[1]. » L'Esprit-Saint en Dieu est l'Amour même, et Dieu, dit l'Apôtre, est Amour. Saint Paul, enfin, prince des poètes, indique d'avance à la poésie la figure d'ordre ancien qui la guide, car il entend gémir l'Esprit de Dieu sur toute créature avec des gémissements ineffables[2].

Relativement aux voies humaines, l'Écriture exprime même avec plus de précision la nature de cette Mère. Elle lui attribue alors un autre nom comme un autre rôle : l'Humanité représente en nous l'Esprit-Saint, mais sous la figure d'une Ville idéale.

Jérusalem est la ville aimée, selon l'Apocalypse[3]. Elle est notre mère — ainsi l'écrit saint Paul aux Galates[4], — mais telle que l'auteur sacré l'a vue en esprit descendre du ciel, elle

[1] *Saint Matth.*, XII, 31 ; *Saint Marc*, III, 28, 29 ; *Saint Luc*, XII, 10.
[2] *Ép. aux Romains*, VIII, 26.
[3] XX, 8.
[4] IV, 26.

est l'épouse de l'Agneau, et c'est au sein de Jérusalem que s'engendre l'homme véritable [1].

Jérusalem donc est le point unique où se rencontrent la Terre et le Ciel. Jérusalem est l'Épouse du Christ. Jérusalem représente l'Espèce idéale, et c'est son esprit qui nous sauve.

Jérusalem représente, avant tout, l'esprit des prophètes, la délivrance de l'Homme de douleur qui est le peuple, et dont Jésus était la figure, la Terre, en un mot, pacifiée dans sa capitale. Elle manifeste l'esprit sacrifié du Père et du Fils, mais sacrifié dans la société positive, souffrant dans ses souillures, afin de la rendre digne de relèvement. Jérusalem est l'âme du Grand-Être. Comme Jésus, elle crie : « J'ai eu faim, vous ne m'avez pas donné à manger [2]. »

Aussi n'offre-t-elle que beauté douloureuse, joie de sacrifice, ivresse de cette communion

[1] Cf. *Apoc.*, XXI, 9 et 10 ; Cf. XIX, 7 et 8.
[2] *Év. selon saint Mathieu*, XXV, 42.

qui, normalement, serait une vivante mort.

Car la religion est une politique en grand, disait Salvador ; la politique, une religion renfermée dans des limites restreintes. La foi dans l'*idée* de l'Espèce réunie ne transpose qu'en apparence le but terrestre de la religion. Les pauvres gens ont souci les uns des autres. Ils se serrent comme oiseaux sur la branche : au plus faible, comme à Jésus, dans l'Apocalypse, il est dit : « Viens. »

Est-il humain que le pauvre n'ait pas de retraite? Ses derniers ans pousseront-ils le soc, ainsi qu'aux plus beaux jours ? N'y a-t-il ici-bas nulle Mère qui le protège de son bon regard ? Le plébéianisme aspire, à travers mille douleurs, l'air des temps futurs : alors la table commune n'oubliera plus un seul des fils de l'homme, non pas même le dernier des mendiants.

Le sacerdoce social, expression du Grand-Être, est le Consolateur visible sur la Terre.

L'Église normale ne se compose que de « saints ». Elle est, vivante et tangible, tout ce qu'on peut connaître du mystère d'amour. Ses enfants se la représentent par poésie, afin qu'elle ait prise sur eux déjà et qu'elle les garde dans sa Vie. Elle n'est qu'*idée* encore, mais cette Force soulève aujourd'hui le monde et le travaillait depuis les temps de l'histoire.

Selon l'expression des géomètres, la poésie positive chante la gloire d'une Mère visible *en fonction* du Mystère. Cette poésie n'a de valeur que cultuelle, afin que le Ciel soit ici-bas un moyen pour la Terre : ainsi seulement la Terre devient à son tour un moyen pour le Ciel.

La religion des Écritures s'épanouit donc en philosophie, et la philosophie en foi politique. La religion à l'état pur dégage, comme en un élixir, la poésie vivante de l'action.

Sous forme consacrée par le temps, l'Esprit du genre humain précise sa parole. Ses inter-

prêtes préparent l'avenir sans trahir les desseins de l'auguste passé.

Eh ! n'est-il plus besoin d'interprètes ? Le symbole tombe, par intervalles, dans un discrédit menaçant : la foi va donc rester muette, et l'idéal point ne se défendra ? Hommes de proie, hommes de joie, marierons-nous longtemps Mars et Vénus ? Rallier, guider, régler, tel est le but de la religion : sans le symbole, il nous fuira, ce but lointain, comme l'Italie fuyait Énée.

La vision de la paix s'appelle Jérusalem et non pas Daphné.

Jérusalem est si belle qu'on peut douter qu'elle soit jamais de pierre ou de brique. C'est la cité faite d'amour où le ciment lie des esprits. Les vieux poètes jadis l'ont peinte sous les traits de la femme, et cette mortelle est châtiée par Iahvé. Le fouet de la justice a sifflé. « Ne suis-je un Dieu que de près ? » dit l'Éternel. « Lève les yeux vers les hauteurs, et regarde. » — « Je

souffre, » dit-elle, « au-dedans de mon cœur ; le cœur me bat, je ne puis me taire. » — « Pourquoi te pardonnerais-je ? Tes enfants m'ont abandonné. Ils renient l'Éternel, ils disent : il n'existe pas ! Fille de mon peuple, couvre-toi d'un sac, et roule-toi dans la cendre. Prends le deuil comme pour un fils unique ; verse des larmes, des larmes amères ! » — « Je voudrais soulager ma douleur. Mon cœur souffre au-dedans de moi. L'Éternel n'est-il plus à Sion ? Si ma tête était remplie d'eau, si mes yeux se changeaient en sources de larmes, je pleurerais le jour et la nuit. » — « Apprends à tes filles des chants lugubres, car la mort est montée par les fenêtres, elle a pénétré dans les palais, elle extermine les enfants dans la rue, les jeunes gens sur les places. Les cadavres des hommes tombent comme du fumier sur les champs. C'est ainsi que je briserai ce peuple et cette ville, comme on brise un vase de potier. »

Mais le Fils a fléchi la justice du Père. Dieu

a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique. « Lève-toi, ma bien-aimée, » dit le Cantique, « lève-toi, ma belle, et t'en viens ! » La nouvelle Jérusalem est debout, toute parée : « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ; il habitera avec eux, ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, il sera leur Dieu. Il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus. Il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur parce que les premières choses sont passées, » dit l'Éternel.

La philosophie des Écritures n'offre de mythes qu'en apparence. Ginguené disait à Chateaubriand : « Vous confondez le mystère avec les mystères. » Mais il confond lui-même mythe et symbole [1].

C'étaient des gens de cœur que ces vaincus de *la Décade*, et l'esprit ne leur manquait pas.

[1] V. *Décade philosophique*. An IX et an X, t. XXIX, XXXIII et XXXIV.

L'événement les engloutit en dépit de leurs rêves, témoignant avec sa dureté que tout leur talent ne valait pas une juste vue et que le déisme n'est rien.

Les romantiques, en France, ont fait œuvre moins malheureuse. Nos premiers poètes ont remporté, durables ou non, des victoires brillantes. Mais leur mission a tourné court. Ils ont jeté, comme avec dédain, l'image à la foule : philosophes, mais à demi.

La race humaine ne peut se passer d'amour. Elle le cherche, sur sa demeure roulante, perdue dans le monde des sens. Tantôt soumise au mirage de Maïa, elle se fait d'humbles beautés son culte unique. Tantôt ravie au monde idéal, elle lui appartient comme une amoureuse servante et se repaît de l'Éternel.

La religion résume pour nous les raisons de vivre. Tous ces trésors de la pensée, ils semblent glacés à présent, comme la neige des monts perdus. L'ardeur de la poésie les fera fondre et

ruisseler. Ils glisseront sur ces pentes désertes. Ils réjouiront les vallées et la plaine. Les plus petits s'y abreuveront. La science sociale en sera transformée.

La religion est la poésie des philosophes.

FIN

APPENDICE

Je dois aux obligeantes recherches de M. P. DE FLEURY, *archiviste de la Charente, la proclamation suivante de* VIGNY *aux électeurs de la Charente en vue des élections législatives de* 1848.

AUX ÉLECTEURS DE LA CHARENTE

C'est pour moi un devoir de répondre à ceux de mes compatriotes de la Charente qui ont bien voulu m'appeler à la candidature par leurs lettres et m'exprimer des sentiments de sympathie dont je suis profondément touché.

La France appelle à l'Assemblée Constituante des hommes nouveaux. Ce sentiment est juste après une révolution plus sociale que politique, et qui a enseveli dans les débris les catégories haineuses des anciens partis.

Mais les hommes nouveaux qu'il lui faut ne sont-ils pas ceux que des travaux constants et difficiles ont préparés à la discussion des affaires publiques et de la vie politique?

Ceux qui se sont tenus en réserve dans leur retraite sont pareils à des combattants dont le corps d'armée n'a pas encore donné.

Ce sont là aussi des hommes nouveaux, et je suis de ceux-là.

Chaque révolution après sa tempête laisse des germes de progrès dans la terre qu'elle a remué et, après chaque épreuve, l'Humanité s'écrie :

« Aujourd'hui vaut mieux qu'hier, demain vaudra mieux qu'aujourd'hui. » Je me présente à l'élection sans détourner la tête pour regarder vers le passé, occupé seulement de l'avenir de la France. Mais, si mes concitoyens veulent rechercher dans les années écoulées pour voir ma vie, ils y trouveront une indépendance entière, calme, persévérante, inflexible [1] ; seize ans de cette vie consacrés au plus rude des services de l'armée, tout le reste donné aux travaux des lettres,

[1] On se rappelle qu'Alfred de Vigny disait à l'Institut, le 29 janvier 1846, dans sa séance publique de réception :

« Messieurs, l'indépendance, si magnifique dans une chaumière, est belle encore, même dans un château.

« Le peuple, toujours attentif à la parole des écrivains célèbres, écoute religieusement la voix qui sort des chaumes, comme celle qui vient des tourelles, pourvu seulement qu'il sache bien que c'est une voix libre qui lui parle.

« L'amour du juste et du vrai fait asseoir partout la liberté de la pensée : Rabelais la trouve à son côté dans son pauvre presbytère, Mathurin Régnier dans ses carrefours, et l'opulent Montaigne dans ses domaines; Milton, aveugle et ruiné, dans une masure entre ses deux filles ; Spinosa, le sombre ouvrier, au fond de son atelier : et Descartes, l'hôte et l'ami des reines, la rencontre dans leurs palais; Gilbert dans sa mansarde, et Montesquieu dans ses parcs, Malebranche dans sa cellule, Bossuet dans ses hôtels épiscopaux, et, de nos jours, Burns à sa charrue, et lord Byron à la poupe de son vaisseau.

« Tous possédaient au même degré cette libre énergie qui se puise, non dans la condition, mais dans le caractère. »

(*V. Discours de réception*, 29 janvier 1846, Institut.)

chaque nuit vouée aux grandes études. Existence sévère, dégagée des entraves et des intrigues des partis.

J'ai ce bonheur, acquis avec effort, conservé avec courage, de ne rien devoir à aucun gouvernement, n'en ayant ni recherché ni accepté aucune faveur.

Aussi ai-je souvent éprouvé combien cette indépendance de caractère et d'esprit est plus en ombrage au pouvoir que l'opposition même. La raison en est celle-ci: les pouvoirs absolus ou qui prétendent à le devenir peuvent espérer corrompre ou renverser un adversaire, mais ils n'ont aucun espoir de fléchir un juge libre qui n'a pour eux ni amour ni haine.

Si la République sait se comprendre elle-même, elle saura le prix des hommes qui pensent et agissent selon ce que je viens de dire. Elle n'aura jamais rien à craindre d'eux, puisqu'elle doit être le gouvernement de tous par chacun et de chacun par tous.

Ainsi conçu, ce mâle gouvernement est le plus beau.

J'apporte à sa fondation ma part de travaux dans la mesure de nos forces. Quand la France est debout, qui pourrait s'asseoir pour méditer?

Lorsque l'Assemblée nationale, dans de libres délibérations, aura confirmé, au nom de la France, la République déclarée, efforçons-nous de la former à l'image des Républiques sages, pacifiques et heureuses, qui ont su respecter la Propriété, la Famille, l'Intelligence, le Travail et le Malheur; où le gouvernement est modeste, probe, laborieux, économe; ne pèse pas sur la nation; pressent, devine ses vœux et ses besoins, seconde ses larges développements et la laisse librement vivre et s'épanouir dans toute sa puissance.

Je n'irai point, chers concitoyens, vous demander vos voix. Je ne reviendrai visiter au milieu de vous notre belle Charente qu'après que votre arrêt aura été rendu.

Dans ma pensée, le peuple est un souverain juge qui ne doit pas se laisser approcher par les solliciteurs et qu'il faut assez respecter pour ne point tenter de l'entraîner ou de le séduire.

Il doit donner à chacun selon ses œuvres. — Ma vie et mes œuvres sont devant vous.

ALFRED DE VIGNY,

Membre de l'Institut [Académie française],
(de la Charente).

Paris, 27 mars 1848.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE..... V à XII

PREMIÈRE PARTIE

MISSION SOCIALE

SECTION I

LA POLITIQUE DE VIGNY APRÈS 1830

LIVRE I

MISSION SOCIALE DE LA POÉSIE EN 1831

CHAPITRE I. — Idée générale de la poésie politique dans A. de Vigny..... 3
CHAPITRE II. — L'interrègne de l'Église de Rome après 1830, et la mission des poètes..... 11
CHAPITRE III. — La Révolution de 1830 dans le poème intitulé : *Paris*..... 16

§ 1. — Lamennais..... 16
§ 2. — Benjamin Constant..... 21
§ 3. — Saint-Simon..... 23
§ 4. — Annonce d'un symbole social..... 26

LIVRE II

PHILOSOPHIE DE LA MISSION DES POÈTES

CHAPITRE I. — Shelley et *la Défense de la poésie*.. 35
CHAPITRE II. — La philosophie de l'histoire vers 1830. 38
CHAPITRE III. — Ballanche..... 41

SECTION II

LA POLITIQUE DE VIGNY DANS *LES DESTINÉES*

INTRODUCTION. — Caractère général de cette politique.. 47

LIVRE I

PREMIÈRE PHASE : ESPRIT D'ANARCHIE

CHAPITRE UNIQUE..... 50

LIVRE II

DEUXIÈME PHASE : LA PAIX AVEC L'ÉGLISE

CHAPITRE I. — Retour de l'Église de Rome..... 58
CHAPITRE II. — Essor décisif du socialisme depuis 1840. 61
CHAPITRE III. — Le Platonisme dans les poèmes de 1843-1844 : le Verbe de Malebranche.... 64

LIVRE III

TROISIÈME PHASE : CATHOLICITÉ SOCIALE ET SYMBOLE DE LA COLOMBE

CHAPITRE I. — Le but : organiser la démocratie..... 79
CHAPITRE II. — Nécessité d'un pouvoir spirituel..... 81
CHAPITRE III. — Le sacerdoce philosophique d'après Vigny ; notion définitive..... 86
CHAPITRE IV. — Une ébauche de politique positive : *la Sauvage* et *la maison du Berger*. 92
CHAPITRE V. — La Colombe..... 97
§ 1. — De Maistre et le nouveau christianisme ; A. Comte..... 99
§ 2. — Maine de Biran..... 101
§ 3. — Le P. Gratry..... 105
§ 4. — Le règne de l'Esprit pur. La paix universelle et la liberté de la pensée..... 110
CONCLUSION. — Coup d'œil d'ensemble..... 114

DEUXIÈME PARTIE

POÉSIE DU SYMBOLE SOCIAL

SECTION I

LA CRISE RELIGIEUSE DANS A. DE VIGNY

INTRODUCTION..... 119

LIVRE I

CHAPITRE I. — *Le Mont des Oliviers*..... 121
CHAPITRE II. — La crise philosophique : matérialisme, phénoménisme, idéalisme..... 128

LIVRE II

INTRODUCTION..... 140
CHAPITRE I. — La Nature dans *la Maison du berger*. 141
CHAPITRE II. — Le faible du déisme..... 145
CHAPITRE III. — La strophe du *Silence*..... 149

SECTION II

RECHERCHE D'UN NOUVEAU SYMBOLE

INTRODUCTION..... 157

LIVRE I

UN STOÏCIEN MODERNE

CHAPITRE I. — L'honneur..... 158
CHAPITRE II. — Faible de l'honneur..... 168

LIVRE II

DU SYMBOLE DE L'HUMANITÉ

INTRODUCTION..... 174
CHAPITRE I. — Double symbole dans *les Destinées*. 176
CHAPITRE II. — Sens du symbole d'Éva..... 182

LIVRE III

DU SYMBOLE DE L'HUMANITÉ (*suite*)

INTRODUCTION..... 189
CHAPITRE I. — Notion positive de l'Humanité intérieure..... 192
§ 1. — Le Positivisme..... 193
§ 2. — Pierre Leroux..... 197
CHAPITRE II. — L'idée directrice de l'organisme social. 202
CHAPITRE III. — Du symbole de l'Esprit-Saint..... 214
CHAPITRE IV. — De la synthèse subjective..... 220

TROISIÈME PARTIE

DE LA RELIGION A L'ÉTAT PUR

LIVRE I

LE MERVEILLEUX CHRÉTIEN

CHAPITRE I. — Le problème poétique..... 229
CHAPITRE II. — Le merveilleux chrétien dans le prologue des *Destinées*..... 231

LIVRE II

DROIT DE LA POÉSIE A UNE FONCTION RELIGIEUSE

INTRODUCTION..... 237
CHAPITRE I. — Les païens de l'*Art pour l'Art*..... 239
CHAPITRE II. — D'un arrêt de Boileau..... 245

CONCLUSION

RELIGION DES ÉCRITURES ET POÉSIE DU PARDON

(p. 253)

Appendice..... 269
Table des matières..... 273

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Otta
Date Due

09 NOV. 1992

29 OCT. 1992

PQ 2474 .Z5 D6 1894
39003 003936241